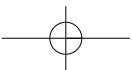
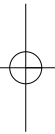
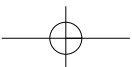
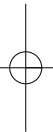


Libretto



PANAÏT ISTRATI

ŒUVRES, I



PANAÏT ISTRATI

ŒUVRES, I

Édition établie et présentée

par

LINDA LÊ

libretto

© Éditions Phébus, Paris, 2006, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-169-3

NOTE DE L'ÉDITEUR

Combien de lecteurs, même réputés cultivés, au nom de Panaït Istrati froncent un sourcil circonspect : oui, le nom en question leur dit quelque chose ; non, ils n'ont pas lu... Et si l'on se risque à leur assener qu'il s'agit là d'un grand écrivain français du XX^e siècle et même d'un des premiers génies de ce siècle tout court, ils prennent l'air de celui à qui on ne la fait pas et laissent dire...

Alors, qu'ils lisent !

Il est vrai que l'œuvre d'Istrati a longtemps échappé aux regards distraits – malgré le bel effort de Roger Grenier qui la remit un temps en circulation à la fin des années soixante (chez Gallimard, avec une préface enthousiaste de Joseph Kessel), sous la forme de quatre volumes dont plusieurs, trop vite devenus introuvables, ne devaient pas être réimprimés.

Aussi est-on heureux de pouvoir la révéler enfin à ces regards-là, et dans sa quasi-intégralité cette fois. Et non moins heureux de rendre vie en quelque manière à celui qui l'engendra et la conçut comme une sorte d'autobiographie romanesque (fortement relevée d'épices orientales). Car il s'y mit tout vif, sans prudence ni restriction.

Fils de rien, c'est-à-dire fils naturel d'une lavandière de Braïla (Roumanie) et d'un contrebandier grec, Istrati pour tout dire n'était même pas français. Ce qui ne l'empêchera pas de rester, aux côtés de Cioran, Éliade, Ionesco, de ces quelques Roumains qui

auront apporté en leur temps à la langue française une part non négligeable de son génie intime – n'en déplaise à ceux qui croient encore que le génie d'un peuple est affaire de race.

Fils de rien. Et, qui plus est, fils oublié... en attente, et depuis longtemps, d'une nouvelle vie réchauffée par l'ardeur potentielle de tous ces lecteurs affamés de la Beauté, et qui, souvent, n'ont même pas entendu prononcer son nom...

Linda Lê, « istratienne » de la grande espèce, a donc mis son érudition bénédictine (mais discrète : elle y tient) au service de cette nouvelle résurrection : elle explique à trois pages d'ici, comme elle sait si bien faire, tout ce qu'il faut savoir de la vie d'Istrati et de ses livres... ce qui est tout un, l'homme et les histoires qu'il nous raconte, à la façon d'une sorte de Jack London oriental, étant taillés dans le même bois dur – celui dont on fait les têtes de pioche.

On sait déjà l'amour que Linda Lê voue à London (elle l'a préfacé aussi), en qui elle se reconnaît une sorte de grand frère vagabond, un sans-patrie dont le terrain de jeu ne saurait être balisé par aucune limite. Qu'elle nous conduise à présent, et de façon non moins fraternelle, vers Istrati, dont l'œuvre tout comme la sienne s'est construite à saute-frontière, n'est bien évidemment pas le fruit d'un hasard : ceux qui ont compris que le lot du voyageur humain, celui-ci fût-il cantonné à sa chambre, est l'exil, ceux-là ne manquent jamais de se trouver, où qu'ils aillent (et même s'ils n'y vont pas), des frères de rencontre.

Elle a donc rassemblé dans un bel élan d'amitié, en trois volumes dont on a ici le premier, d'abord l'intégralité des « récits » d'Istrati, et en respectant scrupuleusement leur organisation en cycles narratifs – ce que proposait déjà, il y a une quarantaine d'années de cela, l'édition Gallimard –, mais en faisant cette fois précéder chaque œuvre d'une présentation bio-bibliographique qui livre au lecteur toutes les informations indispensables. À quoi elle a rajouté tous les textes majeurs qu'Istrati n'avait pas eu le temps de reprendre en volume (et qui avaient été regroupés en 1984, par Gallimard toujours, sous le titre *Le Pèlerin du cœur*). Enfin et surtout elle a tenu à y adjoindre (dans le volume III de la présente édition) le texte de l'introuvable brûlot qui si fort fâcha les amis « bolcheviks » d'Istrati... et conduisit ce dernier, trahi par ses meilleurs amis et

mieux exilé que jamais, à s'en retourner, dégoûté de tout, crever au fin fond de sa Roumanie natale : *Vers l'autre flamme* (1929), sous-titré « Après seize mois dans l'URSS », premier en date de ces « retours de Russie » qui, de Céline à Gide, allaient contribuer à enfin éclairer d'un jour sincère – celui de la déception, pour ne pas dire plus – le « paradis » du socialisme réel. Un brûlot, oui, mais pas seulement : un livre qui s'offrait (sans le savoir : tant mieux !) le terrible luxe de prophétiser le vrai – c'est-à-dire notre présent à nous. Ce qui, veut-on croire, en surprendra plus d'un...

Non point des Œuvres complètes, donc (la Correspondance, pourtant passionnante, en a été écartée) ; mais disons l'essentiel de ce qu'a voulu nous laisser le « Gorki des Balkans » (la formule est de Romain Rolland) ; et de quoi satisfaire, en tout cas, les appétits les mieux aiguisés.

Pour ce qui est du noyau central de ce précieux trésor – soit les « récits » –, à quoi a-t-on affaire au juste ? Là les réponses risquent de se bousculer : des romans, des contes orientaux, une autobiographie débitée en tranches ?... Un peu de tout cela, pour dire le vrai. Istrati n'a pas envie de nous détailler le menu de son existence sur le mode réaliste, l'idée seule, on le devine, le fait déjà périr d'ennui. Mais il est incapable d'inventer une fiction au fond de laquelle il ne pourrait pas, lui-même, en chair et en os, sauter à pieds joints. Alors il se fabrique un « double » qui n'est pas tout à fait lui mais presque, et à qui il va tailler sur mesure de belles aventures empruntées à sa vie à lui... ou à celle de ses compagnons de rencontre. À cet alter ego il donne un beau nom à consonance grecque : Adrien Zograffi (« le greffier de la vie »... traduction très libre).

Le tout se composera donc des trois cycles narratifs (ou romanesques, si l'on y tient) : *Les Récits d'Adrien Zograffi* (soit *Kyra Kyralina*, *Oncle Anghel*, *Présentation des haïdoucs*, *Domnitsa de Snagor*) ; *La Jeunesse d'Adrien Zograffi* (*Codine*, *Mihkail*, *Mes départs*, *Le Pêcheur d'éponges*) ; et *Vie d'Adrien Zograffi* (*La Maison Thüringer*, *Le Bureau de placement*, et les deux volumes de *Méditerranée*).

Puis de quatre récits hors cycles (mais puisés au même tonneau du meilleur arak) : *Les Chardons du Baragan*, *Tsatsa-Minnka*,

Nerrantsoula, et *La Famille Perlmutter*. Puis d'un récit-manifeste, purement autobiographique, lui, *Pour avoir aimé la terre*, où Istrati évoque les « géants » qui, en chemin, lui ont tenu la main : Balzac, Dostoïevski, Tolstoï, Hugo, Gorki... Puis les textes « dispersés » qu'on a évoqués plus haut... puis ce barril de poudre intitulé *Vers l'autre flamme...*

Le lecteur occidental et cartésien sera peut-être surpris par la sublime désinvolture avec laquelle sont organisés les trois cycles d'*Adrien Zograffi* – chef-d'œuvre pourtant, à nos yeux, de l'art de raconter, de dire le monde sans tricher –, les héros de l'affaire apparaissant puis disparaissant d'un livre à l'autre non point par nécessité romanesque mais par fidélité aux fougades de la vie. Il y a toujours un côté oriental, irrationnel, disons même un côté Schéhérazade chez Istrati (bien qu'il ait assuré qu'à l'heure d'inventer son Adrien, il n'avait pas lu *Les Mille et Une Nuits*) ; surtout un goût pour les histoires où le lecteur finit, non sans délices, par perdre pied. De même frappe le peu de souci qu'il a de délimiter ce qui, dans ses récits, appartient à la réalité vécue ou relève de la fiction. À ceux qui s'en étonnaient, il répondait deux choses, selon l'humeur du moment : qu'une fable était un légume sans goût si on n'avait pas soin de la farcir de mille éléments empruntés à la vie ; et d'ailleurs que sa vie, il n'avait cessé de la vivre comme un conte enrichi d'épisodes romanesques et cependant *vécus*.

À l'heure où l'on s'interroge sur les prestiges, déclinants ou non, de la fiction, il fera bon, c'est sûr, se replonger dans cette œuvre qui nettoie le débat à grands coups de balai... et nous rappelle fort à propos que l'humaine bestiole n'est jamais, corps et âme confondus, qu'un concentré d'histoires.

Car enfin, à suivre Adrien dans ses aventures mises en écriture il y a trois bons quarts de siècle de cela, dans une Europe fort différente de ce qu'elle est devenue aujourd'hui, s'impose d'abord à nous cette évidence : que tous ces récits n'ont pas pris une ride... alors que la part longtemps la mieux visible de la littérature de l'époque a souvent basculé, elle, dans un oubli qui semble sans rémission.

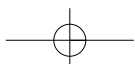
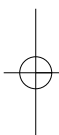
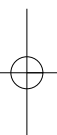
Alors que s'est-il passé ? Aurions-nous été victimes, à retardement, des préjugés de cette France qui devait honteusement ren-

voyer Istrati à sa niche roumaine en le traitant de chien couchant vendu au grand capital ; ou de cette autre France qui, offusquée en sa célèbre délicatesse par le piment de son cosmopolitisme haut revendiqué, voulut ne voir en lui qu'un douteux métèque, qu'un levantin menteur et pouilleux?... Qu'il ait choisi, en politique comme sur toutes les scènes où il eut à se produire, de rester un *exilé* ne devrait-il pas, tant d'horreurs partisans ayant depuis sa mort coulé sous nos ponts, nous le rendre étrangement proche ? Bref, l'heure est peut-être venue de constater que son seul tort, après tout, est d'avoir eu un ou deux regards d'avance sur ceux qui, en son temps, faisaient profession de montrer le chemin au troupeau.

Et pourtant l'admiration de ses pairs n'aura pas manqué à Istrati. Kazantzakis l'a toujours considéré comme le raconteur par excellence, dont l'art se joue au naturel de toutes les règles de l'art. Et aujourd'hui que les Français ne le lisent plus, l'Italien Claudio Magris n'hésite pas à voir en lui l'un des tout premiers écrivains de son siècle – et en tout cas le plus « européen » de tous.

Mais le lecteur qui tout à l'heure se sera jeté sur *Kyra Kyralina* et n'aura pas dormi de toute la nuit n'a besoin d'aucun porte-voix autorisé pour savoir ce qu'il convient de penser de cette œuvre : son plaisir et lui seul lui aura bientôt tout dit, et l'enthousiasme en fera dans l'instant le meilleur ambassadeur auprès de tous ceux qui ont encore cette chance : avoir à découvrir Panaït Istrati !

J. P. S.



INTRODUCTION

PANAÏT ISTRATI,
UN BRASIER D'ÉNIGMES

Panaït Istrati, c'est le feu, le cœur brûlé de toutes les hérésies. Il avait consumé sa vie dans la littérature, revendiquant son statut d'exilé et jouant au franc-tireur qui n'avait que dégoût pour la « littératuraille ». Rares sont les écrivains qui, comme lui, ont su conjuguer une œuvre si bouleversante de beauté et une biographie si riche en événements. Romain Rolland disait de lui qu'il était une flamme inextinguible. Nikos Kazantzakis, l'auteur de *Lettre au Greco* et de *La Dernière Tentation du Christ*, lui écrivait en mai 1923 : « Tu es la flamme, tu comprends tout ce que la flamme peut comprendre ; ta mission n'est pas de faire des théories de papier mâché, mais de brûler. Tu brûles, et tu es brûlé, tu accomplis, comme très peu d'âmes sur cette terre, ton devoir de flamme. » Istrati lui-même se définissait par l'image du feu : « J'apprécie toute miette de savoir venant tomber à vif sur ma sensibilité qui, elle, ne connaît pas de repos. Je suis un brasier de désirs. La terre et la vie ne sont jamais trop grandes pour mon pouvoir de les sentir. Je suis une taupe incandescente, vraiment. » Dans *Le Pêcheur d'éponges*, il recommandait au lecteur de chercher les joies et les connaissances en plongeant sa « main nue dans le brasier du destin ».

Ainsi était Istrati : une âme ardente doublée d'un tempérament de visionnaire. Ses récits étaient l'œuvre d'un homme qui se collait avec les difficultés d'une langue apprise à trente ans. Il voulait

faire mieux que les écrivains français de souche. Il y était parvenu, livrant des contes qui sont des trames chatoyantes, tissées serrées, des filets magiques où il prend au piège le lecteur. Il révélait au public non averti tout un monde de passions, où le principe d'extravagance était de mise. Istrati parlant des Balkans n'était pas, cependant, un écrivain exotique, mais bien plutôt un conteur de l'étrange. L'extraordinaire était son aliment quotidien, d'où le pouvoir d'envoûtement que possèdent ses écrits. En le lisant, nous entrons de plain-pied dans un univers aux mille sortilèges. Istrati excelle dans l'art de mêler le vraisemblable et l'irréel, le merveilleux et le fait brut, l'irrationnel et l'aventure concrète. Son œuvre compte parmi celles qui hissent l'homme au-dessus du niveau de l'humain. Il disait croire à la possibilité de rendre, par l'art, le monde meilleur. La transmutation qui s'opère dans les tableaux qu'il fait de sa vie relève de l'alchimie. Il était un demiurge qui ne s'enfermait pas dans un capharnaüm loin du tumulte de la vie, mais se donnait pour tâche de voler le feu et de le donner à ses semblables, ses frères.

Istrati est né en août 1884 à Braïla, port danubien. Il est le fils unique et naturel d'une paysanne roumaine, Zoïtza Istrati, et d'un contrebandier grec, Chérasimos Valsamis. Il n'a pas neuf mois quand son père est tué par des garde-côtes. Dans « Ma vie », texte livré à une revue russe en 1927, il confie sa dévotion pour sa mère « qui, durant trente ans, lava les sous-vêtements des autres pour élever son "seul bonheur sur la terre" ». Dans *La Maison Thüringer*, il revient sur la période où Zoïtza travaille pour les deux frères allemands. Bien que seule, démunie, sa mère refuse de se marier. Les oncles d'Istrati lui présentent chacun un prétendant nommé Nicolaï. Mais Zoïtza reste inflexible, voulant consacrer sa vie à son fils. L'enfance d'Istrati se déroule entre les docks de Braïla et les chemins tortueux de Baldovinsti, où vit l'un de ses oncles. L'enfance est l'époque vers laquelle il aime à revenir. C'est là que son imagination trouve sa source, c'est de là que date son goût des exclus, des marginaux, de tous ceux pour qui l'existence est un fardeau allégé par le souvenir du vert paradis : « Tout enfant, écrit-il, est révolutionnaire. Par lui, les lois de la création se renouvellent et

foulent aux pieds tout ce que l'homme mûr a édifié contre elles : morale, préjugés, calculs, intérêts mesquins. L'enfant est le commencement et la fin du monde ; lui seul comprend la vie parce qu'il s'y conforme, et je ne croirai à un meilleur avenir que le jour où la révolution sera faite sous le signe de l'enfance. Sorti de l'enfance, l'homme devient un monstre, il renie la vie, en se dédoublant hypocritement. »

À quatorze ans il lit Schopenhauer, puis découvre Dostoïevski. D'Adrien Zograffi, son alter ego imaginaire, il dira dans *Codine* qu'il n'a qu'une passion : « la divine lettre, la belle lettre imprimée, la phrase concise d'amour et de vérité ». Il a la tête dans les bouquins et refuse de suivre la voie commune de tout jeune homme qui veut se créer une « bonne place » dans la vie. Il n'a pas aimé l'école. L'instruction publique est une « mégère qui ne comprend rien à l'âme de l'enfant ». Ses deux plaisirs, ce sont les livres et les pérégrinations. Il s'échappe vers de lointaines campagnes d'où il revient déguenillé et affamé. Dans le quartier de Braïla où il vit, dans ces ruelles sordides pleines du tumulte des bazars, on l'appelle le « chenapan ». Il se fait domestique dans une taverne grecque. De quatorze à seize ans, il se place dans une pâtisserie, puis devient apprenti dans les ateliers des docks, manœuvre sur les quais, garçon de courses chez un armateur, avant d'apprendre le métier de peintre en bâtiment. À ses heures perdues, il étudie le grec et lit passionnément.

Il écrira plus tard à Romain Rolland : « Enfant et domestique, je me suis fait battre tous les jours pour le crime d'avoir lu en prenant sur mon temps de sommeil, après dix heures de peine. Ou bien je me suis fait mettre à la porte pour ne pas avoir pu me séparer un matin d'une lecture plus belle que ma vie, plus nécessaire que mon pain, ou bien pour avoir exprimé ma révolte contre l'ordre établi. » Chez Kir Nicolas le pâtissier, il se passionne pour les classiques français lus dans de mauvaises traductions roumaines et goûte à Tourgueniev et à Gogol. On lui offre un *Dictionnaire universel*, qui devient la bible de son enfance, son unique « source de bonheur spirituel ». Quand, quelques années après la publication de son premier livre, il jettera un regard en arrière, il dira, dans un texte intitulé « Passé et avenir », que la vie d'un « artiste sentimental »

comme lui est souvent aussi passionnante que son œuvre : « Quelquefois elle la dépasse en intérêt, si l'artiste est sincère, et s'il écrit, non pour satisfaire la curiosité du lecteur, mais pour montrer comment il a vaincu ou a été vaincu. » N'est-ce pas à cette sorte de littérature que l'on doit les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ? Maintes pages d'Istrati résonnent comme un écho à la rébellion de l'écrivain genevois. Pour tous deux, les rêveurs sont le sel de la terre. Pour tous deux, il s'agit de se mettre à nu et de faire entendre au monde le cœur battant de leur vérité intime, quitte à déplaire au lecteur, à l'offusquer par leurs contradictions et leurs partis pris.

En décembre 1906, sans billet ni passeport, il part pour l'Égypte, où il se fait peintre d'enseignes, homme-sandwich, mime de music-hall... « Qu'est-ce qui te fait courir la terre comme un possédé ? » lui demande sa mère... À vingt ans, de retour à Braïla, il se livre à une intense activité syndicale. En 1909, il est élu secrétaire du syndicat du port. Il fait la connaissance de Stefan Gheorghiu, dont il dira que c'est le seul révolutionnaire « indiscipliné » parmi les chefs sociaux-démocrates, l'ennemi de la bureaucratie et des cotisations payées à temps. Un frère, en somme, qu'Istrati perdra en 1914. Dès 1904, il avait noué un premier contact avec le parti socialiste et, l'année suivante, assisté à Bucarest à un meeting qui avait pour mot d'ordre de protester contre l'arrestation de Gorki et les massacres perpétrés par les troupes tsaristes.

La jeunesse d'Istrati, on le voit, est celle d'un autodidacte, « qui trouve la Sorbonne où il peut ». Elle ressemble à celle de Martin Eden, le héros de Jack London, et à celle de Gorki telle qu'il l'a racontée dans *En gagnant mon pain* et dans *Mes universités*.

En 1910, la grève générale des travailleurs est votée. Les manifestations se succèdent. Au cours de l'une d'elles, Istrati est arrêté. Il s'en tirera sans dommage. Il écrit ses premiers articles pour la presse socialiste, donne des récits de voyages et des textes de combat. Il occupe pendant trois mois le poste de second rédacteur dans un journal socialiste. Pendant l'hiver 1913, il se décide à faire son premier voyage à Paris. Il y rencontre un compatriote, le bottier Georges Ionesco, qui restera son ami jusqu'à la fin.

Rentré à Braïla, il s'occupe d'un élevage de porcs tout en travaillant comme peintre en bâtiment. L'année suivante, il est de

nouveau sur la route. Il quitte la Roumanie, au désespoir de sa mère qui aurait voulu le voir mettre un terme à ses vagabondages : « Toutes les mères, écrira-t-il dans un texte de 1927, désirent que leur enfant atteigne à la prospérité bourgeoise. Pour ma part, avec mon âme de rêveur, brûlé dès mon enfance par la soif d'aventure, je cadrais mal avec un tel idéal. La carrière, la famille, les enfants ne m'attiraient nullement. En suivant mon chemin, mon sort était de "chanter" les crampes de la faim, les nuits froides et sans abri sous les étoiles. »

Malade, atteint de cette tuberculose qui aura raison de lui en 1935, il se rend en Suisse, à Leysin. Il décide d'apprendre le français, copie le dictionnaire franco-roumain sur des fiches et en tapisse sa chambre. Il lit Voltaire, Rousseau, Montaigne, Montesquieu. En janvier 1919, admis au sanatorium de la Croix-Rouge américaine, à Sylvana-sur-Lausanne, il rencontre Josué Jehouda, écrivain juif établi à Genève. Jehouda lui fait découvrir *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Le livre passionne d'emblée Istrati, qui y trouve l'un des thèmes les plus chers à son cœur : l'amitié. Le lien qui unit dans le roman Olivier et Christophe est traité avec cette délicatesse de pensée et cette émotion qui font aussi le prix des œuvres qu'Istrati va écrire.

À peine trois ans après avoir commencé à étudier le français, il rédige son premier article dans sa langue d'adoption, « Tolstoïsme ou bolchevisme », où il prend la défense du marxisme : « Tolstoï restera le plus grand apôtre de la paix. Mais Tolstoï tombe dans la plus pure utopie, pour nous autres socialistes, quand il passe aux moyens par lesquels on peut réaliser cette paix. Il nous prêche la fameuse "non-résistance au mal", il nous recommande de croiser les bras et de nous laisser fusiller. »

Rétabli, Istrati trouve un emploi dans une entreprise de bâtiment, près de Leysin. Il se fait aussi ouvrier d'usine. Dans « Ma vie », il dira : « En Égypte et en Asie mineure, en Grèce et en Italie, en France et en Suisse, partout j'acceptais ce qu'on me proposait : débardeur dans les gares et les ports, manutentionnaire aux chantiers navals, valet d'hôtel, aide de cuisine dans les restaurants, garçon de café, forgeron, "seneur" de poteaux télégraphiques, colleur d'affiches, figurant dans des pantomimes au cirque, conducteur de

tracteur, aide-pharmacien, scieur, expéditeur de journaux, photographe ambulante, etc. »

C'est là qu'il apprend la mort de sa mère. Une fois encore, le livre de Romain Rolland lui est précieux, qui décrit l'état dans lequel se trouve Christophe quand lui parvient, en exil, la nouvelle de la disparition de sa mère Louisa. Touché au plus profond de lui-même par le chef-d'œuvre de Rolland, il décide d'écrire au romancier, dont il a appris, par les journaux suisses, la présence à Interlaken. Mais sa lettre, conçue dans la fièvre, lui est retournée avec la mention « Parti sans laisser d'adresse ».

En mars 1920, il se rend à Paris, où il exerce le métier de peintre en bâtiment. Pourquoi a-t-il choisi, comme Jean-Christophe, de s'exiler en France ? Il s'en expliquera en 1933 dans une revue roumaine : « La France est le seul pays qui vous permette de vous exprimer librement. Cette suprême conquête de l'esprit humain, je crois que la vraie France ne l'abdiquera jamais. [...] La pensée de Romain Rolland est une éducation du cœur de l'homme. [...] Je me considère comme le fils spirituel de cette pensée française, dont j'ai le culte, depuis que je suis au monde, et je travaille de toutes mes forces pour aider à son triomphe. »

Istrati quitte Paris pour Nice. Il est à bout de forces, désespéré et sans argent. La veille du nouvel an 1921, il écrit « Dernières paroles », destinées à Romain Rolland. Trois jours après, il se tranche la gorge dans le parc Albert 1^{er}. Il est sauvé par un passant. On trouve sur lui la lettre à Romain Rolland écrite en août 1920 : « Un homme qui se meurt vous prie d'écouter sa confession. [...] Celui qui vous écrit ces lignes est un homme qui connaît également la vie, et qui, en ce moment, va à la dérive sur la mer orageuse de la souffrance; il ne se meurt pas tant par son corps affaibli que par sa foi ébranlée. [...] C'est grâce à vous que j'ai pu nager dans la plus parfaite indépendance d'esprit qu'un homme amoureux de la liberté peut désirer. [...] Vous pouvez me sauver, vous me sauverez. » Dans « Dernières paroles », qu'il remettra à Rolland lors de leur rencontre en 1922, il dit aussi sa soif d'apprendre, plus forte que la crainte de la faim, et son obstination, malgré les difficultés, la misère, à arracher à l'égoïsme humain le droit d'admirer et de cultiver son esprit.

La lettre à Romain Rolland, découverte sur Istrati mourant, est envoyée à son destinataire. L'auteur de *Jean-Christophe* y répond le 15 mars 1921 : « Je ne sais ce qui adviendra de cette force qui est en vous. Il se peut que le meilleur d'elle se soit brûlé – brûlé – en des passions, mais elle est en vous. » Dès lors, il s'agira pour Rolland d'encourager Istrati à écrire, écrire dans une langue qu'il ignorait jusqu'à l'âge de trente ans, une langue qu'il avait apprise seul en luttant contre la maladie et les doutes. Mais pour l'heure Istrati est loin d'envisager la possibilité de faire œuvre. À peine remis de sa tentative de suicide, il doit battre le pavé pour chercher un gagne-pain. Il fait la connaissance d'un photographe belge qui lui apprend son métier. Istrati devient photographe ambulant sur la Promenade des Anglais.

Dans sa lettre à Rolland, Istrati revient sur ce qui l'a toujours soutenu : les amitiés qu'il a eues tout au long de son existence. Que vaut la vie sans une amitié, fût-elle boiteuse ? « De tous les sentiments que le Créateur a plantés dans notre cœur, répond-il, l'amitié est celui que nous pouvons le moins expliquer, et le seul qui distingue l'homme de la bête. » Dès l'adolescence, il a aspiré à rencontrer quelqu'un qui soit de la même étoffe que lui, un aîné qui puisse lui apprendre des choses de la vie. C'est ainsi qu'il s'est lié avec Codine le forçat, un colosse qui cherche chicane aux uns et aux autres et joue du couteau. Istrati aime ce géant du port pour sa droiture et sa sagesse. Il se sent proche de ce banni, de cet exclu qui sera tué par sa propre mère. L'autre personnage qui marque la vie d'Istrati est Mikhaïl Kazansky. Il le découvre un beau jour dans l'arrière-boutique du pâtissier Kir Nicolas. Ce pouilleux est en train de lire, en français, un livre d'Alphonse Daudet. Mikhaïl est en rupture de ban. C'est un Russe issu d'une famille noble et riche. Il a tout quitté pour vagabonder à travers le monde. En 1906, Istrati voyage en contrebande vers l'Égypte pour être avec son ami. Tous deux sont tenaillés par le désir de voir l'Orient. Mikhaïl devient portier d'hôtel au Caire, Istrati trouve à s'embaucher comme colporteur, puis comme peintre en bâtiment. Aiguillonnés par l'envie de nouveaux horizons, ils quittent Le Caire pour Alexandrie, où ils retrouvent un compatriote, Binder, tenancier d'une taverne à l'enseigne du *Fantassin Roumain*. Dans une lettre

de mai 1925, Istrati décrit ainsi le gargonier : « Binder était devenu le centre de gravité des Roumains qui descendaient – avec ou sans papiers – dans le premier port égyptien. Son humanité embrassait la terre entière, son esprit était sensible à tout ce qui touchait à notre culture vivante. Chez le père Binder trouvait soutien, conseil, avis, tout affamé, tout passionné de la civilisation roumaine. Je n'ai pas connu, dans ma vie, riche de grandes figures, cinq hommes de l'envergure d'Hermann Binder. »

Avec Mikhaïl, Istrati sillonne l'Orient. Il admire chez son ami le courage qui fait que, condamné aux emplois subalternes, il ne regimbe pas et garde, malgré la faim, le manque d'abri, un amour désespéré de la vie. Il aura cependant une déception. Cet ami, qui est une conscience d'une probité absolue, se révèle, au retour en Roumanie, tout autre, constamment éperonné par le désir de gagner de l'argent à tout prix : « N'était-ce pas une tristesse de voir cet homme noble de race et d'âme, cette belle intelligence, ce beau caractère, cet être délicat, né dans la richesse, réduit par la maladie et la misère à raisonner comme le dernier des larbins, et à bâtir des projets arrivistes qui ne peuvent être familiers qu'à un souteneur rompu à toutes les affaires malpropres ? » Istrati ne quittera son compagnon que quand ce dernier rentrera en Russie. Tous les romans d'Istrati font allusion à ce héros obscur, avec lequel il a partagé son pain, ses amertumes, ses désillusions, ses découvertes et ses joies.

À côté des amis, il y a les femmes, qui ont tenu une place importante dans la vie d'Istrati. Elles sont plusieurs à avoir suivi ce solitaire et cet irréductible. Elles ont connu avec lui tous les degrés de la fortune, ont lutté à ses côtés pour une vie meilleure et l'ont soutenu dans ses combats. La première femme, qu'il épouse en 1915, est Janeta Malthus : « juive intelligente et orateur socialiste de meetings », dira-t-il dans une lettre à Rolland. En ces années-là, il élève des porcs, activité à laquelle Janeta se révèle peu apte. Elle est remplacée par Anna Munsch, rencontrée dans un train pour Nice. C'est une femme indépendante, couturière de son état, qui fait attendre Istrati pendant un an avant d'accepter de partager sa vie. Il demande à Anna de respecter sa tranquillité, car il a commencé à s'engager dans la voie de la littérature : « Tout ce dont je

te supplie, c'est de prendre mes imprudences, mes erreurs, mes gaffes telles qu'elles viennent et de ne pas me faire la vie impossible pour des bagatelles, car j'ai besoin de calme, de paix, pour écrire », lui dit-il dans une lettre de mai 1926. La même année, à l'issue d'une conférence à Genève, il fait la connaissance d'une jeune égérie, Marie-Louise Baud-Bovy, dite Bilili. Il déclare à Romain Rolland : « Je ne renonce ni à Anna ni à Marie-Louise, mais plutôt à la vie. Il me faut les deux et cela se peut. » Bilili vient d'un milieu artistique genevois. Elle a fait des études musicales, elle s'adonne au chant. En 1926, elle a vingt-quatre ans. Istrati a presque le double de son âge. Mais la passion n'en est pas moins immédiate et ravageuse. Bilili souffre du lien qui retient son amant près d'Anna. Ils s'installent à Meudon-Val-Fleuri, mais Istrati ne rompt pas son mariage avec Anna, même si cette dernière s'intéresse peu à son travail.

C'est en compagnie de Bilili qu'il parcourra l'URSS. Puis la jeune femme se rend à Vienne, où elle rencontre un médecin qui demande sa main. « Bilili m'a trahi affreusement », écrit Istrati à Kazantzakis en 1933. Plus elle se détache, plus il tient à elle – « c'était fatal, avec mon tempérament d'Orient ». Il se délivre de sa jalousie en reportant son attention sur une étudiante en chimie aperçue en 1929 : Margareta Izescu. Il dit être face à elle comme un Matusalem face à une « gentille Carmen ». Elle a peu d'expérience, il a une riche vie derrière lui. Ils se marient en 1932 et, après la mort d'Istrati, c'est elle qui veillera sur son œuvre.

Une œuvre qui aura mis quelque temps à venir ; mais durant ces années de vagabondage, de 1916 à 1920, il a, comme il le confie à Romain Rolland, terminé quelques manuscrits. Tout a été perdu, dispersé. Il reste trois textes qu'on peut lire dans les *Cahiers Istrati* n° 9. Le premier, « L'Évadé d'outre-Rhin », raconte l'histoire d'un soldat roumain, prisonnier en Allemagne, qui est parvenu à s'échapper en traversant le Rhin à la nage. Le deuxième, « Père Popa », décrit un personnage du port de Braïla, « vieillard bizarre, aux manières d'un sage ». Le troisième, « Les Frères pauvres », est l'esquisse de ce qu'Istrati envisage comme un roman-cycle autour de ses pérégrinations en Égypte. Il aurait pu soumettre ces ébauches à quelque autorité éditoriale, mais il n'en fait rien. Dans

sa préface aux *Récits d'Adrien Zograffi*, datée de 1932, il écrit : « À l'encontre de Martin Eden, je n'ai jamais envoyé un manuscrit à un éditeur ou à un homme de lettres, et ceux qui m'envoient aujourd'hui les leurs, me rappelant ma "grande chance", ne savent pas que Romain Rolland a bataillé de janvier 1921 à mai 1922 pour me décider à écrire. »

Composant dans la langue qu'il a adoptée, il devient le galérien de la nuance et l'esclave du mot ciselé. Romain Rolland l'encourage à composer – car « œuvrer, c'est maîtriser son rêve et régner sur sa vie » –, à donner libre cours à ce « tumulte de passions qui grondent » en lui : « C'est là une force que vous ignorez et qui manque à la plupart des lettrés, parce que vous unissez les dons de sentir et d'écrire, avec le rare privilège d'avoir vu et vécu. »

Le 3 septembre 1922, Istrati envoie à l'auteur de *Jean-Christophe* un manuscrit de quatre cents pages qui, dans son esprit, représente le début d'un roman-fleuve. Rolland est enthousiaste, mais lui conseille de découper le texte en récits. En août 1923, « Kÿra Kÿralina » paraît dans la revue *Europe*. Romain Rolland le présente comme un « Gorki des Balkans ». Le texte connaît un succès immédiat. Terré dans une chambre d'hôtel à Paris, Istrati se dit que le tapage autour de son nom finira par lui donner des nausées. Jean-Richard Bloch, des éditions Rieder et de la revue *Europe*, a corrigé le manuscrit. Il sera, pendant plusieurs années, l'un des premiers lecteurs des livres d'Istrati. Le 14 janvier 1925, il écrit à Rolland à propos de l'œuvre du conteur, où il voit un « mélange confondant d'Homère et de marchand de cacahuètes, de fable et de sincérité (fiction et réalité, lui aussi, comme les créatures de Pirandello), dévouement et férocité, impulsion et froid calcul. Il attriste, il enchante, il irrite, il émerveille, on l'observe comme on ferait d'une fourmi, d'un nuage, d'un torrent, force minérale ou zoologique ».

Istrati s'impose comme un héritier de la tradition orale. Ses récits empruntent aux sources les plus anciennes de la Roumanie. C'est un rhapsode, que Rolland compare au Tolstoï des récits populaires. Mais ce barde, s'il a la faveur de la presse française, trouve un opposant de taille dans son pays natal en la personne de l'historien Nicolas Iorga qui l'accuse de déformer les légendes

ancestrales et rejette avec mépris *Kyra Kyralina*, « avec ses aventures céphalonites et ses saloperies de bordel levantin ». Istrati, même habitant l'Hexagone, s'intéresse à tout ce qui se passe dans sa patrie et réagit vivement aux événements. Ainsi, deux ans après la publication de *Kyra Kyralina*, en décembre 1925, il s'appuie sur sa renommée toute neuve pour s'élever contre l'acquiescement du lieutenant Moramescu, qui sème la terreur en Bessarabie, tue les réfugiés et les dépouille. Chaque fois qu'il le pourra, Istrati dénoncera les injustices, au risque de susciter l'incompréhension, comme on le verra dans son livre écrit après le retour d'URSS.

La carrière d'écrivain d'Istrati débute. Dix-huit livres suivront. La lecture de *Jean-Christophe* a été décisive, parce que ce roman est aussi le récit d'une vocation. La lutte qu'engage Christophe le musicien pour composer malgré les tragédies intimes est aussi celle d'Istrati. Sa volonté d'écrire, dit-il dans « Ma vie », a commencé à se manifester dès qu'il a quitté l'école communale, « sous la forme d'un fort, d'un irrésistible, d'un passionné désir de vivre ». Il dira toujours qu'il n'est pas écrivain de métier. Il lui est pénible de n'avoir pour tout moyen d'expression que la parole écrite : « On ne saura jamais, dit-il dans une lettre de novembre 1929 à Romain Rolland, combien de fois par jour je hurle de rage, m'ensanglantant la gueule, et brise mes dents en mordant furieusement dans cet outil rebelle à ma volonté. » Il doit batailler dur pour trouver les mots qui lui échappent. Et cet autodidacte, qui écrit un français magnifique, chatoyant, envoûtant, avoue que la partie a été rude pour lui : « Dès le début, l'ignorance de la langue me fit payer chèrement la joie d'écrire, et d'écrire en français. Ma poitrine était un haut fourneau plein de métaux en fusion qui cherchaient à s'évader et ne trouvaient pas de moules prêts à les recevoir. Toutes les minutes j'arrêtais la matière incandescente, pour voir s'il s'agissait de deux *l* ou d'un *e* grave, de deux *n* ou d'un seul, d'un féminin ou d'un masculin. Je ne sais pas comment je ne suis pas devenu fou à cette époque-là. »

Romain Rolland l'incite à poursuivre dans la voie qui l'imposera comme conteur. Il évoque *Les Mille et Une Nuits*. Mais, de son propre aveu, Istrati n'a jamais lu les histoires de Shéhérazade. Joseph Kessel, qui raconte comment Istrati et lui ont scellé leur

leur amitié en échangeant leur sang, dit de son compagnon qu'il n'est pas seulement romancier, mais aussi poète et historien. Il admire en lui la sagesse orientale, « sagesse qui a des yeux neufs d'enfant et une sérénité qui semble venir de plusieurs vies, ajoutées l'une à l'autre ». Istrati, cependant, n'est pas un sage résigné. C'est un dissident, un réfractaire. Il dit être un soldat passionné, le franc-tireur de la mêlée sociale. Il a mis sa plume au service de la liberté. « La littérature est la guerre spirituelle d'un peuple. [...] L'artiste doit être un homme courageux, se trouver à la tête de tous les vaincus. Son art doit être une arme – et son succès la victoire contre l'injustice », tels sont les propos d'Istrati rapportés par Isaac Horowitz, écrivain et journaliste. Il se défend d'être un marchand d'émotions, de s'attacher à rendre le lecteur esclave du drame avec dénouement, du suspens sentimental. Ses héros sont des parias, des proscrits, des êtres dont le ressort premier est l'inconséquence. En cela, il est proche du mage du Nord qu'est Knut Hamsun, lequel, dans un texte intitulé « De la vie inconsciente de l'âme », a édicté les principes de son art, qui consiste à restituer « le désordre incalculable des sensations, la délicate vie imaginative tenue sous la loupe, ces errances de la pensée et du sentiment en l'air, ces voyages sans pas, sans traces, avec le cerveau et le cœur, d'étranges activités des nerfs, le murmure du sang, la prière des os, toute la vie inconsciente de l'âme ». Les vagabonds frénétiques d'Istrati sont les frères des héros de Hamsun. L'auteur d'*Au pays des contes*, de *Faim*, d'*Un vagabond joue en sourdine* a précédé Istrati dans l'exploration de l'âme humaine moderne qui souffre, doute et demande à l'existence de satisfaire sa soif d'absolu.

Le conteur qu'est Istrati fait surgir des figures demeurées dans les limbes de la mémoire. Il accomplit une œuvre pie en ressuscitant des ombres. Il vainc la mort et l'oubli : « Ombres, fantômes, héros non soupçonnés par personne, êtres venus d'outre-terre. Tous et toutes je les ai perdus, mais tous vivent réellement dans mon âme. Au moment où je prends la plume et me penche sur le papier [...], les yeux sévères de mes camarades surgissent des ténèbres du passé comme des vers luisants dans la nuit, et ils me demandent d'être *homme*, avant d'être écrivain. »

Istrati place très haut son art. Rarement le mot mission aura

pris un sens plus aigu. Le conteur ne se contente pas d'enchanter. Chaque livre doit être une leçon de vie, chaque récit retentir comme un écho de la parole du prophète. Istrati est un visionnaire et le dérèglement des sens auquel il soumet sa raison le conduit à préférer dérouter le lecteur plutôt que de s'écarter de son chemin. L'artiste, écrit-il dans *Mikhaïl*, « doit marcher là où personne n'ose mettre le pied, il doit élargir les sentiers rocailleux des vies futures, les polir et nous les rendre praticables en abandonnant sur la route des lambeaux saignants de sa propre chair ; car le véritable artiste est généreux comme le soleil et, comme lui, indifférent ». Un livre, c'est quelqu'un, dit Victor Hugo. À travers ces caractères imprimés, c'est toute une aventure de l'âme qui nous est révélée. Entre les lignes, c'est toute une lutte contre la solitude, contre la perte du paradis qui se donne à lire. Méfiez-vous d'Istrati. Son œuvre ignore les techniques du virtuose, elle a force de vie, elle palpète comme un cœur. Chaque virgule lui a coûté une larme de sang. Chaque phrase est, comme dirait René Char, une salve d'avenir. Istrati est entré dans le royaume des contes comme saint Georges affrontant le dragon. Il assainit, il purifie, il fouille les immondices de la vie et il en extrait des diamants. Tous ses livres, de *Kyra Kyralina* à *Méditerranée (Coucher de soleil)*, sont des hymnes à la joie et à la beauté, joie de l'amitié, beauté de la terre natale. Si *Jean-Christophe* l'a à ce point touché, c'est parce que dans la nuit menaçante percent les lueurs de l'aube, parce que créer, c'est tuer la mort, dit Romain Rolland.

Istrati place d'emblée son art au zénith. Dans un texte de 1932, « Les arts et l'humanité aujourd'hui », il confie avoir toujours conçu les beautés artistiques comme des divinités chargées d'améliorer l'homme, de civiliser le monde. Dans *Pour avoir aimé la terre*, il se définit comme le fantassin de « l'admirable, la séduisante, la trompeuse littérature ». Il se pose en passeur. Il met entre les mains des amis de rencontre tel roman de Balzac, de Dostoïevski ou de Tolstoï et guette chez eux les signes d'une métamorphose. Il croit en la capacité qu'aurait la littérature de changer ceux qui se laissent happer par elle. On ne lit pas un livre, on se lit à travers les livres, note Romain Rolland dans *Compagnons de route* : « Le plus grand livre est celui dont le choc vital éveille d'autres vies, et de

l'une à l'autre propage son feu qui s'alimente des essences diverses, et, devenu incendie, de forêt en forêt bondit. »

À la fin de sa vie, quand il se retirera à Braïla, Istrati fera le bilan de ses années passées dans le monde des lettres, qui lui paraît aller à sa perte. Qu'ils se contentent de décrire ou qu'ils critiquent les vices des maîtres du jour, qu'ils se disent engagés ou esthètes, ces écrivains-là n'ont produit que pour s'enrichir. Istrati, lui, prépare sa route vers le silence. « Car dire la vérité, comme il écrit, et mourir pour elle, c'est de l'héroïsme. » De même que Romain Rolland, qui dans *Compagnons de route* demande que l'on décapite les idoles, il se méfie des mots à majuscules. Il ne croit pas en la liberté, il décrit des hommes libres. Il ne sait pas ce qu'est l'âme abstraite, il est à l'écoute de la vie qui gronde en chacun de nous.

« L'homme ! Quel mot magnifique ! Comme cela sonne fier ! », s'exclame un personnage de Gorki dans *Les Bas-Fonds*. Toute l'œuvre d'Istrati pourrait prendre comme exergue ce mot de l'auteur des *Vagabonds*. Il a choisi comme double un sans-grade, Adrien Zograffi, qu'anime une soif d'idéal sans mesure. Un texte de 1929, « Dans les docks de Braïla », livre cet aveu : « Ma nature, trop peu faite pour l'étude livresque, me poussait avec force vers la connaissance de l'homme tel que je le voyais dans la rue : il aimait et souffrait comme moi, c'est à lui que je dois aller ; il est le A et le Z de la vie. » Toute sa vie est une quête de l'humain. Il met en scène des personnages qui compatissent avec les héros obscurs. Il dit avoir vécu et pâti avec la misère des hommes provenant de toutes les classes. Dans *Pour avoir aimé la terre*, il se présente comme un batelier fou sur le fleuve de la Passion, qui cherche à rapprocher la rive de l'amour et celle de la haine : « Je n'aurais pas quitté mon hameau, perdu dans les marais du Danube, si je n'avais pas le cœur fait pour entendre l'appel de *l'Ordre de la pensée généreuse*. Je suis donc passionnément le croyant total. »

À une jeunesse qu'il juge cruelle, cynique, immorale, Istrati oppose des héros qui allient la compassion, la fantaisie et la foi en une humanité fraternelle. Tous ses livres constatent la faillite spirituelle, font surgir des personnages qui voguent sur cette mer pleine d'écueils qu'est la vie en mettant le cap sur une terre imaginaire, éden des assoiffés de justice. Dans *Mes départs*, il revient sur

cette nécessité de lutter contre tout désabusement : « Combattre pour une idée, combattre pour un sentiment, pour une passion ou pour une folie, mais croire en quelque chose et combattre, voilà la vie. Qui ne sent pas la nécessité du combat, ne vit pas, mais végète. » Il défend l'idée d'une individualité irréductible. Il dit aimer les hommes qui enrichissent son imaginaire, non pas ceux qui veulent entrer dans un moule et étouffer ses aspirations. Il est rétif à l'homme-masse, à « l'humanité-cafard ». Même dans les périodes où il a mangé de la vache enragée, sa boussole intérieure lui a toujours indiqué la voie royale des révoltés. Il a raconté dans tous ses livres cette marche en avant, au prix de nombreuses privations et humiliations. Il est une sentinelle postée aux bifurcations où il s'agit de choisir son destin. Le destin d'Istrati est de restituer, dans cette langue dont il s'est rendu maître comme on conquiert un rêve inaccessible, toute l'existence d'un homme guidé par la volonté de savoir et le désir d'aimer.

« Une vie d'homme ne se raconte ni ne s'écrit. Une vie d'homme qui a aimé la terre et l'a parcourue est encore moins susceptible de narration. Mais quand cet homme a été un passionné, qu'il a connu tous les degrés du bonheur et de la misère en courant le monde, alors, essayer de donner une image vivante de ce que fut sa vie, c'est presque impossible », écrit Istrati dans *Kyra Kyralina*. Tout chez lui est autobiographie. Les livres qu'il a laissés sont autant de miroirs promenés le long de la route de sa jeunesse. Mais il ne se limite pas à un moi étriqué. En cela, il est le vrai disciple de Gorki, qui note dans *Une confession* : « Pauvre en esprit, le "moi" est impuissant à créer. Il est sourd à la vie, aveugle et muet, son but est la défense de soi, la tranquillité et le confort. » Le premier manuscrit qu'Istrati a envoyé à Romain Rolland s'intitulait « Sentiments et fois de ma vie ». C'est dire l'intention autobiographique du conteur. Mais il ne s'arrête pas aux événements de son existence pour en livrer un récit brut. Les histoires dont il a abreuvé son entourage sont passées par le tamis d'une révolution littéraire. Être un grand artiste, lui a dit Romain Rolland, n'est possible que par un effort d'héroïque oubli de soi : « Il faut se recréer en des êtres plus complets. » L'art d'Istrati, pour avoir ainsi transmué la vie en fiction, échappe à toute définition. Il a inventé un

monde labyrinthique où le lecteur se laisse guider par le fil d'Ariane d'histoires merveilleuses. Le miracle qui s'accomplit dans ces œuvres relève de la magie. L'Orient et l'Occident se rencontrent dans une parfaite harmonie. On y assiste au brassage de toutes les races. Si derrière chaque personnage se profile l'ombre de l'auteur, ce dernier sait s'effacer pour donner la parole à ceux qui, comme lui, sont rétifs à tout embrigadement et cherchent dans les rencontres de hasard le moyen d'échapper aux mirages du solipsisme.

Rebelle à toute emprise, qu'elle soit sociale ou idéologique, Istrati dans ses livres comme dans sa vie affiche sa préférence : il est le frère des bannis, des étrangers. Un chapitre de *Mes départs* est dédié à Chaplin, le chantre des vagabonds. Il faut souligner à ce propos combien l'écriture d'Istrati est cinématographique (*Codine* a été porté à l'écran, *Kyra Kyralina* a été adaptée par un metteur en scène russe). Il excelle dans l'art de rendre le monde visible ; et nombre de scènes – comme la mort de Codine – sont d'authentiques miracles. Exilé, il se sent proche de tous les étrangers qui sont, dit-il, des ombres portant leur pays sur leur dos. Toute sa vie il a fréquenté des apatrides, ceux qui vivent loin de chez eux et, lotophages des temps modernes, ont oublié le chemin du retour. Que ce soit à Braïla, à Paris ou en Égypte, il a toujours aimé frayer avec les étrangers. Il écrit dans *Mes départs* : « Quant à accorder quelque priorité à une nation au détriment ou à l'humiliation de telle autre, je ne me suis rendu coupable à aucun moment de ma vie, pas même dans l'enfance, de pareille mesquinerie : je suis venu au monde cosmopolite. »

L'un des personnages de prédilection d'Istrati est le vagabond, le sans-abri qui soupe d'étoiles et rêve tout haut d'une destinée hors du commun. Les vagabonds d'Istrati trouveront des successeurs dans les héros de Jack Kerouac, qui déplore la disparition des chemineaux américains, car notre monde est un monde d'adultes – il n'y a plus de place pour le vagabond qui fait partie de l'univers de l'enfant. Kerouac n'a probablement pas lu Istrati. Mais leurs deux œuvres ont ceci de commun qu'elles dressent le portrait de personnages excessifs : « Les seules gens qui existent pour moi, dit Kerouac dans *Sur la route*, sont les déments, ceux qui ont la

démence de vivre, la démence de discourir, la démence d'être sauvés, qui veulent jouir de tout dans un seul instant, ceux qui ne savent pas bâiller ni sortir un lieu commun, mais qui brûlent, qui brûlent, pareils aux fabuleux feux jaunes des chandelles romaines explosant comme des poêles à frire à travers les étoiles. »

Là où Istrati diffère de ceux auxquels il semble si naturel de le comparer – Jack London, Knut Hamsun et Jack Kerouac –, c'est quand il tourne son regard vers l'Orient, quand il puise dans les légendes de son pays pour faire œuvre et ressusciter le passé immémorial des Balkans. Ses vagabonds sont les héritiers des *haïdoucs*. Ces hors-la-loi qui vivaient en bande étaient apparus pendant la période où il fallait lutter contre le joug ottoman. Les haïdoucs d'Istrati marquent de leur révolte toute l'histoire des Balkans. Mikhaïl, Adrien, Codine et tous les rebelles d'Istrati sont les descendants de ces insoumis. Claudio Magris, dans *Danube*, rappelle que si l'on retrouve dans les récits et les chants hongrois, serbes et roumains la célébration des haïdoucs, leur vraie patrie est la Bulgarie, où ils ont été les porte-étendard de la liberté nationale. « Les haïdoucs, écrit Claudio Magris, mi-patriotes mi-brigands, ennemis des Turcs avec lesquels par ailleurs on finissait parfois par les confondre, étaient d'éternels guérilleros, régnaient sur les ravins et les gorges de la montagne; les chanteurs de village, les chroniqueurs ou les voyageurs les montraient sauvages et indomptés, vainement poursuivis par les *zaptié* et les *bachi-bouzouks* – les milices turques – et par les Arnauts, Albanais au service des Ottomans. »

Plein de nostalgie pour les temps héroïques et de dégoût pour l'engourdissement intellectuel de l'Occident, Istrati, assoiffé d'horizons nouveaux, se tourne vers l'URSS avec un enthousiasme fervent. En 1927, il est invité à Moscou pour le dixième anniversaire de la révolution. C'est avec impatience qu'il envisage son départ. Il dira à la *Pravda* qu'il considère l'URSS comme le seul pays au monde où la vie soit riche de grandes idées et porteuse de création. C'est en homme gagné aux convictions bolcheviques qu'il aborde son voyage. Il fait partie du cortège officiel, est bien traité partout et ne voit que ce qu'on veut bien lui faire voir. Très vite, il se dit las des fastueuses réceptions. Il veut étudier le peuple qui vit. Il rencontre Nikos Kazantzakis dans un hôtel moscovite. Tous deux ne

sont ni naïfs ni sceptiques, ils se croient armés contre la déception. Ils participent d'abord à l'excursion officielle qui les conduit en Ukraine, en Géorgie, puis dans le Caucase. Ils interrompent leur périple en décembre 1927 pour se rendre en Grèce, où ils donnent ensemble une conférence clamant leur amour de la Russie bolchevique. Ils sont inculpés pour agitation communiste et expulsés du pays. Ils retournent en Russie et entament alors un voyage d'un an qui les mène d'Odessa à Kiev, puis en Transcaucasie et à Leningrad. Partout Istrati montre sa volonté de savoir et de se rapprocher du peuple. 1928 est l'année de la collectivisation dans les campagnes. Les yeux de notre conteur se dessillent. Il commence à comprendre à quel point le régime soviétique est liberticide. Il entre en relation avec Victor Serge et Boris Souvarine, qui dira de lui qu'il n'a pas de connaissances en matière de marxisme : « Ses sentiments lui tenaient lieu de doctrine, son instinct le rangeait du côté des pauvres, des exploités, des victimes. » Et d'ajouter que l'idéologie d'Istrati l'apparente à un anarchisme humanitaire.

Istrati ne peut assister à une injustice sans protester. Il sent se réveiller son désir de voler au secours du plus faible en apprenant que le beau-père de Victor Serge, Roussakov, est l'objet d'une campagne de persécution qu'a déclenchée une sombre affaire d'appartement convoité par une camarade du parti. Après avoir passé six mois en URSS et parcouru quelque vingt mille kilomètres, Istrati retourne à Paris et décide d'écrire *Vers l'autre flamme*. Le livre au départ comporte trois volets, il les signe tous les trois, mais seul le premier est de sa main. Les deux autres, *Soviets 1929* et *La Russie nue* sont, respectivement, de Victor Serge et de Boris Souvarine.

Vers l'autre flamme est parfait un réquisitoire contre le régime stalinien. Istrati est complètement désillusionné. Dans sa candeur de néophyte, il croit pouvoir changer les choses en écrivant au Guépéou. Mais l'essentiel est dans son livre, où il s'exclame : « Tyrans qui écrasez la vie ! Croyez-vous que toutes les gueules mangent du foin ? Que toutes les lèvres peuvent être cadennassées ? Que toutes les consciences peuvent être endormies ? Et que plus jamais une voix ne retentira dans le désert ? » Romain Rolland, à qui il fait part de son intention de dire la vérité, le supplie de ne

rien publier. Istrati passe outre et fait paraître un extrait de son livre dans *La Nouvelle Revue française*. Ce sera la rupture avec Romain Rolland, qui lui reproche d'avoir choisi un « organe bourgeois » pour répandre ses idées. « Rien de ce qui a été écrit depuis dix ans sur la Russie, par ses pires ennemis, ne lui a fait tant de mal que ne lui en feront vos pages », reproche-t-il à Istrati dans une lettre du 7 octobre 1929. Le Gorki des Balkans a dérouté ses amis les plus proches. Il ne se réclame d'ailleurs plus de l'auteur des *Bas-Fonds*, qu'il a enfin rencontré. Gorki n'est plus à ses yeux que le « pacha de Sorrente », réfugié en Italie et gardant le silence sur les crimes du régime soviétique. Dans *Vers l'autre flamme*, Istrati prophétise : « Il viendra, le jour où les vaincus auront voix au chapitre, par-dessus toutes les classes, et, ce jour-là, des voix terribles interrogeront Maxime Gorki, qui ne pourra plus répondre, pour le malheur de sa mémoire. »

La publication du livre retentit comme un coup de tonnerre dans le paysage littéraire français. La presse de gauche, qui l'a toujours encensé, l'accuse de trahison. *L'Humanité* et son directeur littéraire Henri Barbusse mènent une campagne contre lui. On le traite d'« anarchiste brouillon », de « bourgeois romantique », de « haïdouc de la Siguranza », la police secrète de la Roumanie. De plus en plus isolé, défendu seulement par les journaux anarchistes qui saluent en lui un écrivain assez lucide pour remettre en question ses idées et assez courageux pour ruiner son crédit, Istrati conçoit le projet de faire une tournée de conférences en Égypte en 1930. Mais les autorités d'Alexandrie lui refusant l'autorisation de débarquer, il se rend à Trieste, où il est incarcéré par la police italienne. Désigné en France comme traître à la cause du peuple, il est indésirable ailleurs parce que considéré comme communiste. Il se dit qu'il est un pauvre don Quichotte, qui a abandonné ses chimères en chemin. Dès lors, il se tourne vers sa patrie et n'a plus qu'un désir : s'éloigner de la France, où la meute se déchaîne contre lui.

Les années trente sont des années sombres dans la vie d'Istrati. Vilipendé en France, il n'existe presque plus pour la presse roumaine. Son éditeur, Rieder, cesse de lui verser ses mensualités. Il est très malade et se soigne au sanatorium Filaret de Bucarest ou

chez les moines du monastère Neamtz. Après vingt-cinq ans de travail manuel et dix ans de labeur littéraire, il n'a plus rien. Un moment, il envisage, comme autrefois, de s'adonner à l'élevage de porcs. Il se réfugie à Braïla, n'ayant plus d'ami ni de soutien dans le monde littéraire : « Moi, en me déshabillant, écrit-il dans la revue *La Croisade du roumanisme*, j'ai voulu donner à l'humanité une chlamyde de pourpre. Elle m'a répondu : "Tu es toqué !" Je me suis retiré, blessé mortellement. » Il continue cependant à composer. Après *Les Chardons du Baragan*, qui est l'une de ses plus belles œuvres, il a poursuivi avec obstination son entreprise, qui consiste à chanter les damnés de la terre. Dans une préface datée de 1932-1933, il avoue cependant son découragement. Ses forces l'abandonnent. La ferveur qui l'accompagnait au début a laissé place à un désenchantement amer : « Et maintenant me voici les bras ballants devant la vie d'Adrien Zograffi, qui devait être étonnante, mais que je contemple d'un œil froid. Le bonhomme me fait pitié. Pour lui, je n'ai plus de flûte, j'ai une plume, à l'exemple de tous les écrivains de mon temps, qui écrivent non pas tant par passion que pour gagner leur argent. » Il collabore à *La Croisade du roumanisme*, revue née en 1934 et qui se définit comme n'étant ni à droite, ni à gauche, ni au centre. Cet organe lui permet de s'épancher. Comme il en a l'habitude, il écrit sans se soucier de l'opinion publique, il confie ses états d'âme et réagit instinctivement à tous les événements de son époque. Les textes qu'il donne à la revue sont ceux d'un homme meurtri, qui exprime, avec maladresse parfois, avec l'accent d'un écorché vif souvent, ses doutes. Il rappelle que l'homme ne se nourrit pas de pain, mais de feu. Il se méfie de toute organisation, de tout parti et se dit seul, « seul avec la souffrance infinie ». Le parti communiste l'empêche de parler aux rencontres avec les lecteurs. Les hitlériens, comme il le raconte à Jean Guéhenno dans une lettre de juin 1933, saccagent la librairie où il fait une signature. Attaqué de tous les côtés, il se tourne vers la monarchie, dont il se demande si ce n'est pas le gouvernement qui seul convient aux peuples. Mais au fond de lui-même, il reste celui qui n'est d'aucun parti. Quelques mois avant sa mort, il écrit : « J'affirme depuis longtemps et je le répète, en ce qui me concerne, depuis que j'ai renié le *communisme criminel*

auquel j'ai cru un moment, mon attitude définitive est : *n'adhère à rien*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie : *je ne crois plus à aucune idée, à aucun parti, à aucun homme*. Conséquence logique : *il n'y a rien qui puisse me faire accepter un rôle et un emploi de militant pour une doctrine, pour un programme*. JE SUIS L'OPPOSANT ÉTERNEL. Pourtant... il y a un grand pourtant ! Cette attitude absolue *ne signifie pas que je ne crois plus à une amélioration possible de l'existence humaine*. »

Vive l'homme qui n'adhère à rien ! s'écrie-t-il face à ceux qui l'obligent à choisir son camp, c'est-à-dire à opter pour une terreur ou pour l'autre. Homme des déclarations intempestives, il n'hésitera pas à soutenir que des deux terreur, la terreur fasciste est « la moins inhumaine ». Ce qui ne l'empêchera pas de protester contre la parution, dans *La Croisade du roumanisme*, d'un texte qui lui semble être un éloge du fascisme. Pendant ce temps, les diatribes contre lui dans la presse française continuent de plus belle. Henri Barbusse le traite de chien enragé, « à plat ventre devant la Réaction des bourreaux ». À quoi Istrati a répondu d'avance qu'il n'accorde son concours moral qu'à « tout mouvement national exempt de toute violence, de toute xénophobie et de tout antisémitisme ».

Depuis des années, Istrati lutte contre la tuberculose. Son dernier livre, *Méditerranée (Coucher du soleil)*, est une œuvre arrachée à la maladie. L'une de ses dernières satisfactions est de s'être réconcilié avec Romain Rolland. Il lui a écrit une lettre qui sera publiée par *Les Nouvelles littéraires* : « Vous représentez à mes yeux le modèle du Juste, le Juste qui écrivait "au-dessus de la mêlée". » Rolland est l'homme vers lequel il se tourne en ces temps de détresse où, happé par la maladie, cerné par les problèmes d'argent, attaqué par la presse qui le soupçonne de tous les maux (même d'antisémitisme !), il se sent de plus en plus isolé. Son œuvre n'a plus la faveur que le public lui vouait dans les commencements. L'homme qui n'adhère à rien a perdu ses amis français, autrefois ses compagnons de lutte. C'est seul, mortellement atteint dans son amour-propre, ayant abandonné ses illusions, qu'il meurt en avril 1935 – il a cinquante ans. Le dernier texte qu'il écrit est une préface à *La Vache enragée* de George Orwell. *Méditerranée (Coucher du soleil)*, son livre ultime, ne paraîtra qu'après sa mort.

Il est enterré à Bucarest, à côté de sa mère. En octobre 1935, Victor Serge, l'ami rencontré en URSS, écrit un tombeau d'Istrati, long poème dans lequel il chante l'auteur de *Nerrantsoula* et des *Chardons du Baragan* : « Ils ont dit que tu as trahi, que tu t'es vendu, pauvre ami ! / Toi, fidèle, trahir tous ces marchands de phrases, / toi, vendu qui n'avais rien à vendre, invendable toi-même ! / Tu gisais sur les coupures de presse, pareil à Job sur ses immondices, / crachant doucement ton dernier reste de poumon / à la face de ces pisseurs de copie, / bénisseurs de massacres profitables, / profiteurs des révolutions défigurées... »

Avec Istrati disparaît l'un des derniers représentants de ce que Jean Paulhan appelle le romantisme révolutionnaire. Célébré dès son premier livre, ayant vécu une vie riche de toutes sortes d'aventures, il meurt en laissant une œuvre à nulle autre pareille. Mais, depuis 1929, année de la parution de *Vers l'autre flamme*, il est devenu un objet de polémique. On ne veut de lui, comme il le dit lui-même, que des histoires à « émotion artistique ». Or, il a toujours été un homme de conviction, qui a besoin de crier au monde ses vérités. Il a payé par un isolement croissant son désir de justice. Sa mort le fait entrer au purgatoire littéraire. Il faut attendre les années soixante pour le voir surgir des limbes de l'oubli.

En 1967, Roger Grenier reçoit une lettre de Joseph Kessel lui demandant de rencontrer la veuve d'Istrati, Margareta, qui souhaite voir les œuvres de son défunt mari regroupées chez le même éditeur. Les éditions Rieder, qui ont publié Istrati dès ses débuts et qui possèdent les droits de douze titres, ont fait faillite. D'autres textes sont parus ailleurs, chez Grasset notamment. Les livres d'Istrati sont, pour ces raisons, devenus introuvables. L'idée vient alors à Roger Grenier de racheter les droits et de tout faire éditer chez Gallimard. Joseph Kessel et Eugène Ionesco l'encouragent vivement. Ainsi naît chez Gallimard l'édition en quatre volumes (1968-1970), à la couverture ornée de motifs roumains que tous les amoureux d'Istrati connaissent – déplorant seulement que plusieurs volumes, bientôt introuvables, ne soient pas réimprimés. Cette édition suivit l'ordre « cyclique » voulu par l'écrivain, dont l'apparent désordre, profondément oriental, est celui de la vie même – on a bien sûr procédé de la même façon.

On est d'autant plus heureux de faire redécouvrir ici Istrati l'enchanteur qu'il est resté si longtemps absent des rayons de la librairie. Joseph Kessel célèbre dans sa préface à l'édition Gallimard le génie de conteur, l'inspiration grâce à laquelle, à partir de souvenirs d'enfance et de jeunesse, de légendes ancestrales, il tisse un « récit aérien et lumineux comme un vol de papillons au soleil, coloré comme une troupe de bohémiens en marche, mélancolique et tendre comme une chanson de route qui n'a jamais de fin, aussi dense, aussi riche que la vie, aussi secret que la nuit ».

Ainsi Istrati renaît de ses cendres. Comme dans les années vingt, on est émerveillé par ce rhapsode au ton épique et picaresque, par cet héritier de la sagesse orientale qu'en son temps la presse anarchiste a appelé saint Jean Bouche d'or. Istrati devrait être considéré par tous comme l'un des « classiques » les moins contestables de la littérature de son temps, mais cet irréductible dissident se distingue d'Eugène Ionesco et de Cioran en ceci qu'il s'est servi de sa langue d'adoption pour évoquer sa patrie et faire revivre les héros de sa jeunesse. C'est ce qui donne une gaieté tragique – l'expression est de Romain Rolland – à ses récits qui baignent le lecteur dans une averse de lumière. « Votre vocation d'artiste est évidente », a dit Rolland dès 1921, après avoir lu un bref texte (« Une rencontre »), qu'Istrati lui a envoyé. Un an plus tard, il écrit à son ami qu'il y a de hauts dons de vie et d'art dans ses récits. Kessel et Romain Rolland sont des noms associés au destin littéraire de notre écrivain. Leur enthousiasme a sorti de l'ombre l'auteur des cycles *Adrien Zograffi*. La fin des années soixante a vu resurgir le phénix venu des Carpates. Puis on l'oublie. Mais quelques esprits continuent à l'aimer et contribuent à le faire lire. Ainsi Claudio Magris, qui dans *Danube* ressuscite le conteur : « Il est le poète de la promiscuité et de l'ambivalence de l'Orient, de ce désordre dont il semble attendre tout à la fois le salut et la violence ; son anarchisme révolté fait de lui un frère des victimes et des vaincus. »

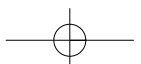
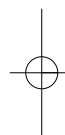
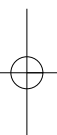
Le temps est donc venu d'offrir aux lecteurs de langue française une édition de l'œuvre d'Istrati qui rende compte de tous les aspects du génie de l'écrivain. On a bien sûr repris ici la totalité des récits proprement dits, qu'ils se présentent ou non comme des fictions (ce qu'avait déjà entrepris l'édition Gallimard). Mais

Istrati continue d'être hautement lui-même dans ses livres de témoignage et d'engagement qu'on a tenu à remettre ici au jour : et en premier lieu, le stupéfiant *Vers l'autre flamme*.

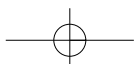
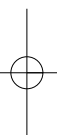
Ces textes ont été écrits comme on met un fer au feu. Istrati brûle, se consume dans son art, et nous brûlons avec lui, à la lumière de ses livres qui ont le pouvoir du rêve. Le vagabond de l'Orient, qui voyageait en clandestin, a laissé une œuvre à multiples facettes, solaire et ténébreuse, un viatique pour tous les amoureux d'une littérature écrite à l'encre des songes et de la fantaisie.

LINDA LÊ

LES RÉCITS
D'ADRIEN ZOGRAFFI

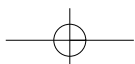
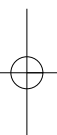


KYRA KYRALINA



C'est sous l'impulsion de Romain Rolland, qui l'encourageait à faire œuvre votive, que Panaït Istrati composa Kyra Kyralina. Premier récit publié (en 1923, chez Rieder), c'est en réalité, on l'a vu, le deuxième qu'il écrivit, après Oncle Anghel, à Paris, dans le sous-sol de son ami le bottier Georges Ionesco. Kyra Kyralina inaugure la série des Récits d'Adrien Zograffi, double romanesque d'Istrati, peintre en bâtiment comme lui et comme lui enfant illégitime d'un contrebandier grec. Le livre s'inspire d'une vieille histoire rapportée par la tradition orale : la ballade de Kira Kiralina, où un riche Arabe, abordant au port de Brăila, tombe amoureux de la belle Kira, l'enlève et la retient prisonnière. Mais les frères de la captive se lancent à la poursuite du ravisseur, le tuent et libèrent leur sœur. Istrati transpose la légende en faisant d'Adrien Zograffi un témoin à qui l'histoire est contée. Stavro, le marchand forain, fait partie des marginaux qu'affectionne Istrati. Il l'est à double titre : il mène une vie chaotique et il est homosexuel. Le récit relate, avec fébrilité, ses vagabondages à travers l'Orient pour retrouver sa sœur, enfermée dans un harem. En lisant Kyra Kyralina, Romain Rolland s'est exclamé : « Cette force, cette passion, ce démon de vie, ce n'est plus de notre temps en Occident. Cela me fait penser au XVI^e siècle et aux grands tigres du théâtre élisabéthain. »

LINDA LÉ



PRÉFACE

Dans les premiers jours de janvier 1921, une lettre me fut transmise, de l'hôpital de Nice. Elle avait été trouvée sur le corps d'un désespéré, qui venait de se trancher la gorge. On avait peu d'espoir qu'il survécût à sa blessure. Je lus, et je fus saisi du tumulte du génie. Un vent brûlant sur la plaine. C'était la confession d'un nouveau Gorki des pays balkaniques. On réussit à le sauver. Je voulus le connaître. Une correspondance s'engagea. Nous devînmes amis.

Il se nomme Istrati. Il est né à Braïla, en 1884, d'un contrebandier grec, qu'il n'a point connu, et d'une paysanne roumaine, une admirable femme, dont la vie de travail sans relâche lui fut vouée. Malgré son affection pour elle, à douze ans il la quitte, poussé par un démon de vagabondage, ou plutôt par le besoin dévorant de connaître et d'aimer. Vingt ans de vie errante, d'extraordinaires aventures, de travaux exténuants, de flâneries et de peine, brûlé par le soleil, trempé par la pluie, sans gîte et traqué par les gardes de nuit, affamé, malade, possédé de passions et crevant de misère. Il fait tous les métiers : garçon de cabaret, pâtissier, serrurier, chaudronnier, mécanicien, manœuvre, terrassier, déchargeur, domestique, homme-sandwich, peintre d'enseignes, peintre en bâtiment, journaliste, photographe... Il se mêle, pendant un temps, aux mouvements révolutionnaires. Il parcourt l'Égypte, la Syrie, Jaffa, Beyrouth, Damas et le Liban, l'Orient, la Grèce, l'Italie, fréquemment sans un sou, et se cachant parfois sur un bateau où on le découvre

en route, et d'où on le jette sur la côte, à la première escale. Il est dénué de tout, mais il emmagasine un monde de souvenirs et souvent trompe sa faim en lisant voracement, surtout les maîtres russes et les écrivains d'Occident.

Il est conteur-né, un conteur d'Orient, qui s'enchanté et s'émeut de ses propres récits, et si bien s'y laisse prendre qu'une fois l'histoire commencée, nul ne sait, ni lui-même, si elle durera une heure, ou bien mille et une nuits. Le Danube et ses méandres... Ce génie de conteur est si irrésistible que dans la lettre écrite à la veille du suicide, deux fois il interrompt ses plaintes désespérées pour narrer deux histoires humoristiques de sa vie passée.

Je l'ai décidé à noter une partie de ses récits; et il s'est engagé dans une œuvre de longue haleine, dont deux volumes sont actuellement écrits. C'est une évocation de sa vie; et l'œuvre, comme sa vie, pourrait être dédiée à l'Amitié: car elle est, en cet homme, une passion sacrée. Tout le long de sa route, il s'arrête, au souvenir des figures rencontrées; chacune a l'énigme de sa destinée, qu'il cherche à pénétrer. Et chaque chapitre du roman forme comme une nouvelle. Trois ou quatre de ces nouvelles, dans les volumes que je connais, sont dignes des maîtres russes. Il en diffère par le tempérament et la lumière, la décision d'esprit, une gaieté tragique, cette joie du conteur qui délivre l'âme oppressée.

On voudra bien se souvenir que l'homme qui a écrit ces pages si alertes a appris seul le français, il y a sept ans, en lisant nos classiques¹.

ROMAIN ROLLAND

1. Le texte de cette préface de Romain Rolland est ici reproduit avec la gracieuse autorisation des Éditions Gallimard.

AVANT-PROPOS

Vous êtes d'avis – ainsi que notre ami Romain Rolland – que je devrais en quelques lignes *expliquer le thème général que l'on retrouvera à travers tous mes livres*.

Je n'ai jamais pensé que je devais, *moi-même*, expliquer quelque chose à ce sujet. Je ne suis pas un écrivain de métier, et je ne le serai jamais. Le hasard a voulu que je sois pêché à la ligne, dans les eaux profondes de l'océan social, par le pêcheur d'hommes de Villeneuve. Je suis son œuvre. Pour que je puisse vivre ma seconde vie, j'avais besoin de son estime, et pour obtenir cette estime chaude, amicale, il me demandait d'écrire. « *Je n'attends pas de vous des lettres exaltées, m'écrivait-il, j'attends de vous l'œuvre. Réalisez l'œuvre, plus essentielle que vous, plus durable que vous, dont vous êtes la gousse.* »

Avec ce fouet sur les reins – et aussi grâce à l'avoine que m'offrait généreusement l'ami de Georges Ionesco –, je me suis mis à trotter avec élan. *Les Récits d'Adrien Zograffi* sont dus à nous trois. Livré à moi seul, je ne suis capable de faire autre chose que de la peinture en bâtiment, de la photo de plein air et autres œuvres communes, à la portée de tout le monde.

Adrien Zograffi n'est, pour le moment, qu'un jeune homme qui aime l'Orient. C'est un autodidacte qui trouve la Sorbonne où il peut. Il vit, il rêve, il désire bien des choses. Plus tard, il osera dire que bien des choses sont mal faites par les hommes et par le

Créateur. Je sais qu'il est très dangereux de contredire le Créateur ainsi que les hommes qui ne font pas de peinture en bâtiment ou de photo camelote sur la Promenade des Anglais; mais vous dites, en France, qu'on ne peut pas contenter tout le monde et son père. J'espère, toutefois, qu'on pardonnera cette audace à Adrien. Car, conservant toute sa liberté, il se permettra une autre audace, celle d'aimer, et d'être, toujours, dans tous les pays, l'ami de tous les hommes qui ont du cœur. Il y en a peu, mais Adrien ne pense pas que l'humanité soit si vaste qu'on le croit.

En attendant son histoire, il ne fait en ce moment qu'écouter les histoires des autres. Écoutons avec lui, si vous le voulez bien.

PANAÏT ISTRATI

I

STAVRO

Adrien traversa, étourdi, le court boulevard de la Mère-de-Dieu, qui, à Braïla, conduit de l'église du même nom au jardin public. Arrivé à l'entrée du jardin, il s'arrêta, confus et dépité.

– Tout de même ! s'exclama-t-il à haute voix. Je ne suis plus un enfant !... Et je crois bien avoir le droit de comprendre la vie comme je la sens.

Il était six heures du soir. Jour de travail. Les allées du jardin étaient presque désertes vers les deux portes principales, et le soleil crépusculaire dorait le sable pendant que les bosquets de lilas plongeaient dans l'ombre nocturne. Des chauves-souris voltigeaient en tous sens, comme désemparées. Les bancs alignés sur les chaussées étaient presque tous libres, sauf dans certaines encoignures discrètes du jardin où de jeunes couples se tenaient serrés et devenaient sérieux au passage des importuns. Adrien ne fit attention à aucun être humain qu'il croisa en chemin. Il aspirait, avide, l'air pur qui se levait du sable fraîchement arrosé, le mélange embaumé du parfum des fleurs et pensait à ce qu'il ne pouvait pas comprendre.

Il ne comprenait pas notamment l'opposition de sa mère au choix de ses relations, opposition qui venait d'éclater dans une violente discussion entre la mère et son fils unique. Adrien raisonnait :

« Pour elle, Mikhaïl est un *étranger*, un *vaurien suspect*, le *domestique* du pâtissier Kir Nicolas. Mais quoi?... Que suis-je, moi?... Un peintre en bâtiment, et, en outre, un ancien domestique

de ce même pâtissier!... Et si demain je vais dans un autre pays, devrai-je, nécessairement, par là, être considéré comme un vaurien?... »

Irrité, il frappa le sol de sa semelle :

– Nom d’un tonnerre! C’est une injustice révoltante pour le pauvre Mikhaïl. Moi j’aime cet homme, parce qu’il est plus intelligent que moi, plus instruit, et parce qu’il souffre la misère sans se plaindre. Comment? S’il refuse de crier sur les toits son nom, son pays et le nombre des dents qui lui manquent, il n’est plus qu’un *vaurien*?... Eh bien! oui, je veux, moi, être l’ami de ce *vaurien*!... Et je me sens fort heureux de ça.

Adrien continua, machinalement, sa promenade, en même temps que la critique mentale de tout ce que sa mère lui avait dit; et tout lui parut absurde :

« Et cette histoire de mariage? Je n’ai que dix-huit ans, et elle pense déjà à me jeter une sottie sur le dos, une sottie et peut-être aussi une lapine, qui m’accablera de sa tendresse et transformera ma chambre en dépotoir!... Bon Dieu!... On dirait qu’il n’y a rien de plus intelligent à faire sur la terre que de pondre des petits imbéciles, remplir le monde d’esclaves et devenir soi-même le premier esclave de cette vermine! Non, non!... J’aime mieux un ami comme Mikhaïl, fût-il dix fois suspect. Quant au reproche que je “tire les gens par la langue pour les faire parler”, ma foi, je ne sais pas trop pourquoi j’aime “tirer les gens par la langue”. C’est que, peut-être, la lumière vient du parler des forts, à preuve Dieu, qui a dû parler pour que la Lumière s’ensuivît. »

Dans le calme de ce soir printanier, la sirène d’un bateau perça l’air de son sifflement strident et réveilla le jeune homme, en même temps qu’une bouffée odorante de rose et d’œillet le frappait.

Adrien s’engagea sur la grande promenade qui longe le bord du plateau et domine le port et le Danube. Un instant, il s’arrêta pour contempler les milliers de lampes électriques qui brillaient sur les bateaux ancrés dans le port, et sa poitrine se souleva dans un irrésistible désir de voyage :

« Seigneur! Que ça doit être bon de se trouver sur un de ces paquebots qui glissent sur les mers et découvrent d’autres rivages, d’autres mondes!... »

Chagriné de ne pouvoir pas se livrer à son désir, il se mit de nouveau à marcher, tête basse ; puis il s'entendit appeler par derrière :

– Adrien !...

Il se retourna. Sur un banc qu'il venait de dépasser, un homme restait assis, les jambes croisées, et fumait. Sa myopie et l'obscurité empêchèrent Adrien de le reconnaître. L'homme ne se leva pas, et Adrien s'approchait de lui, un peu contrarié, quand une exclamation de plaisir lui échappa :

– Stavro !...

Ils se serrèrent les mains et Adrien prit place à côté de l'autre.

Stavro, le marchand forain – plus communément appelé « le limonadier », à cause de la drogue qu'il vendait dans les foires – était le cousin au second degré de la mère d'Adrien, et une figure très connue autrefois dans les milieux gaillards des faubourgs ; elle est oubliée aujourd'hui, enterrée par les trente ans écoulés et par la méprise d'un scandale que son tempérament y occasionna à cette époque-là.

De taille un peu au-dessus de la moyenne, d'un blond fade, incolore, très maigre et très ridé ; ses yeux bleus et grands, tantôt francs et sincères, tantôt fripons et furtifs, selon la circonstance, exprimaient toute la vie de Stavro. Vie ballottée, cahotée par sa nature nomade et bizarre ; vie happée depuis l'âge de vingt-cinq ans par le triste engrenage de la société (mariage avec une fille riche, jolie et sentimentale) d'où il était sorti, une année plus tard, couvert de honte, le cœur massacré, le caractère faussé.

Adrien connaissait vaguement l'histoire. Sa mère, sans entrer dans les détails, la lui donnait en exemple d'une vie odieuse ; mais Adrien en tirait des conclusions tout à fait opposées ; et plus d'une fois, avec l'instinct qui était au fond de son être, il s'était penché sur Stavro comme sur un instrument de musique que l'on voudrait entendre résonner ; l'instrument s'y était refusé.

D'ailleurs ils ne s'étaient vus que trois ou quatre fois au plus, toujours dehors. La maison de la mère était fermée à Stavro, comme toutes les maisons honnêtes. Et puis, que pouvait-il dire, le forain inconsideré, au gamin choyé, dorloté, accaparé ?

Stavro était un « blagueur » pour tout le monde, et il l'était en

effet, il voulait l'être. Dans son costume délabré et ramolli, même lorsqu'il était neuf; avec son apparence de villageois citadin, la chemise non repassée, sans faux col; avec son air de maquignon voleur, il se livrait à des parades de langage et de gestes qui amusaient les gens mais qui l'humiliaient et le déconsidéraient.

Il abordait ses connaissances, en pleine rue, par des sobriquets justes et comiques, jamais vexants. Beaucoup d'entre eux restèrent. Si quelqu'un lui plaisait, il l'emmenait au café, commandait un demi-litre de vin, et après avoir trinqué, sortait dans la cour « pour un besoin » et ne revenait plus. Et si une rencontre était de celles qui lui « tenaient la jambe », il lui disait vivement :

– Tel ami te demande dans tel café : cours vite !...

Mais ce qui enthousiasmait Adrien, c'étaient les têtes de *tzir*¹ et les blagues à tabac de Stavro. Au cours d'une conversation, celui-ci sortait de sa poche une de ces petites têtes de poissons desséchées, à la gueule ouverte et aplatie, et il l'accrochait doucement au bas du veston de l'autre bavard. Le bonhomme partait et promenait dans la rue la tête qui lui mordait l'habit pour le plus grand amusement des passants.

Avec la blague à tabac c'était mieux. On sait qu'en Orient il est d'usage, pour qui désire rouler une cigarette, de demander leur tabatière aux gens avec lesquels on se trouve. Stavro ne manquait pas d'accoster les premiers venus; mais sitôt qu'il s'était servi, au lieu de rendre la tabatière avec un remerciement, il la mettait dans sa poche, d'où, immédiatement, elle sortait par en bas et roulait à terre. Alors il se précipitait, la ramassait, l'essuyait, s'en excusait, et, voulant l'introduire dans la poche de son propriétaire, il la glissait à côté. La pauvre boîte, qui était en métal nickelé ou en carton pressé, allait de nouveau sur le pavé!

– Ah! que je suis maladroit!

– Il n'y a pas de mal, monsieur, répondait, habituellement, le mystifié, examinant son objet endommagé, pendant que les assistants se tordaient de rire.

1. Le lecteur voudra bien se reporter au glossaire que nous avons placé en fin d'ouvrage, de manière à ne pas ralentir la lecture. Y figurent les mots étrangers dont le sens est indispensable à la compréhension du récit.

Mais Stavro ne revoyait plus jamais les tabatières qu'il avait malmenées une fois.

Ainsi, Adrien avait commencé par aimer cet homme pour ses farces. Cependant, des choses étranges étaient venues le troubler et le rendre confus : parfois, en pleines rigolades et bêtises, Stavro, sérieux, se tournait vers Adrien et plongeait dans ses yeux un regard clair, tranquille et supérieur, comme nous faisons dans les bons et naïfs yeux d'un veau. Alors il se sentait diminué par ce forain, fasciné par cet illettré. Cela lui avait paru inexplicable, et il s'était mis à l'observer. Mais les occasions étaient rares. Le regard mystérieux et troublant qu'Adrien appelait secrètement « l'autre Stavro » apparaissait rarement, et rien que pour lui.

Toutefois un jour (c'était dix mois avant la rencontre dans le jardin), accompagnant « le limonadier » chez son épicier – un Grec vieux et taciturne, qui lui fournissait le sucre et les citrons –, il vit, soudain, apparaître « l'autre Stavro ». Adrien s'accrocha à ses yeux.

Rien qu'à eux trois, dans un coin du magasin peu éclairé, Stavro, tous les plis du visage supprimés, les traits adoucis, les yeux très ouverts, fixes et lumineux, regardait l'épicier à la mine bouffie et renfermée, et disait, timidement mais fermement, pendant que l'autre approuvait de la tête :

– Kir Margoulis... Ça va mal... Il ne fait pas chaud et la limonade ne se vend pas... Je mange mes économies et votre sucre... Donc, c'est compris ? Cette fois encore, je ne paie pas, hé ? Ce sera comme les autres fois : si je meurs, vous perdrez les dix francs.

Et le marchand, avare mais se connaissant en hommes, accordait le crédit, avec une poignée de main sèche comme sa vie.

Dehors, la marchandise sous le bras, Stavro se dépêchait de faire un calembour, de donner une tape à quelque vague connaissance, et de sauter sur une jambe :

– Je l'ai roulé, Adrien, je l'ai roulé ! glissait-il à l'oreille du jeune homme.

– Mais non, Stavro ! protestait Adrien ; tu ne l'as pas roulé : tu paieras !...

– Oui, Adrien, je paierai, si je ne meurs pas... Et si je meurs, le diable le paiera!...

– Si tu meurs... Ça c'est une autre affaire... Mais tu dis l'avoir roulé : cela signifierait que tu serais malhonnête...

– Peut-être que je le suis...

– Non, Stavro, tu veux me tromper; tu n'es pas malhonnête!

Stavro s'arrêta brusquement, poussa son compagnon contre une palissade, et reprenant pour un instant son image, crainte et domination, souffla dans le nez d'Adrien :

– Oui, je suis malhonnête!... Malheureusement, Adrien, je suis très malhonnête!...

Et, disant cela, il voulut repartir; mais Adrien, saisi d'une sorte de panique, l'empoigna par le revers de son veston, le retint et cria d'une voix étouffée :

– Stavro, reste! Tu me diras maintenant la vérité!... Je vois deux hommes en toi; lequel est le vrai? le bon? ou le fourbe?

Stavro se débattit :

– Je ne sais pas!

Et s'arrachant brutalement des mains d'Adrien :

– Laisse-moi tranquille! cria-t-il, fâché.

Puis, un peu plus loin, pensant avoir vexé le jeune homme, il ajouta :

– Je te le dirai quand tu n'auras plus le bec ourlé de jaune.

Depuis, ils ne s'étaient plus revus; Stavro battait les foires entre mars et octobre, pendant l'hiver vendait des châtaignes grillées Dieu sait où. À Braïla, il ne venait que pour s'approvisionner.



Adrien fut aussi content de le rencontrer ce jour sur le banc du jardin que les rivières doivent l'être de s'unir aux fleuves, et les fleuves de se disperser dans le sein des mers.

Stavro, contrairement à son habitude, fut peu loquace cette fois, et cela fit encore plus de plaisir à Adrien. Celui-ci examina cette figure dans la lumière jaunâtre du soir et la trouva semblable. Personne n'eût pu dire son âge avec une approximation acceptable.

Cependant Adrien remarqua que, vers les tempes, le blond pâle des cheveux devenait blanc fumée.

– Qu'est-ce que tu as à me considérer comme ça ? demanda Stavro, agacé ; je ne suis pas à vendre.

– Je sais, mais je voudrais savoir si tu es encore jeune, ou déjà vieux.

– Je suis jeune et vieux, comme les moineaux...

– Ça c'est vrai : tu en es un moineau, Stavro ! – et après une petite pause : Tu ne veux pas ma blague pour me l'envoyer un peu par terre ? Cela te rappellera peut-être que je suis toujours curieux d'apprendre d'où tu viens, où tu vas, et comment vont tes affaires.

– D'où je viens et où je vais, c'est peu important ; mais je veux te dire que mes affaires ne vont pas trop mal. Pourtant, je suis embêté en ce moment, mon poulain !

Et il donna une tape sur le genou d'Adrien.

– Cela t'arrive rarement, répliqua celui-ci ; et pourquoi es-tu embêté, vieux ? Sont-ils devenus rares, les citrons ?

– Non, pas les citrons, mais les « voyous honnêtes » d'autrefois sont devenus rares.

– Voyous *honnêtes* ? s'exclama Adrien, ça c'est un paradoxe : les voyous ne peuvent pas être honnêtes !

– Tu crois ça ? Eh bien ! j'en connais plusieurs.

Stavro se plia sur ses cuisses et resta ainsi, fixant le sol. Adrien sentit qu'il parlait sérieusement et voulut en savoir plus long, mais il procéda prudemment :

– Pourrais-tu me dire pour quelle besogne il te faut un pareil voyou ?

– Pour m'accompagner à la foire de S..., jeudi prochain. À vrai dire, ce n'est pas pour moi, mais c'est comme si ça l'était... Tu sais que j'ai l'habitude, dans les foires, de me placer à côté d'un pâtissier qui fait des crêpes. Les pays mangent, prennent soif, et je suis là pour la limonade ; au besoin, une poignée de sel dans la pâte à crêpes... (Tu vois bien que je suis malhonnête !...) Eh bien, j'ai le pâtissier, c'est Kir Nicolas...

– Kir Nicolas ! sursauta Adrien.

– ... Votre voisin, ton ancien patron. Mais voici le chien dent : il ne peut pas laisser son four et venir à la foire. Donc, il lui faut un

« voyou honnête » pour accompagner son domestique Mikhaïl et ramasser les sous pendant que l'autre rôtera ses crêpes dans l'huile. Voilà deux jours que je cherche le « voyou honnête ».

Et Stavro conclut gravement, tristement :

– De plus en plus Braïla devient pauvre *en hommes* !

Adrien se sentit traversé par une décharge. Il se leva debout devant « le limonadier » et dit :

– Stavro ! Suis-je digne d'être cet honnête voyou que tu cherches ?

Le forain leva la tête :

– Sans blague ? ...

– Parole de voyou honnête ! Je vous accompagne !

Stavro bondit comme un chimpanzé et cria :

– Donne ta patte, fils d'une amoureuse roumaine et d'un aventurier céphalonite ! ... Tu es un digne descendant de tes ancêtres ...

– Qu'est-ce que tu en sais, de mes ancêtres ?

– Oh ! sûrement, ils doivent avoir été de grands voyous !

Disant cela, « le limonadier » embrassa le peintre, puis, le prenant par le bras, il l'entraîna avec lui :

– Vite, chez Nicolas, lui annoncer la bonne nouvelle ! ... On part, au plus tard, demain dimanche au soir, pour se trouver à S... mardi matin et prendre un bon emplacement. Il y a une journée et deux nuits de charrette ; le cheval va au pas ou au trot, selon ses forces et la qualité du vin qu'on rencontre dans les auberges.

☆

L'apparition du maître des foires et de son « poulain » occasionna une âpre discussion dans la pâtisserie. Kir Nicolas comprit aux hurlements de Stavro qu'il s'agissait d'une acquisition ; Stavro débita en turc une tirade à perdre haleine. Mikhaïl, qui était au courant de l'affaire, se mêla à la dispute, au grand étonnement d'Adrien qui n'y comprenait mot. Sur une réplique sérieuse de Mikhaïl, il vit Kir Nicolas lever les épaules et Stavro se calmer, mais s'écrier aussitôt, en un grec parfait :

– Ne vous en faites pas pour ce que sa mère dira, ô *pédia mou* (mes enfants) ! ... Si j'avais dû me conformer à la vie de ma mère,

moi, voici cinquante ans, je n'aurais jamais su de quelle façon se lève et se couche le soleil au-delà du fossé qui entourait jadis notre belle cité de Braïla ; voyez-vous, mes amis, les mères sont toutes les mêmes : elles veulent faire revivre sous la peau de leurs enfants leurs pauvres petits plaisirs ainsi que leurs ennuis sans charmes. Et puis, dites-moi, en quoi sommes-nous fautifs, si nous sommes tels qu'on nous a créés ? N'est-ce pas, Adrien ?

Mikhaïl intervint à nouveau, également en grec :

– En cela, vous avez raison, monsieur, mais nous ne connaissons pas la mère d'Adrien ; nous pouvons avoir affaire à une douloureuse exception. Moi, je vous propose d'envoyer Adrien demander son consentement ; s'il l'obtient, je serai le premier à m'en réjouir. Mais sans l'acquiescement de sa mère et contre sa volonté, eh bien, je refuse, moi, d'aller à la foire.

Cette déclaration fit partir Adrien comme le vent. Sa mère préparait le dîner. Il s'arrêta au milieu de la chambre, les yeux humides, les joues rouges, les yeux en l'air ; n'ayant pas préparé ce qu'il allait lui dire, sa voix s'étrangla nettement. Mais elle le devina et s'exprima plus vite que lui :

– Tu es de nouveau dans tes nuages !

– Oui, maman...

– Eh bien, s'il s'agit de me rejouer la musique de tout à l'heure, je t'en prie !... Fais ce que tu crois pouvoir faire sans trop me déchirer le cœur, et ne t'occupe plus de moi. C'est mieux comme ça.

– Il ne s'agit d'aucune chose déchirante, maman, répondit Adrien ; je suis sans travail pour huit jours, peut-être plus, et je voudrais accompagner Mikhaïl à la foire de S... Ce serait une bonne occasion pour moi de visiter cette belle contrée-là et de gagner en même temps ce que je perds de l'autre côté.

– Vous ne serez que vous deux ?

– Oui... non... il y aura encore Stavro...

– C'est joli !... Ça vaut de mieux en mieux... Encore un « philosophe », pour toi, probablement ?

Et sur le silence de son fils, elle ajouta :

– Enfin, tu peux aller !...

– Sans te fâcher, maman ?

– Sans me fâcher, mon ami.



Le départ se fit, ce dimanche-là, sous les yeux et les plaisanteries de toutes les commères de la rue Grivitza, voisines du pâtissier. Stavro arriva vers les quatre heures de l'après-midi, avec sa charrette et son matériel, le tonneau qui lui servait de réservoir à eau, et dans lequel se trouvait son baril à limonade, renfermant à son tour le sucre, les citrons, les verres, etc. Devant la pâtisserie, il chargea, avec l'aide de Kir Nicolas et de Mikhaïl, le matériel nécessaire à la fabrication des crêpes : une table, un petit fourneau, une grosse marmite, deux sacs de farine, plusieurs bidons d'huile et des ustensiles. On aménagea, également, un siège pour les trois personnes.

Pour épargner à Adrien les railleries des spectateurs, sa mère sortit avec lui une demi-heure avant l'arrivée de Stavro ; ils se séparèrent dans la rue de Galatz, elle, allant chez une amie, lui, se dirigeant vers la grand-route où devait passer la charrette. Elle embrassa son fils et lui dit :

– Vois-tu, Adrien, je me plie à tes volontés, mais un jour tu regretteras tes actions ; le petit voyage que tu fais aujourd'hui te donnera le goût d'en faire, demain, de plus longs, de toujours plus longs ; et si tu ne peux pas me garantir le bonheur que cet avenir te réserve, je suis certaine, moi, que nous aurons à en pleurer tous les deux, ce qu'à Dieu ne plaise.

Il voulut répondre, mais elle le quitta. Cloué sur place, Adrien la suivait du regard ; elle allait droit devant elle, tout droit, comme sa vie avait été droite, simple, douloureuse ; quant au seul écart dont elle s'était rendue coupable, elle ne le regrettait pas, encore qu'il lui coûtât cher. Avec son cachemire sur la tête, sa blouse en tissu bon marché, son mouchoir à la main droite, elle soulevait légèrement de sa main gauche la jupe trop longue qui ramassait la poussière, et elle tenait les yeux fixés devant ses pieds, comme si elle eût cherché quelque chose – quelque chose qu'elle n'avait pas encore perdu, quelque chose qu'elle était en train de perdre.

Mon pauvre frère Adrien!... Tu trembles... Dans cette charrette qui s'enfonce sur la route nationale, blotti sur le coussin, flanqué de Stavro, qui guide le cheval au trot et chante en arménien, à ta droite, appuyé sur l'épaule de Mikhaïl qui fume et se tait, à ta gauche – tu trembles, mon brave ami; mais ce n'est pas le froid qui te fait trembler! Tremblerais-tu de peur? Ou – serré entre ces deux démons de ta vie – frissonnes-tu peut-être sous le souffle de ton destin, qui te pousse, non seulement vers la foire de S..., mais encore vers la grande foire de ton existence, qui commence à peine?

Longtemps, longtemps – sous les reflets d'un crépuscule d'orage, cheminant sur la chaussée, droite comme une corde tendue entre les rangées d'arbres et entre les champs de blé –, Stavro chanta et se lamenta en arménien. Longtemps Mikhaïl et Adrien écoutèrent sans rien comprendre mais sentant tout. Puis la nuit les enveloppa et les réduisit à eux-mêmes et à leurs pensées. Des villages et des hameaux succédèrent à d'autres hameaux, nids miséreux de tristesse et de bonheur, engloutis par les ténèbres et ignorés par l'univers. La lumière vacillante de la lanterne, suspendue à la charrette et cahotée par elle, découvrait des visions nocturnes rustiques et pitoyables, qu'elle éclairait un instant et qui disparaissaient à jamais : un chien qui aboyait furieux; un coin de rideau qui s'écartait à une fenêtre pour faire place à une figure humaine essayant de regarder dehors; de vieilles chaumières aux toits écrasés et noircis par les intempéries; des cours aux clôtures éventrées.

Toutes les deux heures environ, Stavro arrêta devant une auberge, frottait les yeux du cheval, lui tirait les oreilles, lui passait la musette à avoine, la couverture, et entra bruyamment, suivi par ses deux compagnons. Là, il devenait tapageur, frivole, blagueur, lançait des qualificatifs plaisants, et, parfois, se permettait de donner une tape amicale sur le bonnet d'un paysan. Après, en demandant « un litre et un verre pour le patron », il pria poliment celui-ci de lui passer sa tabatière, roulait sa cigarette, et, sérieux comme un pape, commençait, en guise de remerciement, à envoyer l'instrument par terre.

Adrien s'aperçut que Mikhaïl, qui ne connaissait Stavro que de deux jours, le soumettait à une discrète mais constante observation.

Profitant d'une courte absence du limonadier, il dit en grec à son ami :

– Quel sacré garnement ! Que de bruit pour ne rien dire !...

Mikhaïl lui chuchota :

– C'est un *bruit* qui veut créer un *silence* quelque part, mais je ne sais pas où... En tout cas, il y a quelque chose de caché.



Après sept heures de marche, presque toujours au trot, la charrette entra vers minuit – lourde de fatigue et sous un commencement de pluie fine – dans le village de X..., où l'on ne put rien distinguer à part une meute de chiens épileptiques qui attaquaient rageusement le cheval. Stavro les fouetta impitoyablement et se dirigea avec sûreté vers une porte de cour que le cheval heurta de la tête et faillit renverser. De son siège, il cria vers la fenêtre de l'aubergiste :

– Grégoire !... Hé ! Grégoire !

Et lorsque, après une longue attente, une silhouette noire vint ouvrir, il ajouta, en jurant drôlement :

– Pâques, Évangiles et tous les saints Apôtres ! Tu ne voudrais pas qu'on fasse des crêpes et de la limonade avec de l'eau de pluie ? Ouvre vite, sacré cocu !

L'apostrophé grommela quelque chose et prit le cheval par la bride. On détela la bête et on gara la voiture. Puis, les trois forains et le tenancier se retrouvèrent dans une de ces *cârciuma* roumaines, pareilles à celle de l'oncle Anghel, où l'on mange, l'on boit, l'on fume, où l'on dit des choses bonnes ou mauvaises, selon les hommes, selon les âges, et « selon la qualité du vin ».

Stavro fut bref :

– Mangeons bien, mais ne nous attardons pas à bavarder. On va maintenant faire halte jusqu'à l'aube, et on repartira. Le plus dur est fait. Demain matin, le corps et l'esprit reposés, on se racontera des histoires en longeant la rivière et on regardera le soleil se lever droit dans les yeux du cheval : il fera beau demain.

En trinquant avec Stavro, l'aubergiste lui dit :

– Tu vas bien à la foire de S... ?

L'autre approuva de la tête ; son interlocuteur se mit à plaisanter :
– C'est toujours avec de la saccharine à la place de sucre, et de l'acide citrique au lieu de citrons, que tu prépares ta limonade ?

Stavro le regarda dans les yeux et continua à mâcher sa bouchée ; puis il répondit :

– Et toi, espèce de c..., c'est toujours avec de l'alcool et de l'eau de la fontaine que tu prépares des eaux-de-vie à empoisonner le paysan et à t'arrondir le magot ?

Adrien, étonné, intervint :

– Mais, Stavro, je t'ai vu acheter du sucre et des citrons ; ce n'était pas pour faire de la limonade ? ...

– Non, mon ami, c'est de la poudre aux yeux des soiffards ! répondit Stavro – et il ajouta en grec : Tu vois bien encore que je suis malhonnête ! Et ça, ce n'est rien : je peux l'être davantage.

Mikhaïl et Adrien échangèrent un regard intelligent, et les yeux du premier répondirent aux yeux interrogatifs du second : « Il y a quelque chose de caché là-dessous. »

Les trois hommes se levèrent. Le patron prit une boîte d'allumettes et une bougie, et les conduisit au grenier. L'étage supérieur était à moitié rempli de foin. Là, sur le plancher, ils étendirent une énorme *rogojina* (natte), sur laquelle tous les trois se jetèrent habillés, l'estomac lourd, un peu étourdis par le vin et la fatigue.

– Si vous fumez, faites attention au feu, leur dit l'aubergiste en les quittant ; il emporta la bougie et les allumettes.

Cinq minutes après tous les trois dormaient.



Quelle heure pouvait-il bien être ? Adrien n'aurait pas pu le dire, mais, à un moment donné de cette nuit profonde, il sentit une main lui toucher l'épaule, puis le visage. Ouvrant un instant ses yeux lourds de sommeil, il eut de la peine à se rappeler qu'il n'était pas à la maison, mais dans une grange ; et aussitôt il se rendormit. Mais voilà que de nouveau la main se promena sur sa figure, et en même temps un baiser chaud s'appliqua sur sa joue droite. Cette fois-là, Adrien se réveilla et se mit à réfléchir, se tenant coi. Que diable cela signifiait-il ? ... Clignotant dans le noir, il se remémora

la situation des dormeurs : à sa droite et au milieu, Stavro ; de l'autre côté, Mikhaïl. Et il pensa : Comment?... Stavro m'a embrassé?... Qu'est-ce que cela veut dire?...

Une idée se planta dans son cerveau, si pénible qu'il la repoussait en se disant :

– Non... Sûrement, j'ai rêvé!... C'est pas possible!

Mais quelques minutes après, il sentit la main de Stavro lui toucher, à plusieurs reprises, la poitrine. Effaré, il demanda, d'une voix étranglée mais assez sonore :

– Tu cherches ma blague, Stavro?

La demande résonna dans la nuit calme comme sous une coupole. Sursautant, le limonadier lui attrapa le bras et lui chuchota à l'oreille, tremblant d'émotion :

– Tais-toi!...

– Mais qu'est-ce que tu voulais donc?... C'est toi qui m'as embrassé tout à l'heure? reprit Adrien, de plus en plus épouvanté.

– Tais-toi!... Ne crie pas! lui souffla l'autre, lui tenaillant le bras.

Quelques instants de silence et de frayeur s'ensuivirent, quand, tout d'un coup, on entendit la voix parfaitement réveillée de Mikhaïl parlant doucement en turc, posant brièvement une question à Stavro. Celui-ci parut ne pas vouloir répondre; puis il prononça quelques mots. Mikhaïl revint à la charge avec une nouvelle interrogation. Stavro lui répliqua plus longuement. Et de nouveau le premier l'interrogea avec plus de vigueur; à quoi le dernier répondit sèchement. Mikhaïl paraissait réfléchir, se tut un bon moment; mais voilà qu'il se souleva sur un coude et, ayant l'air de regarder Stavro dans les yeux, il lui parla calmement pendant une minute, sans interroger. À cela, l'autre riposta brutalement, lui coupant la parole. Alors se passa quelque chose qui jeta Adrien dans la terreur.

Mikhaïl – qu'Adrien n'avait pas connu violent – bondit sur son séant et cria une phrase retentissante et brève. Stavro imita son mouvement et répliqua sur le même ton. À partir de ce moment, un dialogue acerbe s'engagea entre les deux hommes qui se connaissaient à peine. Dans la nuit, noire à se crever les yeux, les phrases, les mots jaillissaient, violents, comme les coups dans un assaut

d'escrime. On devinait que leurs têtes s'approchaient souvent jusqu'à se toucher; que leurs yeux se fouillaient, impuissants; que leurs bras se débattaient. Dans le cœur glacé d'Adrien, les voyelles de la langue turque résonnaient comme des gémissements de hautbois, et ses nombreuses et dures consonnes frappaient comme un roulement de tambour.

Adrien comprit la vérité; il comprit aussi que Mikhaïl serrait Stavro comme dans un étau, et une grande pitié pour la misère de ce dernier lui gonfla la poitrine et le fit éclater en larmes. Sanglotant, il dit :

– Mais... parlez en grec ! Je ne comprends pas un mot !

Cette explosion de douleur brisa la dispute. Un lourd silence tomba sur la phrase d'Adrien, quand il demanda :

– Stavro !... Pourquoi as-tu fait cela ?

L'interpellé se tourna vers le jeune homme et répondit, d'une voix oppressée :

– Mais, mon pauvre ami : c'est parce que je suis très malhonnête ! Je te l'avais dit.

Calmé, Mikhaïl lui répliqua :

– C'est pire que de la malhonnêteté : c'est de la *perversion*. C'est une *violence* commise sur un équilibre où tout est harmonie : vous avez *vicié* cet équilibre. Et vous commettez le pire des crimes quand vous voulez propager, étendre ce vice.

Et Mikhaïl ajouta avec fermeté :

– Faites des excuses sincères à Adrien, sinon je vous plaque ici, vous et la baraque !

Stavro ne répondit rien. Il se faisait une cigarette; et lorsqu'il l'alluma, les deux amis virent, de profil, que son visage était méconnaissable. La bouche et le nez étaient allongés, la moustache braquée en haut. Le teint avait une couleur de spectre. Les yeux enfoncés, il ne les regarda pas; pas même quand, à leur tour, s'étant fait des cigarettes, ils les allumèrent.

Dehors, les aboiements des chiens et le chant des coqs remplissaient l'air et la nuit.



Oui, commença Stavro beaucoup plus tard, quand Mikhaïl désespérait d'entendre sa réponse. Oui, je présenterai sincèrement des excuses à Adrien... Sincèrement, mais pas humblement... Et pas tout de suite, mais lorsque vous m'aurez écouté...

Vous dites : « perversion », « violence », « vice ». Et vous croyez m'écraser sous la honte. Cependant, je venais de dire que je suis *malhonnête*. Et c'est là le pire, parce que, par là, je comprends : *faire le mal consciemment*. Mais, *perversion*? Mais, *violence*? *vice*? Mon bon Mikhaïl!... Cela se fait tous les jours, autour de nous, et personne ne se révolte!... C'est entré dans les lois, dans les coutumes; c'est devenu une règle de vie. Et moi je suis un des estropiés de cette vie perverse : tout, dans ma vie, fut perversion, violence et vice; c'est-à-dire que j'ai grandi sous le souffle de ces calamités. Pourtant, je n'y avais pas d'inclination. C'est regrettable d'être obligé de parler malgré soi, mais je profite de ce que nous sommes encore dans la nuit comme dans le royaume des taupes. Et ce n'est pas pour me défendre que je veux parler : oh! cela m'est égal!... C'est pour vous donner, moi, l'homme immoral, une leçon de vie à vous, qui êtes des personnes morales, surtout à vous, Mikhaïl, qui ne la connaissez pas toute, comme vous le pensez peut-être.

Je suis un homme immoral et malhonnête. Pour la malhonnêteté, je m'en excuse; quant à l'immoralité, c'est moi qui dois être juge. Le juge de qui? Cela vous reste à voir. Une circonstance de ma vie vous en fournira le moyen; et ce fait, c'est l'aventure de mon mariage.

Vers l'année 1867, peu après l'entrée du prince Charles dans les principautés, je rentrais moi aussi dans mon pays, mais pas, comme lui, en prince. Je rentrais défait par la perte romantique de ma sœur aînée, et vicié par la vie aventureuse que j'avais menée en la cherchant pendant douze ans à travers l'Anatolie, l'Arménie et la Turquie d'Europe. Dommage pour vous que je ne puisse pas commencer par vous raconter mon enfance, la triste fatalité de ma sœur, et les circonstances de ma perversion. Ce serait trop long.

Peut-être qu'un jour, je le ferai, si vous voulez continuer à me serrer la main; et si vous ne le voulez plus, cela me sera tout à fait indifférent.

J'avais à ce moment-là dans les vingt-cinq ans, je possédais un peu d'argent et trois langues orientales, mais j'avais presque oublié le roumain. Les gens de mon enfance ne m'ont pas reconnu et cela m'allait très bien : je ne voulais pour rien au monde être reconnu. D'ailleurs, j'avais même des papiers comme *raïa*. Parlant mal ma langue, j'ai donc passé pour un étranger.

Pourquoi revenais-je dans mon pays? Pour rien et pour une grande chose. Pour rien, parce que je n'avais plus de racines dans le sol où j'avais vu le jour et parce que je me trouvais bien à l'étranger. Cependant, ce bien n'était qu'apparent. Je menais une vie libre, nomade, mais vicieuse. De la femme, je ne connaissais que la sœur et la mère : l'épouse ou l'amante m'étaient inconnues. Et je les désirais ardemment, mais j'avais peur de les approcher. Voilà une chose que vous ne connaissez pas, Mikhaïl!... Ah! que de tort on fait dans la vie! Lorsqu'on voit un homme estropié d'une jambe, ou d'un bras, personne ne lui jette l'opprobre, chacun a de la pitié; mais tout le monde recule, personne n'éprouve de pitié devant un estropié de l'âme!... Et pourtant c'est le pilier même de la vie qui lui manque. Il me manquait. En rentrant en Roumanie, je venais pour le demander à ceux dont les mœurs sont plus conformes à la vérité sensuelle. Ils me l'ont donné, mais tout juste pour me faire connaître un moment cet appui, et ils me l'ont retiré promptement, honteusement, pour me rejeter dans le vice. Voici comment :

Sitôt arrivé, j'ai repris mon métier de *salepdji*, en battant les marchés et les foires, mais en dehors de Braïla, aux environs, et même plus loin. Dans la ville, personne ne savait quelle était mon occupation. Le *salep*, je l'achetais en cachette chez un Turc, me donnant pour compatriote et lui laissant voir seulement ce que je voulais. Ainsi, je travaillais peu et gagnais bien, surtout que je m'appuyais sur la réserve que je portais dans ma ceinture. Là-dessus, je me mis à faire des connaissances.

Habillé en *ghiabour*, et payant, sans regarder, des *okas* de vin par-ci par-là, je suis tombé un jour, dans la oulitzza Kaliméresque, sur un bon vin en même temps que sur ce que je cherchais depuis mon retour (environ une année) : le vin était parfois servi par une belle *crâsmaritzza*, la fille du patron. Et je suis devenu le fidèle consommateur de ce bon vin, ainsi que la proie des flammes que lançaient les yeux noirs de l'idole. Mais j'ai été prudent : la maison était austère et très riche. En plus, elle n'aimait pas les étrangers, bien que sa fortune vînt d'eux.

Alors, la première des choses que je fais à la hâte est de me procurer des papiers roumains, opération facile dans les pays du Saint-Bakchiche. D'un jour à l'autre, j'enterre « Stavro, le salepdji », et je deviens *Domnul Isvoranu*, « marchand de cuivrieres de Damas ». Le nom et la qualité plaisent. On a des égards et des attentions. La maison n'avait pas de mère. Le père était vieux, sévère, et souffrant des jambes.

Après trois mois de fréquentation, je me vois un soir retenu à dîner en famille. Là je rencontre une tante qui remplaçait la mère, accaparait la fille avec sa tendresse ; mais je constate surtout qu'il est toujours bien de ne jamais mentir qu'à moitié. À table se trouvaient deux frères, grands et forts comme des *gdéalats*, qui étaient établis précisément marchands de tapis et de cuivrieres de Damas, à Galatz. Pour mon bonheur, je connaissais Damas et leur métier mieux qu'eux ; j'avais vendu souvent des tapis et des cuivres ciselés de ce pays-là.

Pendant le repas, je parle, je raconte des histoires et des scènes de la vie en « Anadole », et j'appuie surtout sur la tristesse que couvrent les tapis et les cuivres de Damas, où l'on voit travailler à leur fabrication, tout entière manuelle, des enfants de cinq ans et des vieillards presque aveugles : les premiers, gagnant deux *météliks* par jour (dix centimes), ne sachant, presque pas, ce que c'est qu'une enfance, et entrant dans la vie par la porte du supplice ; les derniers, s'épuisant d'inanition et n'ayant droit ni au repos ni à la sérénité de la vieillesse.

Mes histoires amusent la demoiselle et, par leur côté triste, lui arrachent des larmes ; mais les autres ont le cœur dur ; ils ne retiennent que le côté anecdotique. Cela me déplaît, et si fortement

que je suis sur le point de reculer ; mais je me rappelle à temps que je ne viens pas dans cette maison pour épouser tout le monde. La fille se montrait à mon goût, et c'était elle que je voulais épouser.

Avec elle, mes rapports se bornaient aux histoires et aux récits.

Deux mois après ce premier dîner, je pouvais me considérer comme un intime de la famille. Dans cette maison, presque sans relations, régnait une atmosphère étouffante, mais la seule qui s'y asphyxiât était la joviale créature que j'aimais. Tous les soirs, je venais passer deux, trois heures près d'elle, raconter, dire des boutades, et parfois chanter des airs orientaux, mélodieux et plaintifs. La tante et le père prenaient du plaisir, mais la fille s'engouait... Elle en voulait encore, et encore...

Du magasin, le père avait chassé tout client tapageur, tout brouhaha ; et rares étaient ceux qui ouvraient la porte pour demander une consommation. Retirés dans l'arrière-boutique à la porte vitrée, la tante, qui était la bonne à tout faire de la maison, raccommodait du linge et surveillait le magasin, peu éclairé, à travers les rideaux ; la demoiselle brodait ou faisait des dentelles, tandis que le père, étendu dans son lit à alcôve, sommeillait, gémissait parfois et m'écoutait. Il était bête à désespérer un mouton. Assis sur un sofa, près de lui, je lui débitais tout ce qui était conforme à mon plan, et il gobait tout.

Ainsi, j'ai pu facilement saisir son faible : il avait besoin d'un homme débrouillard pour continuer son affaire, et il avait vu en moi cet homme. On sait que le Roumain est peu commerçant ; il n'est que l'esclave de la terre. Comme il voulait donner sa fille à un négociant versé dans une branche de commerce, et comme, de l'autre côté, il n'y avait que les étrangers pour manipuler avec succès, dans ce temps-là, des affaires faciles et rémunératrices, il fut content de se trouver en face d'un homme du pays qui avait roulé sa bosse, qui connaissait des langues et qui pouvait donner des conseils même à ses deux fils, aussi stupides que lui ; car, tout en me demandant comment ces brutes avaient pu réaliser une pareille fortune, je venais d'apprendre que la mère morte avait été une capacité commerciale de premier ordre. La fille possédait son

tempérament; mais, depuis le décès de la mère, la maison était plongée dans la langueur.

Mon apparition y avait apporté de l'air respirable; chacun des cinq êtres le respirait à sa façon. Le vieux et ses deux fils – qui venaient, tous les quinze jours, passer le dimanche en famille – rigolaient comme des idiots et me suffoquaient avec leurs questions d'affaires, toujours d'affaires. Pour mettre à l'épreuve mon honnêteté, ils ne trouvèrent rien de plus intelligent que de me demander une fois une somme d'argent; une autre fois, de m'en confier une. Je les satisfis dans les deux cas, en me disant que, sûrement, la bêtise et l'argent doivent être jumeaux. Donc, ces trois-là ne différaient pas beaucoup.

La vieille, sœur de la défunte, ne riait pas, et pleurait encore moins. En échange, elle me tracassait souvent sur mes affaires présentes. Quelque temps je détournai ses questions; elle me suspecta. Puis, fort de la confiance des trois gogos, je répondis longuement que mes affaires allaient mal depuis deux ans, faute d'un capital important. Là encore, je ne mentais qu'à moitié, car c'était vrai; si j'avais pu disposer d'une forte somme!... Le meilleur commerce de cette époque était la cuivrierie étrangère. La réponse colla, vu que je n'avais jamais dit que j'étais riche.

Mais la joie de mon cœur était l'attachement de la belle Tincoutza. Elle était la seule qui me comprît et m'aimât, la seule qui me fît tenir bon et espérer, dans cette maison de désespoir.

Homme libre et qui n'adorait point l'argent, habitué à respirer les grands courants de la vie qui balançaient les miasmes de la nature, je ne m'attardais dans cette maison – où tout était vicié par l'égoïsme et la bêtise – que pour celle qui aspirait de toutes ses forces à la liberté.

Souvent nous restions presque seuls. On fermait le magasin avec l'arrivée de la nuit. La tante allait se coucher; elle se levait tôt. Et, alors – près du père (dont on ne savait, sinon d'après ses gémissements, quand il dormait et quand il était éveillé) –, Tincoutza, penchée sur sa broderie, me disait, avec une œillade qui me glaçait le sang :

– Racontez-moi quelque chose, monsieur Isvoranu : quelque chose de triste...

Le père criait :

– Non pas triste ! Cela me barbe...

– Bien, alors quelque chose de gai, ajoutait-elle, mélancolique.

– Je vous raconterai quelque chose qui soit pour tous les goûts, disais-je.

» L’an passé, je me trouvais avec de la marchandise dans une foire sur la Jalomitza. Vous savez que, dans une foire, être bien avec tout le monde, c’est une conduite sage. On fait vite des connaissances et on les défait aussi vite, mais un forain risque de se rencontrer avec un autre forain plus souvent qu’un mort avec le pope qui l’a enterré...

– Tiens, ça c’est malin, grommelait le vieux.

– Je me conformais donc à cette ligne de conduite, et voici ce qui m’est arrivé ce jour-là. Je connaissais depuis peu de temps un forain appelé Trandafir, un tzigane qui prétendait vendre des colliers de rassade, mais en réalité courait les dupes qui se laissaient prendre à un jeu à trois cartes qu’on appelle : *Voici le roi, où est le roi?* Pour tout dire, Trandafir était un voyou. Mais ce voyou m’intéressait. Avec ses colliers enfilés sur le bras, il venait s’appuyer contre mon étalage, fumait sa pipe sans rien dire et crachait jusqu’à ce que, dégoûté, je l’eusse chassé. Alors il se mêlait à la foule en criant : « Colliers ! colliers ! » Mais ses yeux fouillaient les têtes des paysans propres à devenir les clients de son jeu, et celui qui y entrait sortait les poches vides. Voulant lui faire gagner sa vie plus honnêtement, je lui avais proposé, une fois, de changer de métier.

» – Quoi ? m’a-t-il répondu ; tu peux me faire ton associé ?

» – Non, dis-je, je ne peux pas te faire mon associé, mais je peux te faire salepdji. On gagne bien.

» – Oh ! fit-il ; on gagne bien ! Ton salep ne me fera jamais gagner assez pour que je puisse, tous les six mois, ajouter un nouveau ducat au collier de ducats impériaux de ma belle Miranda, et alors, mon vieux, elle s’en ira chez un autre, car, vois-tu, l’amour est volage !...

» Je convins qu’il avait raison : le salep ne rapporte pas des

ducats, tandis que ses « trois cartes » ... eh bien ! ses « trois cartes » lui rapportèrent, le jour dont je parle, cinq ducats de douze francs, en moins d'un après-midi. Mais voilà que ces ducats vinrent, cette fois-ci, accompagnés d'une histoire bien amusante : le jeune paysan dépouillé de son avoir ne voulait plus lâcher Trandafir, et tous les deux, après une course folle à *attrape-moi* à travers champs, arrivèrent devant moi pour me prendre comme arbitre.

» Le paysan disait :

» – S'il ne veut pas me rendre mon argent, alors qu'il m'apprenne son métier ; oui, son métier ; je ferai comme lui.

» Trandafir levait les épaules :

» – Il est fou, ce *cojane* ! Quelle *béléa*, quelle *béléa*.

» – Non, mon vieux, disait l'autre ; l'argent, mon argent, ou ton métier ! Ça ne vaut pas la peine d'être honnête ; je ferai comme toi !

» – Mais tu n'es pas plus honnête que moi, criait Trandafir ; tu as voulu gagner mon argent : j'ai été plus malin et j'ai gagné le tien, voilà tout.

» – Oui, convint le paysan, je n'ai pas été beaucoup plus honnête que toi ; pour cela je te laisse un ducat : donne-moi les quatre autres. Sinon, je me jette dans la Jalomitza, et c'est un péché... J'ai à la maison une femme jeune et seule... Nous nous sommes pris d'amour... Et les cinq ducats étaient tout l'avoir qui pendait à son collier. Je les avais pris pour acheter deux chevaux et labourer la terre...

» Trandafir sauta comme brûlé au fer rouge :

» – Comment ? Imbécile, tu enlèves les ducats de ta femme pour acheter des chevaux ? Ah ! tu ne mérites pas d'avoir une femme avec un collier de ducats !

» – Mais que faire ? se lamentait le jeune homme.

» – Que faire ? hurla le tzigane, eh bien, aller les voler à trois lieues de ton pays et laisser les ducats au cou de ta femme !

» Et s'adressant à moi, Trandafir me dit :

» – As-tu jamais vu un Roumain aussi bête que celui-ci ?...

» Disant cela, il devint pensif, fuma et cracha. Le paysan pleurait dans ses mains. Alors j'ai vu ceci : Trandafir se tourna vers le jeune homme, lui fit tomber les mains et, vite comme l'éclair, lui appliqua deux gifles.

» – Pourquoi me bats-tu ? cria le giflé.

» – Parce que tu es bête... Je n'aime pas les hommes qui pleurent, répondit le tzigane roulant ses yeux de charbon comme un diable. Maintenant, voici les cinq ducats et rentre cette nuit dans ton pays, mais tiens-toi à une portée de fusil hors du village, sur la grand-route à l'aube; je t'amènerai les deux chevaux et je te donnerai encore deux gifles... C'est pour t'apprendre une autre fois à ne plus toucher au collier de ducats d'une belle femme autrement que pour en ajouter.

» Six mois après cette aventure, je rencontre Trandafir sur la route de Nazîru. Il était à cheval, moi en voiture. En nous croisant, je lui demande :

» – As-tu tenu ta parole, Trandafir ?

» – Oui, me répondit-il; je lui ai donné les deux chevaux et les deux gifles.



Pendant que je racontais, le père s'était endormi, mais Tincoutza était plus émue que jamais. Ce fut alors que je me vis, pour la première fois de ma vie, seul devant une belle fille qui me regardait avec des yeux amoureux, humides, étincelants. Se penchant vers moi, elle me prit la main et dit d'une voix plus mélodieuse que les cordes du violon :

– Dites, monsieur Isvoranu : pourriez-vous aimer comme le tzigane Trandafir ?...

Je ne saurais pas vous dire si sa main me brûla ou me glaça, mais je sais que je fus pris d'une panique soudaine, ma tête tourna comme si je tombais d'un toit, et, sans plus, j'attrapai mon chapeau et me sauvai.

Elle avait pris cela pour une plaisanterie de ma part et rit fort en me voyant le lendemain. Mais moi j'étais désolé : ma peur de me trouver seul avec une femme se manifestait plus violemment que jamais. Tout l'espoir que j'avais mis dans le salut d'une intimité de plusieurs mois s'évanouissait; je restais, bel et bien, l'homme à l'âme estropiée.

Cependant, comme on fait avec les chevaux qui craignent le feu,

je me mis à croire qu'à force de me promener la flamme sous le nez, je finirais par ne plus avoir peur d'elle. Et qui sait? Que connaissons-nous de la nature humaine? Moins que les bêtes!... Peut-être, si j'avais eu le loisir de mater mes sens pervers et d'appriivoiser mes instincts devenus sauvages, aurais-je réussi à retrouver l'équilibre. Mais pour cela il m'aurait fallu la bienveillance des hommes et le concours des circonstances. Ni les premiers ni les secondes n'ont accepté de sauver un homme. Les dernières ont fait de moi un homme pauvre, tandis que ces gens ne voyaient autre chose que ce que leur égoïsme leur commandait. Le résultat a été que nous nous sommes cassé la tête sur un mur; mais le plus à plaindre a été moi.

Je n'aurais pas voulu demander la main de Tincoutza avant d'être certain qu'un commencement de guérison se fit sentir dans ma nature; mais un autre prétendant prit les devants et mit en danger ma situation. L'intéressée cria haut qu'elle ne voulait pas se marier avec un autre que moi; alors le père me demanda ce que j'en pensais.

Ce que je pensais? L'idée seule du mariage me jetait dans toutes les terres de l'enfer!... Je ne pus rien répondre... Je fus évasif, confus... Tincoutza, offensée dans son orgueil, versa des larmes qui m'arrachèrent les entrailles. Le père attribua ma confusion à ce que je n'étais pas « un homme riche », et me consola en disant :

– Vous le serez un jour en travaillant ici!

Avez-vous entendu? Ils croyaient que c'était la fortune que je cherchais dans leur maison.

Ainsi, le gouffre approchait, et j'allai droit à lui : je demandai la main de Tincoutza. Elle jubila, la maison se réveilla de sa léthargie, moi, je me sentais perdu. Les jours qui suivirent la demande en mariage ressemblèrent aux derniers instants d'un condamné à mort. Tincoutza était ravie :

– C'est l'émotion qui vous aplatit comme ça? me dit-elle un jour; comme je suis heureuse!

Pauvre fille!

Pour m'étourdir, je blaguais du matin au soir; mais on s'aperçut bien que ce n'était pas comme avant, et le soir des fiançailles je fus à un doigt de m'évanouir. La parenté présente en fut très intri-

guée; et, ainsi que ma fiancée, ils mirent mon trouble sur le compte de l'émotion. On me poussa à parler, on me pria de raconter. Je fouillai mon cerveau et ne trouvai rien. Mais le prêtre qui avait échangé les bagues, après avoir récité le souhait de l'Église, me suggéra une anecdote.

Il était question du travail des champs, et le pope se plaignait que ses ouvriers se moquaient de lui, allant trop lentement. Je dis, pour amorcer mon histoire :

– Si vous voulez les faire travailler plus vite, il n'y a qu'un moyen, père.

– Lequel, mon fils ?

– C'est de jurer fort, jurer comme un *surugiu* !

– Ah ! nous ne pouvons pas jurer : c'est un péché.

– Oui, c'est un péché, évidemment, approuvai-je, mais il a été absous par l'archevêque de Bucarest pour toute circonstance où l'on ne peut pas faire autrement.

Le pope prit un air sceptique, mais les assistants crièrent :

– Comment ? Dites, comment ? Racontez !

– Eh bien, voici comment : un jour, l'archevêque de Bucarest devait se rendre dans une ville où sa présence était nécessaire à une cérémonie officielle. On fit venir la meilleure diligence, et Sa Sainteté monta. Mais le *surugiu* de la voiture en fut très mécontent, malgré le pourboire alléchant qui l'attendait : c'est que, ainsi que nous savons tous, un *surugiu* ne peut pas conduire les chevaux sans jurer. Pour lui, tourner le fouet en l'air et jurer, c'est plus inexorable que le pourboire même, et le *surugiu* de l'archevêque ne démentait pas son nom. Craignant les foudres du grand prélat, le pauvre homme se mordit les lèvres et conduisit tant bien que mal pendant trois heures de chemin, mais, arrivant au passage d'un gué, il arrêta net. Suffoqué et rouge de colère comme une écrevisse cuite, il abandonna les rênes de ses quatre chevaux et attendit, décidé à réclamer son droit à tout prix. L'archevêque s'impatienta et, au bout de quelque temps, sortit la tête par la portière, demandant la cause de l'arrêt. Le *surugiu* ôta son bonnet et expliqua humblement :

» – C'est que, voyez-vous, Très Haute Sainteté, les chevaux sont habitués aux jurons du *surugiu* et comme je ne puis pas jurer, vu

Votre Sainte Présence, ils ne me reconnaissent plus et refusent de mordre dans le gué.

» L'archevêque recommanda :

» – Criez-leur, mon fils : « Hi ! hi ! braves chevaux !... »

» Le surugiu, malin, répéta du bout des lèvres : « Hi ! hi ! braves chevaux !... » Mais les bêtes ne mordirent pas.

» – Il n'y a pas d'autres moyens que les jurons pour les faire partir ? interrogea Sa Sainteté, perdant toute patience.

» – Non, saint-père, je vous le dis : les chevaux ne marchent qu'avec de l'avoine et des jurons !...

» – Eh bien ! répondit le métropolitain, jurez alors et je vous absous du péché !

» Le surugiu bondit de son siège, attrapa les rênes, claqua de son interminable fouet et cria d'une voix à effrayer les morts : Hi ! hi ! hi !... Sacrées babouches de la Vierge !... Toutes les saintes icônes !... Les *quatorze* Évangiles !... *Soixante* sacrements !... Douze apôtres et quarante martyrs de l'Église !... Hi !... hi ! hi !... Braves chevaux, nom de Dieu et du Saint-Esprit !...

» La diligence vola le gué comme une hirondelle. Sur l'autre rive, l'archevêque sortit de nouveau la tête, et dit au conducteur, qui le regardait d'un air triomphant :

» – C'est épatant comme vos chevaux sont dressés, mais vous devez manquer d'instruction religieuse : il n'y a pas *quatorze* Évangiles, mais *quatre* ; et point *soixante* sacrements, mais seulement *sept*.

» – Vous avez raison, saint-père, et je le savais, moi aussi ; cependant, voyez-vous : *quatre* et *sept* sont des chiffres trop brefs pour pouvoir jurer comme il faut ; et alors, nous, cochers, faisons de notre mieux pour arranger la religion et l'accommoder aux nécessités professionnelles.

Cette anecdote, par l'hilarité qu'elle produisit, mit le pope dans l'embarras et moi plus à mon aise. Tincoutza était radieuse et fière de moi.

Ah ! pourquoi les choses n'en sont-elles pas restées là ? Ou pourquoi ne me suis-je pas sauvé avant le drame ? Car le drame, long, interminable, arriva trois semaines après – trois semaines de torture peu connue et peu croyable, quand chaque baiser que je recevais de ma fiancée me semblait un conseil de prendre mes jambes à mon cou et d'aller me perdre dans le monde : ce drame débuta avec la noce.

Maintenant je suis arrivé au monstrueux forfait qui brisa ma vie et celle de l'innocente Tincoutza ; je suis arrivé, mon brave Mikhaïl, à votre *perversion*, à votre *violence*, au *vice*, à toutes les malédictions que des brutes marchant sur deux pattes pratiquent sous la forme de mœurs, de coutumes, de traditions – empoisonnant la vie et tyrannisant des innocents ; car, aussi bien que ma chaste fiancée, moi aussi j'étais un innocent, dans mon cas maladif.

Vous ne savez peut-être pas, Mikhaïl, de quoi il s'agit. Vous ne savez pas que, chez nous, lors de la fête nuptiale, des femmes de la famille et même des femmes étrangères envahissent la chambre à coucher des jeunes époux quelques heures après leur retraite, les chassent dans une autre, et fouillent le lit conjugal pour y trouver la preuve irréfutable de la chasteté de la jeune épouse, preuve qu'elles portent parfois en triomphe pour la montrer aux invités qui banquettent dans la salle à côté. J'ai vu mieux que ça : j'ai vu cet étendard porté au bout d'une perche, sur la route de Pétrôï à Cazassou, entouré d'une bande de possédées qui ululaient autour de leur scabreux trophée ; elles étaient accompagnées d'un tzigane raclant du violon, et allaient, à l'aube d'un lundi, porter « l'eau-de-vie rouge » à l'heureuse mère de la malheureuse vierge.

Connaissez-vous, Mikhaïl, quelque chose de plus barbare et de plus abominable ? Y a-t-il de la perversion ou de la perversité, du viol ou de la violence, du vice ou du sadisme qui soient plus inhumains, plus cruels et plus inouïs que cette joie, ce spectacle, ce procédé malfaisant et honteux ?...

Moi, je savais... Je connaissais tout cela quand le jour de noce vint. Non seulement ces mœurs écœurantes m'avaient toujours révolté ; mais à l'heure dangereuse où mes sens me trahissaient si piteusement, il était pour moi d'un intérêt vital d'écarter, de repousser au diable cette mascarade funeste.

J'appelai le père et la tante et je leur parlai. Le père, tout en aimant cette répugnante coutume, ne fut pas trop catégorique, mais la vieille soutint mordicus qu'elle devait être respectée, comme étant une tradition de la nation, gardienne de l'honneur.

Nous en restâmes là, et la noce partit, par un bel après-midi de dimanche, avec le faste de l'époque, vers l'église : tout le monde à pied, sauf les deux cavaliers qui ouvraient le chemin ; venait ensuite le porteur des deux immenses cierges de Moscou couchés sur un gros plateau en argent ciselé, incrusté d'or ; puis, toute la société. Au sortir de l'église, les cavaliers reprirent les devants, déchargeant leurs pistolets, faisant flotter en l'air les longues serviettes nouées à leurs bras, et danser les chevaux aux crinières parées de rubans et tramées d'argent. Sur le plateau il y avait maintenant le pain et le sel de tradition. Immédiatement après, je me traînais, grelottant de peur et de misère, le cierge à la main et Tincoutza au bras ; elle, heureuse sous l'amas de la parure qui la cachait entièrement. Derrière nous, la noce, tout cela abasourdi par douze musiciens jouant de quatre instruments : violons, cobza, clarinette et cornet à piston. Sur le parcours, des femmes qui revenaient de la fontaine versaient l'eau de leurs *cofas* sous les pas de la noce, souhait d'abondance.

Et le soir, l'heure fatidique sonna pour moi. Il y avait à table une vingtaine d'invités, la parenté comprise. Les oraisons des crieurs nuptiaux déchaînèrent une joie débordante, et j'ai dû me mettre à l'unisson et répondre par des contes aux narrations des commensaux. Un de ces derniers, l'esprit chauffé par le vin, eut le mauvais goût de raconter comment une fois, dans son village, une jeune mariée, étant trouvée fautive par son époux, avait été battue par celui-ci, la nuit même de la noce ; puis, le lendemain matin, il la jeta dans son char, le dos tourné aux bœufs, la face vers l'arrière où, au bout d'un bâton, se balançait un pot en terre cuite ayant le fond défoncé, et, avec cette parade, la rendit à ses parents terrifiés.

Je regardai Tincoutza : elle restait calme, sûre de son innocence. Mais moi je m'épouvantai et criai que ce qui se passe entre deux époux ne regarde personne qu'eux-mêmes.

– Nous verrons tout à l'heure si cela ne regarde personne ! répondirent quelques intimes.

En effet, ce « tout à l'heure » fut joli, car, minuit sonnait, je m'aperçus que des petites balles, faites de mie de pain, partirent de plusieurs directions et vinrent me frapper au visage, puis des morceaux de pain, et au bout de quelques minutes, de grosses tranches.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demandai-je.

– Eh bien, cela veut dire qu'il faut vous lever d'ici et aller faire votre devoir ! cria la marraine.

Je vous jure, mes amis, que je ne comprenais pas ; mais j'ai compris quand mon parrain me prit à part et me dit de quel devoir il s'agissait. Pendant qu'il me parlait, la marraine et la tante faisaient la toilette de Tincoutza dans la chambre à coucher qui nous était destinée ; puis elles vinrent m'embrasser, ainsi que le père, et, sans plus, ils m'ouvrirent la porte, me poussèrent dedans, et la refermèrent sur mon dos.

Pendant cet instant, un des plus tragiques de ma vie, je me rappelle encore vaguement avoir vu la tête divinement belle de Tincoutza reposant sur la blancheur de l'oreiller, sa chevelure noire répandue tout autour d'elle, et ce fut tout pour ce soir-là : je tombai évanoui au milieu de la chambre !...

Une forte fièvre me fit délirer pendant vingt-quatre heures ; je restai malade quinze jours. Je ne sais pas ce que j'avais dit pendant mon état d'inconscience, mais je sais que peu nombreux furent ceux qui vinrent me visiter. À ma guérison, je me trouvai dans un monde ennemi. Mon beau-père et la tante me demandèrent des explications sur la honte que je venais d'infliger à leur maison. Je me sauvai provisoirement en prétextant que j'étais *lié*. Ils n'eurent aucune pitié de moi, et me détestèrent encore plus.

À partir de ce moment, et pendant dix mois, haine et hostilité se dressèrent devant moi. On me tint à l'écart de toute affaire ; on ne voulut me confier aucune entreprise ; on garda l'argent constamment enfermé, comme si j'étais un voleur. Par mes propres moyens je ne pouvais rien entreprendre – sauf redevenir salepdji –, car mon argent, je l'avais dépensé presque tout en cadeaux de noce. Et alors commença cette vie terrible qui m'effraie encore aujourd'hui.



Je ne pourrai pas vous la raconter dans le détail; cela m'est trop pénible...

Barricadé dans cette maison de malheur, je n'osais plus mettre le pied dans la rue que très rarement et seulement de nuit. On m'interdisait même de descendre au magasin. Pas de visite... Pas de relations... Aucun travail... Tout ce que je disais, tout ce que je proposais, tombait mal... À table on était comme des sourds-muets... Et moi, en babouches et en bras de chemise, je me promenais d'une chambre à l'autre comme un parasite, comme un drôle, ou comme certains autres pensionnaires.

Les deux beaux-frères venaient tous les dimanches. Je leur demandai de me prendre à Galatz dans leur affaire à quoi je m'entendais quelque peu. Ils me parlèrent de divorce. Et, en effet, diriez-vous, c'eût été la solution la plus sage. Pas du tout.

Ma femme s'était, depuis le mariage, complètement détachée de sa famille. Toute sa vie était maintenant enracinée dans la mienne, dans cette vie misérable et estropiée. Sans larmes et sans rancune, elle avait accepté le malheur avec une bravoure inespérée; elle croyait sincèrement que je devais être *lié* par une sorcière, et priait le bon Dieu, avec ferveur, de vaincre le diable et de guérir son mari qu'elle aimait malgré sa défaillance.

Cloîtrés tous deux, nous passions nos journées en des tête-à-tête interminables et d'une tendresse qui ne saurait être dépassée. Je lui demandais pardon... Elle me répondait qu'elle ne me voyait fautif en rien. Oh! comment pourrais-je oublier la seule créature humaine qui m'ait compris et qui ait eu pitié de moi? Et qui peut certifier que, sans la haine qui nous empoisonnait, je ne serais devenu le mari et l'homme normal auquel j'aspirais de toutes mes forces?... Déjà je n'étais plus si timide qu'au commencement, je n'avais plus peur de ma femme, plus cette frayeur qui me glaçait le sang aux premiers attouchements. Il y avait même des moments où de vagues désirs, de faibles réveils, de petites impulsions sensuelles me fourmillaient dans le corps et me faisaient rougir quand elle me serrait dans ses bras, me caressait, m'assurait de son amour.

Mais ce que l'amour crée avec difficulté, la haine le détruit en un instant, et voilà ce que je ne pardonnerai jamais aux hommes. Tous les matins, à peine sorti de ma chambre, les deux hiboux de notre malheur se jetaient sur la pauvre femme et lui demandaient s'il y avait eu quelque chose. À son refus de parler, les maudits croque-morts lui tombaient dessus avec leurs conseils de séparation et la torturaient jusqu'au désespoir.

Ce martelage et cette destruction systématique du peu que la nature essayait de rebâtir durèrent dix mois. Nous étouffions. Les deux bourreaux de Galatz commençaient à devenir agressifs : ils m'insultèrent et me sommèrent de décider ma femme à la séparation. Il n'y avait plus moyen d'y tenir. Blottis l'un contre l'autre, nous refusions souvent de descendre à table, nous passions des jours avec un seul repas, et nous vîmes brusquement surgir devant notre pensée l'idée de nous sauver.

Elle me demanda si je pourrais gagner notre vie avec le peu d'argent qui me restait, et à ma réponse enflammée sur l'avenir de liberté et d'amour que j'étais capable de lui ouvrir loin de cette maison funeste, des larmes de bonheur jaillirent de ses yeux. Enlacés comme deux frères perdus dans un monde ennemi, nous avions les visages et les vêtements baignés de nos propres larmes, et nous avons vécu les heures de la plus forte félicité qu'on puisse goûter sur cette terre.

Mais ces heures furent aussi les dernières qu'il nous était donné de vivre ensemble. La grosse vague de la haine des hommes approchait.

C'était vers la fin février... Nous avons notre plan arrêté : attendre encore un mois, et, vers la fin de mars, nous enfuir sur un voilier allant à Stamboul.

Mais depuis quelques jours nous remarquions un changement singulier dans l'attitude de nos deux tyrans : ils avaient soudainement cessé de visiter ma femme le matin, ils ne la terrorisaient plus, et à moi, le vieux me dit un soir que je pouvais sortir et entrer à ma guise. J'en suis resté baba !... Je courus vers Tincoutza, mais elle fondit en larmes :

– Je crois qu'un malheur nous guette ! me dit-elle. Je fais de mauvais rêves : je te vois la nuit entouré d'enfants qui pleurent, et

moi, toute parée d'or et de pierres précieuses... C'est très mauvais. Ne sors pas!... Qui sait ce qui peut t'arriver?... Nous supportons cet emprisonnement depuis dix mois; souffrons-le encore quelques semaines!...

À ces paroles je sentis un poignard m'entrer dans le cœur et je me mis à trembler; mais, mes braves amis, le sort de l'homme est écrit à l'avance. Le lendemain, matinée radieuse d'hiver calme... La neige, épaisse de trois empans, couvrait le monde de son linceul immaculé et les clochettes des traîneaux, qui volaient en tous sens, emplissaient l'air de leur sonnerie nostalgique. Je restais à la fenêtre et il me semblait que les murs s'écroulaient sur moi. Je m'affolai!... Une force irrésistible m'appelait dehors, vers ce *dehors* qui est le mouvement, la vie, l'impétueux mystère de la libre existence que je ne connaissais plus depuis presque une année. Je me jetai aux pieds de ma femme et la suppliai de me laisser sortir une heure, une demi-heure, cinq minutes, hors des murs, des toits, de la misère!...

Elle m'écouta et m'en donna la permission, me conseillant de prendre mon stylet et les deux pistolets, et me recommandant de ne me laisser aborder par personne. Je lui embrassai les babouches, pris ma fourrure, mon bonnet d'astrakan, et descendis au magasin.

Ah! ce fut ma perte et celle de la pauvre Tincoutza!... Ce fut notre perte sans l'être tout de suite, car rien ne m'arriva, cette matinée-là et rien non plus pendant mes sorties de l'après-midi et du lendemain; mais ce fut certainement dans un de ces passages par la boutique que je fus reconnu par l'œil traître que le vieux avait caché derrière quelque porte et qui me démasqua!...

Le soir de ce dernier dimanche que je vécus dans cette maison – en rentrant, les yeux remplis de la majesté du Danube qui promenait ses énormes glaçons –, j'embrassai pour la dernière fois celle qui fut pendant dix mois la plus tendre des épouses et la plus pure des vierges.

Nous étions calmes... Mais en descendant pour dîner, une tragique pesanteur nous allongeait les figures et nous tenait au seuil des larmes. Elle demanda, vers la fin du repas :

– Pourquoi les frères ne sont pas là?

– Ils vont venir tout à l’heure, répondit le père.

Nous allumâmes les narguilés et bûmes le café turc. Dehors, nuit et silence... Il commençait à se faire tard. Tout à coup, surprenant un regard significatif entre le vieux et la tante, Tincoutza éclata en sanglots.

À ce moment, la porte grinça sur ses gonds et les deux frères, sombres comme des exécuteurs, apparurent, amenant un homme à la vue duquel je devins blême.

C’était un Grec qui avait été autrefois mon ami, et qui venait en délateur et en criminel.

Debout tous trois devant la porte restée ouverte, le premier mot, pour tout bonsoir, fut celui du traître. Allongeant le bras et me montrant, il dit en roumain :

– C’est ça, votre monsieur Isvoranu?... Je comprends qu’il soit *lié* : ça c’est Stavro, le salepdji et le p...

À ce dernier mot, qui dénommait mon vice et le sien, Tincoutza lança un cri et roula par terre, tandis que moi...

Empoigné par la cruauté et la vengeance de mes beaux-frères, je fus traîné dans le magasin et foulé aux pieds, frappé sur la tête, sur la figure, sur la poitrine jusqu’à ce que je m’évanouisse. Puis...

Puis je me réveillai dehors sur la neige, devant la porte verrouillée de la cour qui donnait sur un passage fermé. J’étais glacé... Les membres, la poitrine, la tête meurtris... Et pour tous vêtements d’hiver, je me trouvais en bras de chemise, nu-tête.

Je rassemblai mes forces et j’allai demander hospitalité au Turc qui me fournissait le salep dix-huit mois auparavant ; il me reçut en chrétien et me soigna en frère.

Quatre jours après, ce brave homme, sans savoir à qui il parlait, m’apprenait à mon lit de souffrance la nouvelle que toute la cité colportait ce matin-là : Tincoutza venait d’être repêchée, sur la rive gauche du Danube, par des *lipovans*...

.....

Depuis, trente-cinq ans se sont écoulés, et chaque année, à la date fatale, je vais sur le bord du Danube qui promène ses glaçons, demander pardon à Tincoutza de l'offense que je lui ai faite.

À vous aussi, Adrien, je vous demande pardon de l'offense que je vous ai faite...



Sur la route de X... entre deux champs de seigle, la charrette avec les trois hommes allait au trot. Devant les yeux du cheval qui éternuait dans la fraîcheur matinale, l'étoile du berger étincelait sur la coupole empourprée du Levant.

Une alouette surgit du champ et monta comme une flèche vers le ciel. Stavro la suivit du regard jusqu'à ce qu'il la vît retomber comme un caillou; les yeux fixés sur l'endroit où elle venait de disparaître, il chanta – dans cette langue universelle connue des hommes qui n'ont point de patrie, et sur cette mélodie qui ne s'écrit pas sur le papier :

*Si j'étais une alouette,
Comme elle je fonçais dans l'azur;
Mais je ne descendrais plus sur la terre,
Où les hommes sèment le blé,
Où les hommes fauchent le blé,
Où l'on sème et l'on fauche sans savoir pourquoi...*

II

KYRA KYRALINA

Dans le taillis où la charrette des trois forains s'était arrêtée pour le déjeuner de midi, Stavro se faisait tirer l'oreille par ses deux compagnons qui, depuis une heure, lui demandaient l'histoire de son enfance et celle de sa sœur, qu'il avait évoquée au commencement de son récit dans le grenier. Non pas qu'il n'aurait pas eu l'envie de raconter – car son état d'âme était tout disposé maintenant à cette lointaine évocation –, mais il en est toujours ainsi quand on veut toucher aux écluses rouillées qui barrent le passage aux eaux du passé : il est bon de se faire un peu prier.

Étendus sur la mousse souple du boqueteau, ils en étaient aux cigarettes, pendant que le cheval broutait l'herbe et renifflait en faisant de petits pas autour d'eux. Stavro se leva, alla ramasser des branches sèches et alluma un feu ; et quand la braise fut prête, il chercha dans la voiture le matériel à faire le café, fit bouillir l'eau, et jeta dans l'*ibrik* en cuivre le sucre et le café nécessaires. Après quoi, avec un talent de *cafédgi*, il versa le liquide écumant et aromatique dans les trois tasses sans soucoupes, appelées *félidjanes*, servit, s'assit les jambes repliées à la mode turque et commença :

Je ne me souviens plus de la date ni de l'âge exact que j'avais à ce moment-là. Mais je sais que l'événement qui suivit de près le drame fut la guerre de Crimée.

Petit enfant, je me rappelle la dureté d'un père qui battait la mère, tous les jours, sans que je comprisse pourquoi. Ma mère manquait souvent à la maison, revenait et était battue, avant le départ et après l'arrivée. Je ne savais pas si on la maltraitait au départ pour la faire partir ou pour la retenir, ni, à l'arrivée, si c'était à cause de son absence ou pour qu'elle ne revînt plus.

Je me rappelle encore qu'en ce temps embrouillé, à côté du père, se tenait le frère premier-né et aussi dur que lui, tandis qu'auprès de ma mère se lamentait ma sœur Kyra, de quatre ans plus âgée que moi, et vers laquelle je me sentais attiré.

Peu à peu le brouillard se disperse, je grandis et commence à comprendre. Et je compris des choses curieuses... Je pouvais avoir entre huit et neuf ans ; ma sœur entre douze et treize, et si belle que je me tenais toute la journée près d'elle, pour la regarder de la tête aux pieds. Elle se paraît, depuis le matin jusqu'au soir, et ma mère faisait de même, car elle était aussi belle que sa fille. D'une boîte en ébène, toutes deux devant leur glace, elles se maquillaient les yeux avec du *kinorosse* trempé dans l'huile, les sourcils avec un bout de bois de basilic à la pointe carbonisée, tandis que les lèvres et les pommettes, elles les coloraient avec du rouge de *kîrmîz*, ainsi que les ongles. Et quand cette longue opération était terminée, elles s'embrassaient, se disaient des mots tendres, et se mettaient à faire ma toilette. Puis, tous les trois, nous prenant les mains, nous dansions à la mode turque ou grecque, et nous nous embrassions. Ainsi, nous formions une famille à part...

Maintenant, le père et son fils aîné ne venaient plus tous les soirs à la maison. Ils étaient tous les deux charrons, les plus adroits et les plus recherchés de la région ; et leur atelier se trouvait, du côté opposé de la ville, dans le quartier Karakioï, tandis que nous habitions dans la Tchétatzouïé. Entre nous et eux s'étendait toute la ville. La maison de Karakioï appartenait à mon père. Il avait là deux ouvriers apprentis, qu'il nourrissait et logeait, ainsi qu'une vieille domestique qui s'occupait de leur ménage. Ils étaient sept. Nous n'allions jamais là-bas, et je connaissais à peine l'atelier du père, qui me faisait peur. Dans la Tchétatzouïé, on était chez ma mère, nous ne fichions rien de tout le jour, on s'amusait... L'hiver, on buvait du thé, l'été des sirops, et toute l'année on mangeait des

cadaïfs, des *sarailiés*, on buvait du café, on fumait des narguilés, on se maquillait et on dansait... C'était une belle vie...

Oui, c'était une belle vie, sauf les jours où le père ou son fils ou bien les deux faisaient irruption au milieu de la fête et assommaient la mère, assenaient des coups de poing à Kyra, et me cassaient leur bâton sur la tête, car maintenant je faisais moi aussi partie de la danse. Comme nous parlions couramment le turc, ils appelaient les deux femmes des *patchaouras* et moi, *kitchouk pézévéngh*. Les deux malheureuses se jetaient aux pieds de leurs tyrans, leur enlaçaient les jambes et les priaient de ménager leurs visages :

– Pas sur le visage ! criaient-elles ; au nom du Seigneur et de la Sainte Vierge, ne frappez pas la figure !... Ne touchez pas aux yeux !... Pardon !...

Ah ! la figure, les yeux, la beauté de ces deux femmes !...

Il n'en existait pas une qui eût pu leur tenir tête !... Elles avaient des cheveux d'or, et longs jusqu'aux jambes ; le teint blanc ; les sourcils, les cils et les prunelles noirs comme l'ébène. Car, sur l'arbre roumain, du côté de ma mère, trois races différentes s'étaient greffées : turque, russe et grecque, selon les occupants qui avaient dominé le pays dans le passé.

À l'âge de seize ans, ma mère mettait au monde son premier-né ; mais à l'heure où j'ouvris les yeux, personne n'aurait cru qu'elle était mère de trois enfants... Et cette femme qui était faite pour être caressée et embrassée était battue jusqu'au sang. Cependant, si mon père ne lui prodiguait pas les caresses, ses amants la dédommageaient brillamment ; et je n'ai jamais su si, à l'origine, ce fut ma mère qui commença à tromper son mari et se fit battre, ou si ce fut mon père qui débuta par maltraiter sa femme et se fit tromper. En tout cas, la noce n'a jamais cessé chez nous, car les cris de plaisir alternaient avec les cris de douleur ; et à peine la raclée finissait que les rires éclataient sur les visages baignés de larmes.

Moi, je montais la garde, en mangeant des gâteaux, pendant que les *courtisans* – avec des manières, d'ailleurs, décentes – restaient assis à la turque sur le tapis, chantaient et faisaient danser les femmes, en leur jouant des airs orientaux sur une guitare

accompagnée de castagnettes et d'un tambour de basque. Ma mère et Kyra, vêtues de soie et dévorées par le plaisir, exécutaient la danse du mouchoir, tournaient, pirouettaient, s'étourdisaient. Puis, la face enflammée par la chaleur, elles se jetaient sur de gros coussins, cachaient jambes et pieds dans leurs longues robes, et s'éventaient. On buvait des liqueurs fines et on brûlait des aromates. Les hommes étaient jeunes et beaux. Toujours des bruns, des noirs ; ils avaient une mise élégante, les moustaches pointues, la barbe très soignée ; et les cheveux, lisses ou frisés, exhalaient une forte odeur d'huile d'amande parfumée au musc. C'étaient des Turcs, des Grecs, et aussi, rarement, des Roumains, car la nationalité ne jouait aucun rôle, à condition que les amoureux fussent jeunes et beaux, délicats, discrets et pas trop pressés.

Ma situation était très ingrate... À personne je n'ai parlé jusqu'à ce moment-ci de ce que fut mon supplice d'alors.

Mon devoir était de veiller, assis sur le rebord de la fenêtre, et d'éviter toute surprise. Cela me plaisait bien, car je haïssais à mort les hommes de Karakioï qui nous battaient. Mais dans ma poitrine se livrait une lutte terrible entre mon devoir et ma jalousie.

J'étais jaloux, féroce­ment jaloux.

La maison était située au fond d'une vaste cour entourée de murailles. Il y avait des fenêtres qui donnaient sur cette cour, et d'autres fenêtres, derrière, qui étaient suspendues au bord du plateau dominant le port. On ne pouvait pénétrer dans la maison que par la seule entrée de face ; mais pour se sauver, ma foi, on était moins difficile, et si le talus du plateau eût pu parler, que d'êtres n'avait-il pas vus dégringoler sur sa pente !...

Cramponné à la fenêtre, j'avais l'œil fixé sur la lanterne qui éclairait, toute la nuit, au-dessus de la porte, et l'oreille prête à entendre le bruit des gonds rouillés.

Mais je voulais avoir un œil également sur la fête de l'intérieur. Ma mère et Kyra étaient belles à vous rendre fou, dans leur corsage serré « à faire passer leur taille dans une bague », les seins bombés comme deux melons ; la riche chevelure dé­faite, répandue sur le dos et sur les épaules nues ; le front encerclé d'un ruban rouge écarlate, et les longs cils papillotant diaboliquement, comme pour attiser le jet de flammes de leurs yeux embrasés par le désir.

Souvent, dans leur course à plaire aux femmes, dans leur bavardage insensé, les invités se rendaient ridicules. C'est ainsi qu'un soir, un d'eux, voulant complimenter ma mère, dit que « les vieilles poules font la bonne soupe ». La pauvre femme, vexée, lui lança l'éventail à la tête, et pleura. Un autre invité se leva en colère, donna une *tifla* au maladroit et lui cracha au visage. Ils se prirent par le collet, chambardèrent la maison, renversèrent les narguilés. Cela nous fit rire aux larmes. Pour faire la paix, ma mère leur donna l'accolade.

Mais ces accolades, ces baisers, lui étaient un moyen bon à récompenser des choses bien diverses. Pour une belle voix, un mot amusant, un beau jeu, elle donnait ses baisers; et elle en faisait autant lorsqu'il fallait égayer un boudeur, effacer l'impression d'une parole blessante, calmer un furieux trop jaloux, payer la perplexité d'un sot.

Kyra, de son côté, excellait à sa façon. Très développée physiquement dès sa quatorzième année, elle passait pour avoir deux ans de plus. Étourdie et narquoise, avec son petit nez un peu rabattu, son menton saillant, les deux fossettes où le dieu de l'Amour avait planté deux grains de beauté presque symétriques, Kyra mécontentait ses amoureux et moi avec ses espiègleries, ses railleries, ses plaisanteries. Les premiers voulaient obtenir davantage; et moi, je jugeais qu'elle leur donnait trop.

On appelait des *moussafirs* les courtisans qui venaient chez nous. Et ces moussafirs lui baisaient les mains et les sandales, à tout propos. Elle allait les tirer par le nez ou par la barbe; leur versait du sirop sur les charbons qui brûlaient par-dessus le *toubaki* des narguilés; leur offrait à boire dans son verre et cassait le verre pour les vexer, mais revenait une minute pour appuyer le bout de sa chevelure sur la bouche de l'homme qu'elle venait de blesser...

Tout cela me mettait en rage, car j'aimais Kyra bien plus que ma mère... Je l'adorais et ne supportais aucune caresse qui vînt d'un autre que moi.

Je me rappelle qu'un soir, pour mettre le comble à ma jalousie, le nœud de sa sandale s'étant défait pendant la danse, elle alla poser son pied sur les genoux d'un moussafir et lui demanda de le rattacher. Vous comprenez quelle aubaine pour le veinard! Il

s'exécuta en allongeant autant que possible son plaisir, pendant que j'ouvrais des yeux de loup ; puis le vilain se mit à lui tâtonner la cheville et même le mollet. Et elle... eh bien, elle ne disait rien, se laissait faire !... Alors, furieux, perdant la tête, je criai :

– Le père !... Sauvez-vous !...

En un clin d'œil, les deux moussafirs enjambèrent les fenêtres et disparurent dans le noir, roulant sur la pente du ravin. Un d'eux, un Grec, dans sa hâte, avait oublié son fez et sa guitare, que ma mère prit et lança par la fenêtre, pendant que Kyra cachait rapidement les deux narguilés qui étaient de trop.

Cette scène fut si amusante que moi, la colère passée, je fus saisi d'un accès de fou rire, tombai de l'embrasure, roulai sur le tapis, et devins violet par manque de respiration. Ma mère crut que j'étais vraiment fou de peur à cause de l'arrivée du père ; les pauvres femmes percèrent l'air de leurs cris épouvantés, oublièrent le père, le diable, et se jetèrent sur moi, désespérées.

– Il n'y a pas de père !... pus-je enfin répondre ; mais j'étais fâché parce que Kyra s'est laissé tâter la jambe !... Et je me suis vengé !... Voilà !...

La joie les fit maintenant crier bien plus haut. Elles me tapotèrent durement les fesses, m'embrassèrent, et on se mit à sauter dans la chambre, contents d'en être quittes, elles avec la frousse, moi avec une petite correction doublée de caresses.

☆

De cette façon, deux ou trois années s'écoulèrent encore, les seules de mon enfance dont le souvenir me reste précis. J'avais dans les onze ans ; Kyra, dans les quinze ; et d'elle, j'étais inséparable. Une volupté, que je jugeai plus tard, me tenait attaché à elle. Je la suivais partout, comme un chien, je l'épiais lorsqu'elle faisait sa toilette, j'embrassais les vêtements imprégnés de son odeur ; et la pauvre fille se défendait faiblement, tendrement, me croyait innocent, point dangereux. À vrai dire, je n'avais aucune intention précise, je ne savais pas ce que je voulais, je mourais de plaisir, et je m'étourdissais près d'elle.

Il faut dire aussi que, dans la maison de ma mère, on était dans

l'enfer de l'amour. Tout était amour : les deux femmes, comme leurs amoureux, comme les toilettes, les liqueurs, les parfums, les chants et les danses. Même la fuite grotesque et dramatique des amoureux me semblait voluptueuse et passionnée. Il n'y avait que l'arrivée du père et notre passage à tabac qui étaient déplaisants et sans amour. Mais on les acceptait comme une rançon, la rançon du plaisir. Ma mère disait :

– Tout bonheur a son revers ; la vie même, nous la payons avec la mort... C'est pour cela qu'il faut la vivre. Vivez-la, mes enfants, selon vos goûts, et de façon à ne rien regretter, le jour du Jugement dernier.

Avec une telle « philosophie » pour guide, on se figure notre empressement à suivre, moi et Kyra, l'exemple de la mère. Ayant sa fortune personnelle mise entre les mains de ses frères, contrebandiers d'articles orientaux, elle se payait tout plaisir que son caprice exigeait, se faisait adorer, changeait d'amants, plus ou moins satisfaits, aussi souvent que de robes, se laissait rouer de coups par le père, en défendant de son mieux son visage, et passait promptement à une nouvelle distraction.

Elle avait même une certaine vertu : lorsqu'elle se savait trop fautive et craignait que la rage de son mari ne se déversât sur nous aussi, elle tenait la porte verrouillée jusqu'à ce que nous eussions sauté par les fenêtres ; puis ouvrait bravement et encaissait toute la somme, à elle seule.

De retour, quelques heures après, nous la trouvions allongée sur le sofa, la figure couverte de mie de pain blanc trempée dans du vin rouge, pour pomper les enflures et les bleus. Elle se levait en riant comme une folle ; et, la glace à la main, nous disait, en nous montrant sa face meurtrie :

– N'est-ce pas que ce n'est pas grand-chose ?... Dans deux jours il n'en restera plus trace... Et alors, nous inviterons des moussafirs !... Tant pis pour les coups !...

Nous nous inquiétions de son corps ; il devait être affreux à voir... Elle s'exclamait :

– Oh ! le corps !... Le corps ne se voit pas !

Et les meurtrissures guéries, les fêtes recommençaient de plus belle.

On ne faisait dans la maison aucune sorte de cuisine, car ma mère avait le cœur soulevé par l'odeur de l'oignon rôti. Elle était abonnée à une *locanda* voisine, qui nous envoyait tout le nécessaire : soupes, mets, gâteaux, crèmes, dans des vases en cuivre étamé fournis par ma mère. Une blanchisseuse venait le lundi matin prendre le linge de la semaine et laisser celui qu'elle apportait propre. Avec le vieux Turc marchand de pommades et de drogues, c'était là tout le monde que je vis entrer dans la maison – à part les moussafirs naturellement, qui n'étaient pas toujours certains de sortir par où ils entraient; à part, également, mon père et mon frère aîné qui étaient des « moussafirs non invités » et nous faisaient des visites bien désagréables. Comme, depuis environ deux ans, le père ne couchait plus chez maman, et ne venait que trois ou quatre fois par mois pour nous battre, la maison était tranquille.

Exemptes de souci domestique, les deux femmes passaient leur temps au repos, au bain, à la toilette, à la mangeaille, aux sirops, aux narguilés, et aux réceptions des « courtisans ». Elles n'oubiaient pas les prières non plus, mais n'allaient jamais à l'église; et le temps sacrifié au bon Dieu était bien court. Ma mère s'en excusait en disant :

– Le Seigneur voit bien que je ne le contredis pas : je reste comme il m'a faite... J'écoute, soumise, les cris et les ordres de mon cœur...

Kyra objectait :

– Mais, maman, ne crois-tu pas que le diable s'y mêle aussi, parfois ?

– Non, répondait-elle; je ne crois pas au diable; Dieu est plus fort que lui... Et si nous sommes comme nous sommes, c'est parce que Dieu le veut...

Et certes, maman était contente de ce que son Dieu voulait qu'elle fît, car il ne voulait pas de choses pénibles.

Il voulait, premièrement, que la mère et la fille gardassent le lit, le matin, tant que bon leur semblait – endroit commode où croquer les biscottes au beurre et au miel et boire le café. Il leur

ordonnait ensuite de se baigner et de s'enduire le corps avec de l'élixir au benjoin; de se passer le visage aux fumigations de lait mijotant à petit feu; de se rendre la chevelure luisante en la frottant avec de l'huile d'amande parfumée au musc, et les ongles brillants en passant dessus le pinceau trempé dans le baume à l'aniline d'acajou. Puis, c'était tout un travail d'adresse avec la toilette des cils, sourcils, lèvres et pommettes. Et quand tout cela était bien fini, il fallait déjeuner, fumer, et faire la sieste; se lever, vers l'heure où le soleil entre dans la *kindié*, brûler des aromates, boire des sirops et, enfin, entamer le gros morceau de la journée : les chants, les danses, la fête qui durait jusqu'à minuit.

Ma mère était beaucoup plus riche que mon père, et malgré ses dépenses folles, sa fortune, placée dans les entreprises peu claires de ses frères, lui rapportait des revenus si grands qu'il lui en restait de quoi capitaliser tous les mois (et toujours chez ses frères) de l'argent destiné à Kyra et à moi.

Je ne connais pas très bien l'histoire de ma mère. Je me souviens toutefois de l'avoir entendue nous raconter que ses parents étaient de riches hôteliers. Son père, un Turc bon et pieux, avait été envoyé de Stamboul, avec firman de la Sublime Porte, pour ouvrir une hôtellerie à *Ibraila*, vers la fin du XVII^e siècle; mission lui était donnée de recevoir et d'héberger tous les gros personnages que le Sultan envoyait dans son *pachalik*. Il avait trois femmes, deux Grecques et une Roumaine; la dernière, mère de ma mère; les deux autres, mères de trois garçons dont un était devenu fou et s'était pendu. Mais ma mère aussi bien que ses deux autres frères de l'autre lit ne s'accordaient dans la maison paternelle que pour la chambarder. À ce qu'il paraît, on ne faisait rien de plus intéressant, dans cette maison, que d'entasser de l'argent, et de prier deux Dieux dans trois langues différentes.

Les deux garçons se lancèrent dans la contrebande, et ma mère, encore très jeune, était prête à les suivre, quand le brave Turc se décida promptement à la marier à un homme sévère et sans cœur, mon père, qui s'amouracha d'elle, « probablement, disait ma mère, dans un moment où le Seigneur se curait le nez ». Mon grand-père donna à mon père beaucoup d'or, et légua à ma mère une grosse partie de sa fortune, avec le droit de l'administrer, à sa

guise, mais sous condition de rester mariée. Ainsi rivée à l'homme qu'elle détestait, elle sut se plier à la volonté du Turc, par crainte de se voir dépossédée, fit la chatte, gagna sa confiance au bout de plusieurs années de pénible fidélité, et à sa mort, réussit à lui arracher la fortune qui lui était destinée, et qu'elle plaça entre les mains de ses deux frères qui l'adoraient.

Alors commença la vie de fêtes, de plaisirs et de folles amours que j'avais sous les yeux, et que mon père ne pouvait plus empêcher malgré toute sa brutalité. Ma mère lui aurait volontiers fait cadeau de sa dot s'il eût voulu lui rendre la liberté, mais il tenait à se venger de son déshonneur. Le jour de leur séparation, en emportant tout ce qui lui appartenait, il avait dit à maman, en nous montrant, moi et Kyra :

– Ces deux serpents, je te les laisse ; ils ne sont pas mes enfants, ils sont comme leur mère !...

– Voudriez-vous qu'ils fussent comme leur père ? avait-elle répondu. Vous êtes un homme sec, un mort qui empêche les vivants de vivre... Je suis même très étonnée que votre sécheresse ait pu faire bourgeonner cette autre pousse sèche, qui est bien votre fils, mais pas le mien.

Et la pauvre mère avait raison de dire que ce mort nous empêchait de vivre. Il le fit de plus en plus. Sachant que ma mère tenait à son visage autant qu'à la vie, il la frappait surtout dans ce centre de sa vie ; et, les derniers temps, la malheureuse devait se soigner des huit et dix jours, pour faire disparaître les bleus et les plaies. Pendant ce temps, il ne pouvait être question de s'amuser, ni de recevoir des moussafirs. Cela la jeta dans la mélancolie, elle ne nous caressa plus comme avant ; et, pour la première fois, je la vis pleurer de désespoir.

Mais ce désespoir lui faisait prendre sa revanche avec une rage déçuplée, pour rendre le tyran furieux ; et si bien elle y réussit que sa furie nous fut fatale.

Un soir, la maison était bondée de moussafirs. Il y en avait au moins sept. Ma mère avait fait accrocher quatre chandeliers aux murs, sans parler du grand lustre du plafond. J'ai compté les bougies : il y en avait vingt-quatre. La lumière était aveuglante. Le jour même, elle avait appelé un serrurier et fait mettre un gros ver-

rou à la porte massive de la cour qui fermait seulement à clef. Ainsi assurée, elle se livra à la joie la plus débordante que j'eusse connue. Je crois encore aujourd'hui qu'elle avait pressenti la fin de sa vie heureuse et qu'elle voulait vivre intensément.

Des sept invités, trois étaient des musiciens grecs renommés dans les fêtes du temps. En ouvrant le bal maman offrit à chacun d'eux une petite bourse de cuir contenant dix ducats de douze francs enveloppés dans un mouchoir en soie brodée, et leur dit :

– *Palikarias!*... Vous avez dans ces bourses cinq fois plus que votre droit, en jouant toute la nuit!... Je ne vous l'offre pas seulement par générosité. Dans cette maison, la joie se paie cher, et il se peut que vous soyez obligés ce soir de sortir par ces fenêtres : avez-vous les jambes souples?...

Et elle ouvrit les fenêtres suspendues sur le ravin. Les palikarias se penchèrent, inspectèrent, soupesèrent le poids de l'or en faisant danser les bourses dans leurs mains, et acceptèrent avec un courtois *Evallah!*...

Le jeu, le chant, la danse commencèrent.

Les trois instruments : clarinette, fifre et guitare étaient adroitement maniés. Kyra et maman, indolentes l'une à côté de l'autre sur le sofa, écoutaient, ravies, le plaintif, puis tumultueux chant des *doïnas* roumaines, les languissantes *maniebs* turques, et les pastorales grecques, accompagnées des claquements de mains des quatre moussafirs, ainsi que de leurs voix mâles.

Après chaque jeu et chant, maman servait des liqueurs, des cafés et des narguilés. Deux grosses *tavas* avec cadaïf et sarailié s'offraient, appétissantes, aux yeux des gourmets.

Comme je ne faisais plus de veille ce soir-là, je dansai avec ma sœur, avec ma mère, seul, et avec toutes les deux jusqu'à l'étourdissement. C'était la plus grande passion de ma courte enfance à la maison : celle qui me faisait obtenir de Kyra les caresses les plus folles. La danse arabe du ventre, que j'exécutai seul, fut si riche en mouvements, le soir de cette dernière fête, que les trois musiciens, qui étaient des connaisseurs, me complimentèrent et m'embrasèrent avec effusion. Kyra était au paroxysme. Maman s'exclama :

– Eh oui!... Celui-là est bien mon fils; il n'y a pas de doute!...

Lors d'un repos, pendant que tous les hommes, assis sur le tapis, les jambes repliées à la turque, fumaient bruyamment leurs narguilés, Kyra demanda ce qu'était devenu un de ses adorateurs les plus assidus.

– Il s'est donné une entorse à la cheville, en dégringolant le talus, le soir de la dernière réunion !... répondit le convive.

Et dans l'hilarité générale, il expliqua comment le bonhomme rageait, à ce moment dans son lit, en compagnie de son masseur. Cela rendit soucieux le guitariste, qui était trapu et lourdaud. Il alla à la fenêtre et mesura la distance de l'œil. Un moussafir le calma en l'instruisant :

– C'est pas très haut !... Deux mètres tout au plus. Seulement, il ne faut pas sauter trop en avant, mais vous laisser glisser doucement et vous tenir ferme sur la pente. En bas de la côte, vous trouverez votre fez et votre guitare !...

On rit, et on recommença la danse.

Cet événement se passait vers le mois de juin, peu avant la moisson.

Du côté de la cour, les fenêtres étaient bouchées par de lourdes draperies, tandis que celles qui ouvraient sur le Danube n'avaient que des brise-bise. Et nous étions tous fatigués quand, ce matin-là, l'aube jeta sa blancheur dorée sur les vitres. On bâillait... L'atmosphère était empestée par la fumée des narguilés, malgré les aromates brûlés.

Ma mère alla à une fenêtre, ouvrit et aspira profondément l'air frais... À côté d'elle, moi et Kyra, nous regardions l'aurore éclairant déjà les marécages et la forêt de saules. Puis, se tournant vers ses convives :

– Eh bien, mes amis, la fête est finie !... On va se coucher, dit ma mère.

À ce moment, le bruit d'un corps tombant lourdement dans la cour nous fit tressaillir, et, peu après, on entendit le grincement du verrou et des gonds du portail. Ma mère cria :

– Sauvez-vous !... Ils ont escaladé le mur !...

Et pendant que le père et son fils frappaient à la porte, les invités se jetaient par les deux fenêtres, oubliant toute précaution, comme si dehors les attendaient des matelas de laine. Les musiciens furent les premiers à déguerpir, et les suivants les bousculaient par les fesses, en dépit du conseil de ne pas sauter trop loin.

En quelques secondes, la maison était vide, les moussafirs, les uns sur les autres, roulaient sur la côte sablonneuse; mais quant à cacher les traces de la fête, il ne fallait même pas y penser.

Et alors, bravement, maman alla ouvrir. Elle fut immédiatement empoignée par les cheveux et jetée à terre; le frère fit de même avec Kyra; et moi, affolé de voir ma sœur si cruellement frappée à coups de pied, je pris un narguilé et assenai un coup sur la tête de mon aîné. Il lâcha Kyra, porta la main à sa tête qui saignait et se rua sur moi. Il avait près de vingt ans et était très fort. Je fus battu jusqu'à ce qu'il se jugeât satisfait, et que le sang me coulât par le nez et par la bouche.

Pendant ce temps, ma mère était littéralement assommée. Les vêtements en lambeaux, le corps presque nu, évanouie, le père la frappait encore. Le frère alla se laver la tête ensanglantée, et Kyra courut vers un tiroir d'où elle revint, un stylet à la main; mais nous restâmes terrifiés devant l'horreur qui s'offrait à nos yeux : le père avait pris une sandale au talon de bois – perdue dans sa fuite par quelque moussafir – et, avec le talon, il cognait sur le visage de la pauvre mère qui bougeait à peine ses bras. Sa figure, baignée dans le sang, était une plaie.

Kyra s'avança pour frapper dans le dos le barbare, chancela et s'évanouit. Le père la souleva, la jeta dans un grand placard, qu'on appelle *iatak*, et poussa le verrou. Il me laissa, moi, sous la garde du frère qui pensait sa tête avec un gros mouchoir; puis, il prit maman sur son dos et sortit dans la cour, d'où quelques minutes après, j'entendais la trappe lourde de la cave retomber bruyamment sur la malheureuse et l'enfermer comme dans une tombe. En rentrant, il fonça sur moi avec les poings serrés, et en ouvrant des yeux qui me firent croire que ma dernière heure avait sonné. Mais il ne me toucha pas et dit :

– C'est comme ça, hé?... Tu casses la tête de ton aîné, et ta patchaoura de sœur voulait m'assassiner!... Eh bien, maintenant, c'est fini avec vous tous!

Ils éteignirent les bougies et m'emmenèrent. En passant par la cour, je jetai un coup d'œil sur la trappe : un gros cadenas, liant deux pitons, rendait toute évacion impossible; et je sanglotai à l'idée que ma pauvre mère, blessée, meurtrie, vivante encore, res-

tait enterrée dans cette horrible tombe, pendant que Kyra, dans le placard, suffoquait de désespoir.

Dehors, il faisait jour... Des charbonniers turcs, le bât sur le dos et la canne pointue sous le bras, allaient vers le port, au travail. Et moi, où allais-je?...

Nous arrivâmes à la maison du père, et je fus aussitôt mis à tourner la meule, où les apprentis aiguisaient des haches, des ciseaux et des gouges ébréchés. Autour de moi, pêle-mêle, gisaient des troncs de chêne, de tilleuls et de peupliers, ainsi que des pièces de char détachées : roues, moyeux, rais, timons, jantes; le tout englouti dans des tas de copeaux.

On ne me donna rien à manger jusqu'à midi. Non habitué au travail, je tombai de faiblesse. Le frère me fouetta, et la vieille servante m'apporta, pour toute nourriture, du pain, des olives et de l'eau.

Mais le plus triste fut quand je m'aperçus que j'étais sous la surveillance de tout le monde, et qu'il n'y avait pas moyen de me sauver. L'après-midi, je tournai encore, et quand je n'en pouvais plus, le frère passait et me donnait des coups de pied dans les jambes. Lui et son père, ceints du tablier en cuir, ainsi que tous les ouvriers, travaillaient, allaient et venaient, graves, moroses, les sourcils froncés, au milieu d'une tristesse où l'on n'entendait que le bruit des outils et les explications ou les ordres brefs.

Le soir, on m'enferma dans une chambre dont la fenêtre avait des barreaux. Là, sur un paillason jeté par terre, et sans lumière, je passai toute la nuit à pleurer et pensant aux chères créatures qui étaient encore plus malheureuses que moi.

Le lendemain, la journée fut semblable à la première. Je me demandais avec angoisse si la barbarie du père irait jusqu'à condamner à l'abandon les deux femmes enfermées, battues et malades. Le soir venu, je me décidai à pleurer moins et à tâcher de me sauver à tout prix.

Je m'étais aperçu que, dans la cour, il y avait des échelles de toutes dimensions, et, dans mon réduit, des tas de rais grossièrement façonnés : c'était, en fait, la liberté. La servante m'apporta le dîner, pain et fromage, et me dit méchamment :

– C'est moins bien ici qu'à la maison, hé?... C'est que, vois-tu,

la vie n'est pas faite rien que de plaisirs : il y a de la peine aussi, hé! hé!...

Et elle m'enferma. Je m'endormis aussitôt. Quand je me réveillai, c'était nuit encore. Je restai éveillé et je pleurai, en me rappelant le visage ensanglanté de ma mère. Puis des coqs commencèrent à chanter, et je vis la pointe de l'aube. La maison était plongée dans le sommeil. Rapidement, j'ouvris la fenêtre et, avec un rais, j'écartai légèrement les deux barreaux qui n'étaient pas bien épais. Dans la cour, une hache était plantée dans un tronc. Je l'arrachai, je pris une petite échelle sous le bras et je montai sur une autre pour escalader le mur; une fois dehors, je courus à toutes jambes par le chemin du port.

Il faisait à peine jour quand j'arrivai au bas du talus, au-dessus duquel notre maison dormait le sommeil du désespoir. Et, pour une fois, je me mis à grimper cette pente que je n'avais jamais parcourue qu'en dégringolant.

Arrivé en haut, j'appuyai l'échelle, le cœur battant, et je frappai le carreau, qui vola en éclats. Alors, après un instant de puissante émotion, j'entendis la douce voix de Kÿra, criant de son placard :

– C'est toi, Dragomir ?

En m'entendant appeler par la chère sœurlette, prisonnière dans son iatak, je frémis et criai :

– C'est moi!... Je viens pour vous délivrer!...

Et, par la brèche, je me jetai à l'intérieur et tirai le verrou. Kÿra, toute pâle, le visage gonflé de pleurs, m'enlaça le cou et demanda vivement :

– Et maman?... Où est-elle, maman?...

– Elle est enfermée dans la cave, il faut la tirer de là, et nous sauver!...

La porte de la maison était fermée à clef. J'ouvris une fenêtre et sautai dans la cour. À coups de hache, je brisai les pitons et descendis l'escalier, suivi de Kÿra. Une odeur de moisissure, de choucroute et de légumes pourris nous prit au nez, car depuis deux ou trois ans personne n'allait plus à la cave. Des tortues se mouvaient lentement, et leurs œufs, un peu plus gros que des œufs d'oiseaux, s'alignaient le long des murs. C'est au milieu de cette misère que ma mère vivait depuis quarante-huit heures.

Quand nous la découvrièmes, elle se tenait debout, la tête enveloppée dans les lambeaux de ses vêtements qui n'existaient plus, car ils n'étaient que loques. Nous l'aidâmes à monter l'escalier gluant; et dehors, au spectacle de ce qui restait de notre brillante mère, nous tombâmes à ses pieds, comme devant une martyre. Un œil était caché sous le bandage, mais on pouvait juger de son état d'après le reste du visage tuméfié, le nez crevé, les lèvres fendues, le cou et la poitrine pleins de sang caillé... Les mains, également, étaient ensanglantées, et un doigt écrasé.

Elle nous releva, et dit d'une voix sourde :

– Sauvons-nous, avant tout!... Et prenez avec vous un peu de nourriture.

Nous rentrâmes dans la chambre, où elles se lavèrent et s'habillèrent sobrement, à la hâte; ma mère emporta la cassette avec ses bijoux et l'argent, et nous descendîmes lentement la pente du talus, après avoir jeté l'échelle à l'intérieur et refermé la fenêtre par laquelle tant de moussafirs s'étaient sauvés. Il était écrit qu'en dernier lieu la maîtresse de la maison elle-même devait passer par là!

Une heure plus tard, nous nous trouvions sur la route de Cazassou, complètement perdus dans les champs de blé. Devant les deux monticules qu'on appelait dans le temps *tabié*, ma mère fit une halte... Là, assis sur l'herbe entre les deux tabiés qui nous cachaient du côté de la route, notre mère nous parla à peu près ainsi :

– Mes enfants... Je m'attendais à beaucoup de mal de la part de votre père, mais je ne m'attendais pas à être défigurée sans être tuée sur le coup, car, sachez que mon œil gauche est presque sorti de l'orbite. Pour moi, cela, c'est pire que la mort... Je suis faite par le Seigneur pour les plaisirs de la chair, aussi bien qu'il a fait la taupe pour vivre loin de la lumière; et, pareille à cette bête qui a tout ce qu'il faut pour vivre dans la terre, ainsi, moi j'avais tout ce qu'il me fallait pour jouir de la vie de plaisirs. J'avais fait le vœu de me tuer, si la force des hommes avait voulu me plier à une autre vie que celle que je sentais dans mon corps. Aujourd'hui, je pense à ce vœu. Je vous quitte... Je vais me soigner loin de chez nous. Si

j'arrive à sauver mon œil et à effacer toute trace de laideur, je vivrai et vous me reverrez... Si mon œil est perdu, vous ne me reverrez plus... Et voilà ce que j'ai à vous dire : toi, Kyra, si – comme je le pense – tu ne te sens pas portée pour vivre dans la vertu, dans cette vertu qui vient de Dieu et s'exerce dans la joie – ne sois pas vertueuse, contrainte et sèche, ne te moque pas du Seigneur, et sois plutôt ce qu'il t'a faite : sois une jouisseuse, sois débauchée même, mais une débauchée qui ne manque pas de cœur ! C'est mieux comme ça. Et toi, Dragomir, si tu ne peux pas être un homme vertueux, sois comme ta sœur et ta mère, sois un voleur même, mais un voleur qui ait du cœur, car l'homme sans cœur, mes enfants, c'est un mort qui empêche les vivants de vivre, c'est votre père...

« Maintenant, vous resterez dans cet endroit où nous sommes, jusqu'au moment où le soleil descendra à trois lances de l'horizon. S'il pleut, ou s'il y a de la foudre, n'allez pas vous abriter sous les arbres, mais cachez-vous dans le trou que vous voyez creusé dans ce monticule. Peu après les vêpres, deux hommes à cheval viendront ici vous chercher et vous prendre sous leur protection ; ce sont mes frères, deux hommes de cœur et de parole. Je ne puis pas vous amener chez eux, où je vais en ce moment, car vous êtes encore des enfants ; vous pourriez les trahir malgré vous. Et au cas où ils n'arriveraient pas avant l'heure de kindié, rentrez dans la cité et demandez, en mon nom, hospitalité à la locanda où je suis abonnée ; mais ne quittez plus votre chambre avant que mes frères viennent vous chercher ! J'ai encore une chose à vous recommander : notre corps est sujet à des maladies affreuses. Par la grâce de Dieu, ni moi, ni vous, n'avons connu cette souffrance, mais elle existe, et sans nombre sont ceux qui en sont atteints. Pensez à eux dans vos moments heureux, et versez, tous les ans, une partie de votre argent à la maison où ces malades sont soignés ! Je vous laisse beaucoup d'argent chez mes frères... »

En disant cela, elle tira de sa cassette deux bagues, qu'elle noua dans un mouchoir en soie et cacha dans le sein de Kyra, nous embrassa longuement, longuement, et partit, entièrement enveloppée dans son manteau à capuchon.

Lorsqu'elle fut à une trentaine de pas, elle se tourna vers nous et colla ses mains à ses lèvres ; puis, levant le bras en haut, nous montra de l'index la voûte céleste, nous tourna le dos et disparut.

– Qu'est-ce que cela voulait dire ? demandai-je à Kyra.

– Cela voulait dire, mon cher frère, que nous nous reverrons dans le ciel, me répondit-elle.

Je n'ai plus revu ma mère...

Restés seuls, nous oubliâmes que nous étions affamés et nous pleurâmes, enlacés jusqu'à ce que l'épuisement et la chaleur du soleil nous plongeassent dans un sommeil bienfaisant. Au réveil, nous eûmes l'impression que nous n'appartenions plus à ce monde, qu'une chose épouvantable venait de se passer ; et nous ne savions plus si nous étions la proie d'un cauchemar, ou si notre vie jusqu'à ce moment avait été un rêve. Devant nous, un champ de colza nous envoyait son parfum sous le souffle léger d'un zéphyr étouffant ; et des papillons, des libellules, des guêpes nous agaçaient sans cesse avec leur joie non partagée.

L'heure des vêpres arriva... Le soleil, descendant vers l'horizon, perdait son éclat... Nous nous inquiétâmes, et nos regards commencèrent à scruter le chemin solitaire du côté où la mère avait disparu ; nous montâmes sur une tabié et nous vîmes un nuage de poussière se dessiner au loin sur la route de Cazassou. Au bout de quelques minutes, deux cavaliers surgirent, galopant et laissant derrière eux une traînée poussiéreuse. J'eus peur et descendis, craignant d'être foulé sous les sabots des chevaux, dont la crépitation rythmique parvenait à mes oreilles. Mais Kyra ne me suivit pas. Debout sur la crête, sa jupe légère flottant, elle faisait signe du mouchoir et cria de plaisir, à l'arrivée impétueuse de deux hommes. Ceux-ci prirent leurs chevaux par la bride, entrant dans le champ, leur enlevèrent le mors et les laissèrent paître entre les deux tabiés qui les cachaient, du côté de la route.

Kyra descendit rapidement la pente, se débarrassa du voile qui lui serrait la tête et – sa belle chevelure d'or répandue sur ses épaules – elle se jeta aux pieds de nos oncles inconnus, qui se

tenaient devant nous, hauts et larges comme deux chênes touffus. C'étaient deux colosses de même taille, paraissant avoir entre quarante et cinquante ans, l'un plus jeune que l'autre; ils portaient des turbans sur leurs têtes tondues au ras du cuir; barbes et moustaches tombantes leur cachaient la bouche; leurs grands yeux avaient un regard pénétrant, insupportable, mais clair et franc. Leurs mains poilues semblaient des pattes d'ours; ils étaient noirs comme des diables dans leurs *ghébas*, qui les enveloppaient depuis le cou jusqu'au-dessous des genoux.

Ils restèrent un instant ainsi plantés, à nous regarder; moi, debout, croyant me trouver devant deux apparitions de contes; Kyra, jetée à leurs pieds. Puis ils enlevèrent leurs manteaux, et je vis qu'ils étaient habillés à la mode turque : vestons sans manches, pantalons larges, vaste ceinture de laine rouge; mais surtout je fus terrifié de voir qu'ils étaient armés jusqu'aux dents, comme de vrais *antartes* : arqebuse à canon court, accrochée aux épaules; pistolets et coutelas enfouis à la ceinture.

C'est à ce moment que la terrible passion de Kyra éclate comme un coup de foudre. Par une seule prière à ces deux hommes puissants, elle anéantit une famille, tombant elle-même victime de sa passion vengeresse.

Le plus âgé des deux hommes souleva Kyra et la regarda dans les yeux, les mains sur ses épaules. Une grimace esquissée dans la forêt de poils qui lui couvrait le visage me fit deviner qu'au-dessous il devait y avoir un sourire. Un sourire plus précis fut dessiné par ses yeux. Il dit en roumain, d'une voix métallique et basse :

– Fillette!... Dis-moi dans laquelle de ces trois langues tu t'exprimes le mieux : en turc, en grec, ou en roumain?...

– En roumain, *croix de vaillant*! répondit-elle courageusement, le fixant avec une incroyable audace.

– Et tu t'appelles?

– Kyra.

– Eh bien, Kyralina, je t'embrasse en oncle, mais heureux le mortel qui mordra tes cerises en amant!

Il l'embrassa et la passa à son frère. Puis :

– Et toi, brave Dragomir : en as-tu une mine effarée !... dit-il en m'embrassant.

Et il ajouta, en couchant son arquebuse sur le manteau :

– Est-ce par hasard nos barbes qui t'effraient ?

Disant cela, il se jeta sur l'herbe et me prit près de lui. Je n'osai pas répondre. Il insista :

– Dis, Dragomir, connais-tu peut-être la peur ?

– Oui, répondis-je timidement.

– Qui te fait peur ?...

– Vos armes, vous en avez trop...

Il partit d'un rire homérique :

– Ha !... ha !... ha !... Mon brave Dragomir !... On n'a jamais trop d'armes, lorsqu'on est brouillé avec Dieu et la justice de ses créatures !... Mais tu ne comprends pas cela, à ton âge...

À ce moment, Kyra se jeta à genoux, réunit ses mains comme dans une prière et cria :

– Je comprends cela, moi !

– Et que comprends-tu, Kyra Kyralina, jeune tige de rosier ?

– Je comprends que les hommes sont mauvais et que tu les châties !...

– Bravo, Kyralina !... cria-t-il, claquant des mains.

– Est-ce que ton jeune cœur nourrirait quelque vengeance ?...

– Une sainte et juste vengeance !... – et, prononçant ces mots, elle souleva la lourde arquebuse qui gisait sur le manteau, l'embrassa et cria : Tu déchargeras ça, pas plus tard que ce soir, dans la poitrine de mon père !... Et ton frère fera même justice à mon aîné !... Faites cela, je vous en conjure, au nom de notre mère qui nous a quittés !... Vengez deux orphelins, et je me ferai votre esclave !... Vous m'emporterez avec vous !...

L'oncle enleva l'arme de ses mains, s'assombrit et parla :

– Kyra... Dieu a eu tort de te faire femme !... En parlant de vengeance, je pensais à quelque bastonnade que tu voudrais faire appliquer à des amoureux qui t'auraient embrassée malgré toi... Mais tu parles de choses que nous avons déjà en tête : tu verses de l'huile sur le feu...

Et après une courte pause :

– Dis-moi, fillette de l'enfer, n'auras-tu pas une peur mortelle en voyant, ce soir, la tête de ton père voler en éclats?...

Les yeux écarquillés, et rouge comme le feu, elle répondit :

– Je tremperai mes mains dans son sang et je m'en laverai le visage !

L'oncle fronça les sourcils et plongea son regard dans le brasier du soleil couchant, comme s'il prêtait l'oreille au chalumeau lointain d'un berger qui se lamentait. Puis, il se mit à parler en grec avec son frère, en hachant les mots, pour les rendre encore plus incompréhensibles.

Autour de nous, les chevaux broutaient l'herbe et éternuaient, dociles comme deux moutons, tandis que la nuit descendait autour des deux tabiés qui devenaient noires.

Nous étions silencieux... La fraîcheur de l'air fit frissonner Kyra ; l'oncle, tout en causant à voix basse, prit les deux manteaux et nous en enveloppa. Ainsi, nous restâmes jusqu'aux pleines ténèbres. Alors, les deux hommes se levèrent. L'aîné dit à ma sœur :

– Eh bien, Kyra Kyralina, vipère à l'haleine douce, fille de libertine : ainsi soit-il!... Ton désir a fait bouillonner mon sang... Nous essaierons ce soir... Pour cela, toi et ton frère, vous nous servirez d'hameçon.

Kyra plia le genou et lui baisa la main. Je fis comme elle, prenant la main de l'autre homme, qui me demanda :

– Toi aussi, Dragomir, tu réclames la vengeance ?

– Je hais mon père et mon frère, dis-je.

Le plus âgé sauta sur son cheval et souleva Kyra, l'asseyant devant lui, en travers, pendant que le cadet me prenait en croupe et m'attachait à lui avec une courroie. Ils sortirent du champ au pas, mais, une fois sur la route, le premier toucha de ses étriers le ventre du cheval qui partit au galop, suivi par le nôtre à vingt pas en arrière.

Nous courûmes ainsi, le temps de fumer une cigarette. Ensuite, arrivant aux abords de la cité, ils tournèrent à gauche, par une route qui tombait en ligne droite sur le Danube ; et un galop fantastique me fit croire, pendant quelques minutes, que le diable m'emportait. Sous l'admirable clair de lune qui argentait le che-

min, la chevelure de Kÿra, échappée de son manteau, flottait en l'air comme une quenouille défaite.

Peu après, nous commençâmes à descendre une pente; quand l'écharpe du fleuve apparut, étincelante, les deux chevaux ralentirent leur folle allure, et enfin, brusquement, stoppèrent à l'orée d'un petit bois de saules; nous nous trouvions à l'endroit appelé Katagatz, à une heure à pied du port et de notre maison. Là, sans descendre de cheval, les deux hommes se rapprochèrent et échangèrent quelques mots que je ne compris point; puis l'aîné mit deux doigts dans sa bouche, lâcha un sifflement long et perçant, et, après une petite pause, deux autres très courts.

Au bout d'un moment, un vieillard turc à longue barbe blanche surgit d'entre les saules, s'approcha, traînant des sabots, et fit une *téméné*, les bras croisés sur la poitrine.

Mes oncles répondirent en turc, par un :

– Bonsoir, Ibrahim.

Il prit les chevaux par la bride, et nous le suivîmes. Tout près, de l'autre côté des saules, face au Danube, se trouvait sa chaumière, écroulée par les inondations. Il était pêcheur d'écrevisses et petit cultivateur de pastèques. Le troisième emploi, vous le devinez facilement. Il attacha les bêtes sous un abri de roseaux et entra dans son taudis, où le grand-oncle alla le rejoindre pour très peu de temps; puis, il sortit seul, prit Kÿra dans ses bras, et partit à grands pas. Son frère fit de même avec moi. Et, nous portant ainsi comme des petits enfants, les deux hommes se dirigèrent vers le port, en longeant le fleuve. Leurs pieds s'enfonçaient dans le limon humide. Des branches sèches craquaient sous leurs pas.

Arrivés au bas du talus, nous rampâmes. La maison était plongée dans l'obscurité, et nous remarquâmes que le carreau à la vitre brisée était bouché avec des planches clouées. Nos oncles prêtèrent l'oreille; puis ils enfoncèrent les planches à coups de crosse, et nous pénétrâmes dans la maison. L'aîné nous dit :

– Nous allons passer dans la cour et nous cacher dans la cave; nous y resterons, au besoin, jusqu'au matin. Fermez la fenêtre, allumez six ou huit bougies, mangez quelque chose, et couchez-vous habillés sur le sofa, entendez-vous?... sur le sofa et sans éteindre la lumière! S'ils arrivent et commencent à vous questionner, dites-leur ce que vous voulez : ils ne vous embêteront pas longtemps. Mais laissez écartés les rideaux des fenêtres de la cour! C'est d'une grande importance... Et n'oubliez pas de vous tenir sur le sofa.

Ils disparurent par la fenêtre.

Ah! les heures de cette nuit!... Mille ans je vivrais, et encore à ma mort je me rappellerais les terribles secondes...

Je haïssais mon impitoyable père, ainsi que la créature qui lui ressemblait; je désirais ardemment que le diable les emportât!... Mais... vouloir la disparition de quelqu'un, c'est une affaire de haine, tandis qu'assister à son exécution, il faut avoir... il faut avoir quoi?... Je n'en sais rien!... Je voulais dire qu'il faut avoir de la *cruauté*; mais Kyra n'était pas cruelle, j'en suis sûr.

Alors?... Comme c'est triste d'être homme et de comprendre la vie moins que les bêtes! Pourquoi la pitié à côté de la haine?... Et pourquoi aime-t-on?... Et pourquoi tue-t-on?... Pourquoi sommes-nous livrés à des sentiments qui font mal à d'autres et à nous-mêmes?...

Restés seuls, mon premier mouvement, aussitôt les bougies allumées, fut de regarder dans les yeux de Kyra; je la trouvai aussi fanatique dans son désir de meurtre. Elle s'en faisait une fête. Elle était dans l'extase. Elle s'habilla en décolleté et se maquilla, comme pour recevoir des moussafirs, et elle ne cessait pas une minute de chançonner. Sur sa pommette gauche, elle portait une tumeur violette, grosse comme une noix :

– Embrasse ça fort! me dit-elle. Ce soir, le feu de l'arquebuse l'effacera!

– Kyra, dis-je en embrassant la blessure, n'aimerais-tu pas mieux appeler nos oncles et partir avec eux?...

– Non! cria-t-elle; d'abord il faut punir le meurtrier de notre mère!... Ensuite, nous partirons.

– Mais ça doit être effroyable à voir!

– Ça doit être beau! hurla-t-elle, ouvrant les bras et m'embrassant.

Les minutes s'écoulèrent, lentes, terrifiantes, comme dans un cauchemar. Je caressais l'espoir que le père et le frère ne viendraient ni ce soir ni les suivants, et que les oncles, lassés, abandonneraient leur projet. Mais ce que les *ursitele* ont décidé est plus fort que notre désir; et qui sait si la volonté de Kyra n'était pas leur volonté?...

Elle courait à la glace pour se regarder et aux fenêtres de la cour pour écouter, embrassait ses cheveux, dansait avec son voile, et se jetait sur les coussins en riant étrangement. Puis, tout à coup, elle devint pensive, se leva, alla dans une chambre voisine et revint avec un petit poignard :

– Vois-tu ça? me dit-elle sourdement; si tu trahis la présence de nos oncles, je le planterai dans mon cœur. Et tu resteras seul!... Je le jure sur ma mère!

Je m'épouvantai. Cette idée ne m'était pas venue. Je suppliai Kyra :

– Remets ça en place, Kyra ! À mon tour, je jure sur ma mère que je ne dirai rien...

Mais elle mit le poignard quand même dans son corsage.

À peine avait-elle eu le temps de le cacher que les gonds de la porte crièrent une lamentable plainte qui résonna dans mon cœur comme un hurlement d'agonisant. Kyra frémit, ses yeux lancèrent des flammes, et elle se jeta sur le sofa, à ma droite, en me soufflant à l'oreille :

– Il ne faut pas regarder vers les fenêtres de la cour, jamais ! jamais !...

La clef grinça dans la serrure ; et, glacé, cloué à côté de Kyra, je vis apparaître le père suivi de mon aîné, le front plissé, les poings serrés...

Il eut juste le temps de nous demander, en montrant la fenêtre du talus ouverte :

– Qui a cassé ça ? Où est votre mère ?

Deux détonations, presque simultanées, foudroyèrent les carreaux, ébranlèrent la maison et remplirent la chambre d'une fumée épaisse qui sentait le chiffon brûlé et la poudre. Serré dans les bras de Kyra, je ne pus voir autre chose, dans cette seconde terrible, que le frère tombant à la renverse et le père qui se jetait par la fenêtre du port ; je fermai les yeux, étouffé ; mais je les rouvris aussitôt, pour voir mon aîné par terre, la tête éclatée comme une pastèque brisée contre un mur, et les deux oncles déchargeant quatre feux de pistolet sur les traces de mon père, penchés sur la fenêtre par où il venait de se sauver.

Me lâchant, Kyra bondit au milieu de la chambre et cria :

– Vous l'avez raté !... Vous l'avez raté !... Il n'a eu que l'oreille gauche emportée !

Pour toute réponse, ils éteignirent toutes les bougies, et le cadet sortit par la cour, pendant que l'aîné nous poussait à l'entrée. Il nous fit asseoir sur un divan, et là, dans l'obscurité complète, il nous dit :

– Je vous embrasse, Kyralina, Dragomir, pour la dernière fois peut-être... Votre père est le troisième homme que je rate, et, si je dois en croire mon *ursita*, ma mort doit venir de la main du troisième ennemi que mon arquebuse a raté par pleine lune. Bien sûr,

je tâcherai de défendre ma peau, mais on ne détourne pas son destin... Écoutez, maintenant!... Le patron de l'hôtellerie où votre mère est abonnée viendra dans un moment vous prendre. Chez lui, vous trouverez deux chambres et le nécessaire; demain, il reviendra ici pour enlever vos effets personnels. Dans cette maison, vous ne mettrez plus les pieds, jamais!...

– Vous ne nous emmenez pas? demanda Kyra, d'une voix tremblante.

– Non, je n'ai pas ce droit... Notre vie est dure et vous êtes élevés dans le duvet...

– Mais alors, notre père nous tuera...

– Il ne vous tuera pas... D'ailleurs, d'ici peu de temps, nous le mettrons de nouveau en joue, et alors il n'échappera plus : d'une façon ou de l'autre, il périra, car nous sommes deux, et il est seul. Vivez donc selon votre goût et faites comme si vous ne nous aviez jamais connus : vous ne nous reverrez plus qu'après la disparition du *chien*. Si, de temps en temps, vous voulez savoir si nous sommes en vie, approchez-vous de l'aubergiste et prononcez mon prénom : *Cosma*. Il vous dira ce qu'il saura. Mais davantage saura Ibrahim, le pêcheur d'écrevisses de Katagatz, et au cas où vous l'entendrez criant sous vos fenêtres : « Écrevisses fraîches!... Écrevisses!... » descendez et suivez-le hors de la cité : il aura quelque nouvelle à vous apporter de notre part. Enfin, si les autorités vous interrogent sur ce qui s'est passé cette nuit, dites tout ce que vous avez vu, mais ne dites pas ce que vous pensez, et ne pensez rien!

Il se tut... Des pas résonnaient dans la cour : l'aubergiste entra. L'oncle nous embrassa et disparut. Nous partîmes aussitôt après.

L'hôtellerie était située à cinquante pas de notre maison et occupait une position pareille. Mais quelle différence entre le confort de nos chambres et, bien qu'elles fussent les meilleures, la simplicité de celles qu'on nous désigna!... Nous en pleurâmes toutes nos larmes. Heureusement, les chambres avaient l'avantage d'ouvrir sur le Danube et communiquaient entre elles.

Devant la flamme vacillante d'une seule bougie, devant ces meubles mesquins, ce tapis pauvre et usé, Kyra, jetée tout habillée sur son lit, vit l'inanité de sa vengeance, et pleura plus fort que moi.

Épeuré de me voir seul dans ma chambre, les yeux remplis d'horreur, j'emportai une couverture, et m'étendis sur le divan de ma sœur. Je m'endormis bientôt, brisé par les trois jours de torture, laissant les bougies allumées et Kyra en sanglots.



Le lendemain matin, je fus tout de même content, lorsque les premiers rayons de soleil pénétrèrent dans la chambre, qui me parut plus belle. Mais l'idée de revoir mon père m'affola. Je réveillai Kyra, qui dormait, et je lui proposai de nous sauver. Elle pensait comme moi. Les yeux rouges, la face gonflée, elle restait au bord du lit dans un état de prostration. Je crus qu'elle avait des remords et je le lui demandai :

– Non, me répondit-elle; je suis désespérée que le père ait échappé... S'il était « parti » en même temps que son fils, nous serions en ce moment chez nous... Cette laideur me dégoûte...

Et elle jeta un coup d'œil dédaigneux sur la chambre. Nous sortîmes. Devant la porte, par la fraîcheur matinale, l'hôtelier fumait son narguilé. Il se leva et nous fit une révérence :

– Puis-je vous demander pourquoi vous sortez si tôt? dit-il, très respectueux, en turc.

– Abou-Hassan, nous avons peur de la police et de notre père, répondit Kyra, dans la même langue.

– Je réponds de vos personnes, mademoiselle, tant que vous serez tranquilles dans ma maison.

Et, jetant un coup d'œil derrière lui, il ajouta très bas :

– Vous êtes ici pour cela.

Je n'ai jamais su ce qu'il en était de cet homme, ni le commerce qu'il avait avec la famille de ma mère; mais je sais que, vraiment, personne ne vint nous déranger chez lui; et le père ne se montra plus. Cependant, comme nous n'en croyions rien, nous nous éloignâmes quand même; et alors, commença cette belle et triste vie, qui dura un mois, et qui était toute remplie de soleil et de vagabondage.

Ce fut quelque chose de nouveau pour nous, une volupté inconnue, une autre vie, deux oisillons qui s'échappaient de la cage et essayaient leurs ailes, en se jetant, avides, dans la lumière!...

L'auberge avait une sortie par-derrière, très sale, mais très pratique pour nous, car elle nous permettait d'aller et de venir sans être vus : c'était une petite porte qui ouvrait devant un escalier primitif pratiqué dans le talus, du côté du port, et cet escalier se trouvait juste au-dessous de nos fenêtres. Lorsque nous fûmes habitués au malheur, nous disions, en riant, que c'était encore mieux qu'à la maison, car la pente sous les fenêtres de maman n'avait pas d'escalier.

Nous nous sauvions le matin de bonne heure, après avoir déjeuné, et nous rentrions à midi. On nous servait les repas dans nos chambres. Les après-midi également, nous les passions dehors. Comme la moisson était finie, Kyra prenait grand plaisir à aller ramasser des épis de froment, faire des gerbes et les offrir aux pauvres glaneuses qui se courbaturaient sur les champs. Ou bien, nous allions courir sur les terres en friche, où broutaient des milliers de brebis, dont la masse mouvante se déplaçait sans cesse, laissant derrière elles le sol couvert de leurs crottes, ainsi que de flocons de laine accrochés dans les chardons. De vieilles femmes allaient de chardon en chardon, et ramassaient les flocons. Nous les imitâmes et leur offrîmes notre joyeux butin.

Une fois, nous poussâmes nos gambades jusqu'aux deux tabiés où notre mère nous avait quittés, et découvrièmes seulement alors que, le soir du départ avec les oncles, nous avions oublié le paquet qui contenait notre nourriture. Des chiens errants l'avaient déchiré et mangé ; il ne restait que des débris de chiffons.

Nous versâmes des larmes. Le souvenir de notre désastre nous apparut sous un jour d'autant plus triste que nous étions en train de l'oublier, et ces moments d'enfantine douleur alternaient sans transition avec les heures de débordante joie qui gonflaient nos poitrines. Élevés « dans le duvet », selon l'expression de l'oncle Cosma, fleurs de serre, nous ne connaissions que les plaisirs de la chambre de maman : les danses, les chants, la coquetterie et la mangeaille. Cela, c'était beau. Mais nous découvriions maintenant qu'il y avait un « dehors », et que ce dehors, riche en lumière, embaumé de parfums sauvages, était bien plus beau : nous n'avions pas su jusque-là ce que c'était que de courir derrière un papillon, de caresser une sauterelle verte, d'attraper de gros bourdons cornus, d'entendre les

oiseaux chanter sur leur vaste empire, le grillon invisible à la tombée de la nuit croiser son cri-cri avec le lointain chalumeau du berger, l'abeille sortir à reculons d'une fleur, les pattes saupoudrées de pollen. Et surtout, nous n'avions aucune idée de la volupté que le cœur éprouve, quand le corps se baigne dans les caresses du vent qui souffle sur un champ en été.

Nous connûmes tout cela, et la saveur des gâteaux fut oubliée; oubliées, la volupté de la danse, la fumée des narguilés et l'odeur des aromates. Oubliés, notre mère défigurée et le désir de vengeance. Le teint de Kyra brunit en peu de jours; et jamais femme plus belle ne courut sur un champ, les yeux humides d'amour, la chevelure flottant comme une oriflamme, les jupes indiscretes relevées, les seins voluptueusement offerts au dieu Soleil!

Pendant ce temps, une légende se créait dans le faubourg : on affirmait, avec certitude, que c'étaient les amoureux de la mère qui avaient tué le frère et coupé l'oreille gauche du père !... Et on allait jusqu'à citer les noms des deux moussafirs qui, par une étrange coïncidence, s'embarquèrent pour Stamboul la nuit même du drame. Nous comprîmes que le père gardait le secret du meurtre et n'avait point porté plainte.

Tranquillisés par son indifférence à notre égard, nous reprîmes nos balades, de plus belle; mais bientôt Kyra devint moins assidue. C'est que, voyez-vous, nos bons moussafirs se mirent à louer autour de la nouvelle demeure et à faire des sérénades sous nos fenêtres, du côté du port, où les passants étaient rares. Péniblement accrochés aux marches de l'escalier qui s'éboulait sans cesse, ils devinrent de soir en soir plus nombreux; et c'était d'un comique tordant de voir ces hommes ridiculement étagés sur la pente du talus, braillant, mêlant le jeu de leurs instruments dans une affreuse cacophonie, s'invectivant comme des larrons en foire, et parfois dégringolant sur la pente comme des sacs remplis.

Kyra et moi prenions plaisir à regarder de nos fenêtres ces fous qui, tous, demandaient des rendez-vous : Abou-Hassan leur versa des seaux d'eau froide sur la tête; mais l'amour est plus fort que

l'eau, et ils continuèrent à nous divertir. Pour les faire enrager, Kyra reprit ses toilettes et ses coquetteries ; et de cette façon, je fus seul à trotter, le matin. Je le fis de bon cœur, mais je n'allai plus si loin. Le Danube m'attira avec une force irrésistible. J'avais onze ans passés, et je ne connaissais pas le plaisir de glisser sur le fleuve dans une de ces barques dont les rameurs chantent, langoureux, en descendant le courant.

En ce temps, le port n'avait point de quai, et on pouvait avancer de dix et vingt pas, jusqu'à ce que l'eau vous arrivât à la poitrine. Pour entrer dans une barque, il fallait traverser de petites passerelles en bois ; les voiliers, ancrés au loin, frottaient leurs coques contre des pontons qui contenaient un bout du grand pont fait de billots et de planches. Une fourmilière de chargeurs turcs, arméniens et roumains, le sac au dos, allait et venait en courant sur ces ponts qui pliaient sous le poids.

Je commençai par contempler de loin tout ce monde ; puis, j'allai me mêler aux gamins des quatre ou cinq nations qui habitaient la ville, et je pris goût à leurs jeux. J'aimais surtout les voir se baigner, tout nus comme de petits diables bruns. Je voulus même me baigner avec eux, mais je fus effrayé en voyant comme ils se battaient dans l'eau, se plongeaient mutuellement la tête jusqu'à s'asphyxier ; et un jour, ils ramenèrent sur la rive un petit lipovan, blond comme moi, qui s'était presque noyé et qui ne soufflait plus.

Alors, je les quittai et me mis à contempler les *barcadgis* allongés dans leurs barques, somnolant au soleil, fumant ou chantonnant ; et une fois, je demandai à l'un d'eux, en turc, de me promener un peu sur l'eau. Il me répondit que, pour se promener sur une barque, il faut payer quelques *paras* ; et je ne savais pas ce que c'était d'avoir de l'argent sur soi et de payer. Il me trouva bête et m'expliqua qu'il gagnait sa vie en transportant des gens sur l'eau. En parlant, il regardait parfois derrière moi, clignait de l'œil, et puis, toisant mes habits propres, il s'exclama :

– Ah ! ces enfants de riches !... Ils ne savent seulement pas qu'il faut de l'argent pour vivre !

Alors je me tournai et vis un vieux Turc, beau et richement vêtu, qui restait un peu à distance, appuyé sur sa canne noueuse

de cornouiller, et qui écoutait notre conversation. Il m'appela d'un signe du doigt et me dit :

- Tu es turc?... Tu parles très bien la langue.
- Non, dis-je, je suis roumain.

Il me questionna longtemps, familièrement et honnêtement ; mais je ne répondis pas à toutes ses questions. Cependant, il m'était sympathique... Ah ! pourquoi n'ai-je pas senti le malheur?...

J'avais devant moi l'être odieux qui brisa ma vie et celle de Kyra : *Nazim Effendi*, propriétaire de voilier et fournisseur de chair de harems, comme tant d'autres à cette époque !...

Le monstre fut avec moi tout ce qu'il y a de plus délicat, sérieux, calme, sobre. En prenant congé et se dirigeant vers son canot, tapissé et rembourré, il me dit d'un ton indifférent :

- Si, par hasard, tu avais l'envie de te promener sur l'eau, seul ou avec ta sœur, je vous offre gracieusement mon canot.

Et il appela son rameur, un Arabe, lui donna l'ordre et partit sur le fleuve. Je fus aussitôt enthousiasmé de cette offre, et je regrettai de n'en avoir pas profité tout de suite. Je craignais de ne plus le rencontrer.

À toutes jambes, je courus vers l'auberge et montai l'escalier du talus, en envoyant des baisers à Kyra qui restait à la fenêtre.

- Tu n'es pas gentil ! me dit-elle. Tu vas à tes amusements et tu me laisses seule ici, à m'ennuyer !...
- Tu t'amuseras demain comme une princesse dans un canot de bey ! m'écriai-je en l'embrassant.

Et je lui racontai, à perdre haleine, la merveille que je venais de découvrir. Ah ! pourquoi ne fut-elle pas plus mûre, plus expérimentée que moi !... Elle goba mes paroles et perdit si bien la tête que, d'impatience de se promener sur le Danube dans un luxueux canot à voile, elle eut une insomnie.

Le lendemain matin, elle passa toute la matinée à sa toilette et à la mienne. Vers midi, nous allâmes au bord de l'eau. L'Arabe avec la petite chaloupe était là, mais le Turc n'y était pas. Auda-cieusement, Kyra lui dit :

- As-tu toujours l'ordre de nous promener ?
- Oui, répondit l'homme en se levant.

Elle courut sur la passerelle et sauta dans le canot, comme une biche. Alors, en la suivant, j'entendis un batelier dire derrière moi ces paroles que je me rappelai dans mes malheurs :

– Quel beau gibier !

Je rapportai ces mots à Kyra et demandai leur signification :

– Ce sont des imbéciles, fit-elle.

Un faible zéphyr soufflait, et nous goûtâmes pour la première fois les délices de cette glissade sans heurt ; le canot avait la voile à peine gonflée. La rive s'éloignait quand, brusquement, nous commençâmes à sautiller sur les petites vagues du large. Kyra eut peur et cria :

– Ne va pas au milieu du fleuve !... Longe le port !

L'Arabe mania le gouvernail : nous revînmes vers la rive. Notre maison apparut sur le bord du plateau, dans sa tristesse désertique ; à côté, l'auberge avec les fenêtres ouvertes de nos chambres. Le canot les dépassa lentement, ainsi que la fourmilière du port, les innombrables voiliers, chalands et pontons ; et nous nous trouvions à l'autre bout, quand la chaloupe se dirigea vers une passerelle solitaire et accosta. À l'issue, le Turc nous attendait, debout. Il s'avança, salua Kyra d'une longue révérence et l'aida à sauter à terre. Elle en fut très flattée. L'homme avait de la grâce dans ses mouvements et des manières élégantes, que nous n'avions pas vues chez nos moussafirs hurluberlus.

Ah ! le pauvre cœur humain qui se livre à la joie de vivre !... Comme nous sommes aveugles !... Par quelle étourderie n'avions-nous pas remarqué la prompte et suspecte présence du Turc à notre arrivée, ainsi que son absence adroite, à notre départ ?

Il fut bien plus adroit encore. Devant son calme, sa réserve et sa barbe blanche, Kyra poussa la folie jusqu'à lui demander de visiter son voilier. C'était ce qu'il voulait ; mais l'homme était sûr de sa proie, et il répondit en un turc d'une pureté exquise :

– Pas tout de suite, charmante mademoiselle ! Mon voilier est accosté, de l'autre côté du fleuve, sur le bras du Macin, où il est en train de charger ; et comme vous n'êtes pas habituée aux remous, vous pourriez avoir mal. Mais je satisferai votre curiosité prochainement... En attendant, je suis heureux de tenir ma chaloupe à votre disposition, et je serai honoré de vous voir en faire usage.

Disant cela, il nous salua d'un gros salamalec qui fit onduler ses vêtements de soie, porta ses mains au front, aux lèvres et à la poitrine, et monta dans le canot.



Ce nouveau plaisir nous fit oublier mère, père, oncles, moussa-firs et Dieu lui-même. Nous nous livrâmes corps et âme à la griffe de notre gentilhomme. Trois jours de suite, nous continuâmes à nous balader sur le Danube, nous hasardant de plus en plus loin; puis, un jour, le canot s'éloigna si bien qu'insensiblement nous nous trouvâmes sur les eaux de l'autre rive. Et enfin notre curiosité fut satisfaite; nous fûmes sur le voilier. Il était grand et neuf. L'odeur de goudron nous monta au nez; et de toutes les explications que l'Arabe nous donna sur le rôle des voiles, des mâts et de la forêt de cordages, nous ne comprîmes rien.

Nazim Effendi nous reçut en cafetan et en babouches, dans sa somptueuse cabine-salon, placée à côté du mât de misaine. Jamais nos yeux n'avaient vu pareille richesse en tapis d'Orient, en cuivres, coussins brodés au fil d'or, moucharabieh en miniature, et immense panoplie d'armes : arquebuses, cimenterres, pistolets, yatagans, tout en filigrane avec des incrustations d'or, d'argent et d'ivoire. Des parfums à l'arôme inconnu nous chatouillèrent agréablement les narines. Sur les parois couvertes de tapis, s'étaient, à la place d'honneur, le portrait du sultan Abd-ul-Dedjid et l'emblème de la Turquie, des cadres avec des versets du Coran en belle écriture arabe, et des portraits d'odalisques à la beauté éblouissante qui attirèrent les regards de Kyra; elle s'exclama :

– Comme elles sont belles !

– Vous êtes aussi belle, mademoiselle ! complimenta le Turc.

On nous servit de délicieuses bakhlavas; du café dans de superbes *félidjanes* ornées, et de magnifiques narguilés au toumbak parfumé.

Notre hôte fut très courtois, gai, plein de bonté. Discrètement, il questionna Kyra sur nos parents; et elle, sans lui dire tout, lui en dit trop. Elle s'empressa surtout de lui apprendre qu'elle aimait la

danse, et Nazim Effendi, content de sa journée, se leva et nous congédia en disant :

– Eh bien, vous danserez ici, quand il vous plaira !
Et nous fûmes reconduits à la rive roumaine.

J'étais content et fier de ma découverte; je ne me doutais de rien... Kyra était encore plus contente et se doutait encore moins. Nous abandonnâmes toutes nos habitudes d'avant, toutes nos prédilections. Notre vie fut entièrement absorbée par le voilier funeste. Nous allions chaque jour en chaloupe, et nous n'habitions plus nos chambres que pour dormir et prendre les repas. Bien mieux ! Kyra trouvait maintenant que ses toilettes n'étaient pas assez riches, que les chambres étaient insupportables; elle avait hâte que l'oncle Cosma en finît avec le père, pour qu'elle pût rentrer dans sa maison et dans sa fortune, devenir une dame élégante, et recevoir, non pas des moussafirs, mais des Nazim Effendi ! La pauvre !

Une semaine de suite, nous fréquentâmes la cabine du Turc, dansâmes et nous amusâmes. Nous devînmes familiers et sans gêne. Kyra jurait que « ça, c'était un vrai père ! ». Il sortait de ses coffres de splendides toilettes d'odalisques et les étalait devant nos yeux ravis; un jour, il en habilla même ma sœur. Elle était une vraie odalisque, comme celles des portraits ! Pour que je ne fusse pas jaloux, il s'occupa de moi aussi et m'habilla en Turc avec fez, *chalvar*, et pistolet à la ceinture brodée. Ainsi parés, nous n'étions pas loin de demander qu'on levât l'ancre et qu'on mît à la voile.

C'est ce qu'il fit; mais pour nous berner mieux, il nous déshabilla, renferma les vêtements dans ses coffres et, ce soir-là encore, nous renvoya, l'eau à la bouche.

Le lendemain matin – notre dernier jour sur le sol roumain –, Kyra pleura de rage : le père vivait encore et l'oncle Cosma ne le mettait pas en joue ! Mais s'il tardait à faire cette œuvre salutaire, il y eut tout de même quelqu'un qui fut visé.

De très bonne heure, nous entendîmes sous nos fenêtres une voix rauque crier : « Écrevisses fraîches !... Écrevisses ! »

Enfin ! C'est peut-être la bonne nouvelle !

Le pêcheur d'écrevisses venait à temps. Nous descendîmes en courant. Courbé sous le poids des années et sans doute aussi sous celui de ses péchés, le vieil Ibrahim tournoyait sous nos fenêtres, avec des regards voleurs. Nous le suivîmes vers Katagatz ; et là, loin du port, il nous souffla dans le nez :

– Malheur à vous !... Cosma a été arquebuzé par les hommes de votre père, embusqués. Son frère est blessé, mais il a réussi à se sauver sur son cheval !

Ah ! les larmes qui coulèrent ! Notre protecteur était tué ! *L'ursita* avait tenu parole ! Qu'allions-nous devenir maintenant ? Le père, ne craignant plus rien, sûrement viendrait nous enlever.

Notre terreur fut mortelle. Plutôt que de revenir à l'auberge, mieux valait le Danube ! Mais sur la rive, la chaloupe nous attendait ; et sur le voilier, nous nous jetâmes dans les bras de Nazim Effendi, comme si nous étions ses enfants.

Kyra, son beau visage baigné de larmes, raconta à ce père toute la vérité, toute, ainsi que le désastre final, et s'exclama, désespérée :

– Nous nous jetons à l'eau, plutôt que rentrer chez nous !

– Mais il n'y a pas de quoi désespérer, mes enfants, dit le ravisseur ; vous êtes d'origine turque, par votre aïeul. Eh bien, je vous emmène à Stamboul, où, certainement, votre mère doit se trouver pour soigner son œil blessé. Nous la retrouverons et vous serez heureux !

Et il nous embrassa.

– Quand partez-vous ? s'écria Kyra.

– Dans quelques heures, aussitôt que le soleil descendra.

Heureux au comble du malheur, nous tombâmes à ses pieds, nous lui enlaçâmes les genoux. Il était notre sauveur ! Et le soir, dans le bruit infernal qui venait du pont, blottis dans la cabine où nous fumions des tchibouks farcis d'opium, la tête hallucinée, dans un brouillard d'inconscience et de bonheur, la cabine commença à nous bercer d'une façon qui nous fit croire que nous allions vers le ciel.

Nous n'allions pas vers le ciel, ni à Stamboul pour retrouver notre mère. Nous étions bel et bien ravis, ravis avec notre assentiment.

Un autre jour, je vous raconterai l'odyssée de mes pérégrinations à la recherche de ma sœur, qui fut enfermée dans un harem, dès l'arrivée à Constantinople. Moi, je fus plié aux plaisirs du respectable bienfaiteur, et perversi à jamais. Et Kyra à jamais fut perdue, bien que, m'étant évadé après deux ans de détention, je l'aie cherchée douze années en vendant du salep.

Quatorze années plus tard, de retour en Roumanie, j'appris que, peu après notre fuite, l'oncle échappé à la mort s'était vengé en mettant, une nuit, le feu aux deux maisons : celle de la mère et celle du père, afin de ne pas le rater. En effet, il ne l'a point raté, cette fois, car le père brûla.